

Aicardiana

2^e série — n° 19 — 15 décembre 2016

▪ *Un livre de légendes* Dominique AMANN

▪ *Les Douces Légendes* Jean AICARD

*

▪ *La Comédie-Française à Londres*
 Dominique AMANN

▪ *Molière à Shakespeare* Jean AICARD

▪ *William Davenant* Jean AICARD

Aicardiana

2^e série
revue numérique
publiée sur le site Internet www.jean-aicard.com

Directeur de la publication : **Dominique AMANN**

Aicardiana publie des travaux originaux consacrés à la vie et à l'œuvre de l'écrivain varois Jean Aicard.

Les opinions émises dans cette revue n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.

Il est interdit de modifier ce fichier numérique, de le vendre ou de l'utiliser à des fins commerciales.

Droits de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Le Code de la propriété intellectuelle, dans l'article L122-5, alinéa 2, autorise « les copies ou reproductions réalisées à partir d'une source licite et strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, dans l'alinéa 3a, « les analyses et courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information de l'œuvre à laquelle elles sont incorporées ».

L'article L122-4 du même Code prévoit que « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite. Il en est de même pour la traduction, l'adaptation ou la transformation, l'arrangement ou la reproduction par un art ou un procédé quelconque. »

© **Dominique AMANN, 2015**
ISSN 2265-7703

SOMMAIRE du numéro 19

<i>Éditorial.</i> Dominique AMANN	5
<i>Un livre de légendes.</i> Dominique AMANN	7
<i>Les Douces Légendes.</i> Jean AICARD	17
Le roseau	19
Le cheval ailé	29
Moïse	35
L'oiseau divin	39
Ponce-Pilate	43
La légende des âmes damnées	51
L'ermite	59
Florinde	65
Jeanne d'Arc	69
La huche	83
L'erreur du mage	95
La marche au tombeau	99
Sauveteurs	105
L'homme a des ailes	111
Derniers soirs de l'année	121
<i>La Comédie-Française à Londres.</i> Dominique AMANN	129
<i>Molière à Shakespeare.</i> Jean AICARD	141
<i>William Davenant.</i> Jean AICARD	153

ÉDITORIAL

Avec ce quatrième numéro, *Aicardiana* a encore apporté, au cours de l'année 2016, dans plus de plus de huit cent pages, une matière dense, riche et diversifiée. En ressortant de l'oubli des œuvres perdues, en publiant des travaux qui n'avaient pu voir le jour, la revue contribue puissamment à la découverte et à la compréhension de la pensée d'un écrivain qui fut à la fois romancier, dramaturge, poète, mais aussi – et surtout – philosophe idéaliste et analyste compréhensif de l'âme humaine.

Ce dernier numéro de l'année 2016 est organisé autour de deux thèmes :

- un livre de légendes sur lequel Jean Aicard travaillait assidûment en 1910... mais qui ne vit jamais le jour !
- le voyage à Londres de la Comédie-Française, en juin et juillet 1879, au cours duquel furent créées deux œuvres théâtrales de Jean Aicard, l'à-propos *Molière à Shakespeare* et la pièce en un acte et en vers *William Davenant*.

Ces quelques œuvres, aussi bien de la jeunesse que de la maturité de notre poète, révèlent un écrivain inventif, curieux, lyrique, portant ses intérêts dans les domaines les plus variés, philosophe aussi bien qu'historien, mystique et idéaliste autant que psychologue. Il est donc justifié d'en proposer une édition nouvelle qui invitera les lecteurs à découvrir des facettes peut-être inattendues de la pensée de Jean Aicard.

Quatre numéros trimestriels paraîtront au cours de l'année 2017. La matière ne manque pas pour les alimenter, mais je profite de la présente occasion pour rappeler que les pages de la revue sont ouvertes à tous les chercheurs et amis de l'écrivain qui souhaiteraient voir leurs travaux publiés.

Que la pensée limpide et inspirée de notre écrivain vous accompagne dans l'hiver qui arrive. Bonne année, chers et fidèles lecteurs, et bonne année poétique !

Dominique AMANN

UN LIVRE DE LÉGENDES

Dominique AMANN

Dans une lettre écrite le dimanche 4 septembre 1910¹, Jean Calvet parle d'un « livre de légendes » que Jean Aicard serait en train de réaliser. Dans une autre missive, datable de la mi-septembre, il lui suggère des idées de titres : « Je n'aime pas *Poèmes Légendaires* ni au reste l'adjectif légendaire parce qu'il fait toujours double sens et j'ai pensé (en train) à des titres baroques : *La Voix de la Légende*, *Les Voix de la Légende*, *Au bord de la Légende*, *L'Humanité (légendaire)*, *La Bible des Légendes*, etc.² » Et vers la fin du mois de novembre de la même année, Jean Calvet évoque encore ce projet : « En tout cas, je suis content de voir se former et grandir votre livre de Légendes³ ».

Un an plus tard, dans une lettre écrite le mercredi 1^{er} novembre 1911, Jean Calvet cite une nouvelle fois l'ouvrage : « Cela m'a donné le vif désir de voir votre volume de légendes : dans l'état

¹ *Aicardiana*, 2^e série, n^o 16, 15 mars 2016, « Lettres de Jean Calvet à Jean Aicard », pages 71-74. — Ayant récemment publié la correspondance de Jean Calvet à Jean Aicard, je renvoie le lecteur à cette source désormais très accessible.

² *Aicardiana*, 2^e série, n^o 16, 15 mars 2016, « Lettres de Jean Calvet à Jean Aicard », pages 74-75.

³ *Aicardiana*, 2^e série, n^o 16, 15 mars 2016, « Lettres de Jean Calvet à Jean Aicard », pages 82-84.

où est la littérature, je suis sûr qu'il ferait grand effet et grand bien⁴ ».

En cette année 1910, Jean Aicard travaillait donc à « un livre de légendes », dont le projet avait déjà pris corps... mais l'ouvrage ne vit pas le jour et parut même abandonné.

En confirmation de ces rapides mentions épistolaires, on trouve dans le carton 1 S 34 du Fonds Jean Aicard des archives municipales de Toulon un gros dossier « Manuscrits IV », sur la couverture duquel est mentionnée la liste des pièces qu'il renferme, débutant par :

A. Préparation de « Douces légendes »

Douces légendes⁵

Le roseau

Moïse

L'oiseau divin

Âmes damnées

L'ermite

Jeanne d'Arc

L'erreur du mage

Les sauveteurs

L'homme a des ailes

Derniers soirs de l'année

Ce dossier contient effectivement une chemise n° 284, titrée « Un livre de légendes » (mention autographe), qui offre une seconde liste, non autographe, de seize textes au lieu de onze :

⁴ *Aicardiana*, 2^e série, n° 16, 15 mars 2016, « Lettres de Jean Calvet à Jean Aicard », pages 91-93.

⁵ Première ébauche du poème qui sera ensuite titré « Florinde ».

« Le roseau », « Le cheval ailé », « Moïse », « L'oiseau divin », « Ponce-Pilate », « Les âmes damnées », « L'ermite », « Florinde », « Jeanne d'Arc », « La huche », « Amour de nonne », « L'erreur du mage », « La marche au tombeau », « Les sauveteurs », « L'homme a des ailes », « Dernier soir de l'année ».

Mais, même si cette seconde liste s'est étoffée, il n'y a toujours pas là matière suffisante pour un véritable recueil.

Désespérant probablement de voir un jour le livre à la devanture des libraires, Jean Aicard distribua ses poèmes à diverses revues : « La huche » (*Je sais tout*, 15 décembre 1910), « L'oiseau divin » (*Le Correspondant*, 25 décembre 1910), « La marche au tombeau » (*La Revue*, 1^{er} janvier 1911), « Ponce Pilate » (*Revue hebdomadaire*, 8 avril 1911), « Le roseau » (*Revue des deux mondes*, 1^{er} mai 1911), « L'homme a des ailes » (*Le Journal*, 18 juin 1911), « La légende des âmes damnées » (*Revue bleue*, 11 mai 1912) furent ainsi publiés séparément⁶.

Il faut attendre la fin de l'année 1913 pour trouver une nouvelle mention de l'hypothétique ouvrage dans le quotidien *Le Petit Marseillais* :

M. Jean Aicard et sa Poésie

M. Jean Aicard est un de nos grands poètes ; c'est un conteur malicieux, il est un auteur dramatique heureux ; mais, par surcroît, il dit ses vers mieux que quiconque. Il les dit d'une voix chaude et timbrée, aux inflexions harmonieuses, avec toutes les nuances d'émotion que comporte tel ou tel sujet. Enfin, s'il

⁶ J'ajouterais que « L'Ermitte » avait été donné en 1909 par Jean Calvet dans son ouvrage *La Poésie de Jean Aicard* ; que le poème « Jeanne d'Arc » avait été publié par l'Institut, dans une première version, comme œuvre primée lors du concours de 1907 ; et que « Sauveteurs » avait été inséré dans les *Annales du sauvetage maritime*, livraison d'avril-juin 1910.

n'était le poète admiré que l'on sait, il serait un impeccable professeur de diction. Les Amis des lettres se délectèrent donc, hier, à écouter M. Jean Aicard, qui voulait bien leur donner la primeur de quelques-unes des pièces détachées d'un prochain volume de « Poésies diverses ».

D'abord ce furent des vers du « Jardin de l'enfant », des fables au tour leste et gentil, puis de vibrantes strophes sur les nobles femmes de la Croix Rouge, et ensuite un développement de cette pensée : France, c'est justice. Ceci sous la forme d'une anecdote archaïque et ce titre, la « Justice de Charlemagne ». Le vieil empereur rendait la justice *coram populo*. On n'avait qu'à sonner, à certaines heures, la cloche de justice, aux portes du palais et le souverain écoutait complaisamment :

Mais les mauvais plaideurs y risquaient la potence.

Ce vers situe l'histoire. Aujourd'hui, les mauvais plaideurs ont souvent chance de gagner. Enfin, il arriva qu'un serpent sonna, lui aussi. Charlemagne expédie Roland :

Va dire à ce serpent de venir jusqu'à moi !

Ce serpent est une couleuvre, bien honnête du reste ; elle salue à la ronde, puis expose sa plainte. Elle est très malheureuse, étant sans venin ni malice, elle ne comprend pas qu'on l'écrase. Charlemagne admet qu'on n'écrase plus la couleuvre utile à l'agriculture. Bon. Le lendemain, le serpent reconnaissant apporte à l'empereur un superbe saphir où sont ces mots : *Sois juste*. Et Charlemagne dit :

... La pierre que voilà,

Parmi tous mes bijoux aura ma préférence,

C'est le talisman de France.

À l'heure présente, un citoyen, fût-ce l'homme-serpent, qui offrirait un saphir à son juge, serait vite accusé de corruption. Passons.

Autre conte. C'est celui de l'enfant qui s'exerce à la volonté. Il est gourmand. On lui donne du miel et il porte l'assiette à sa grand'mère. Y goûtera-t-il ? Tentation, résistance, pleurs. Pourquoi pleurer ? « Je ne pourrai jamais monter jusqu'au bout le miel à grand'mère sans en manger la moitié ! » Il ne la mange pas. C'est un petit homme. Dans la vie il faut parfois ne pas manger le miel. Apologue !

À présent, M. Jean Aicard ouvre le « Livre des légendes », deuxième partie du bouquin à paraître. Voici des histoires sur les ânes. L'une est vieille et populaire. Un âne broute une herbe rare. Deux moines passent chargés d'aumônes en nature. « Si nous empruntons l'âne ? » dit l'un. « Oui, répond l'autre, mais si le propriétaire survient et qu'il ne trouve plus son âne ? » — « Qu'à cela ne tienne, répond le premier ; durant que l'âne portera le fardeau je resterai à sa place. » Arrive le paysan. « Tiens, mon âne s'est changé en moine ! » Le frocard laisse le naïf dans son erreur. « En effet, pour quelques péchés j'avais été changé en âne, me revoici en ma forme première. » Le paysan est désolé. L'âne reste au couvent. Puis on songe à s'en défaire. On le conduit au marché. Là, le paysan, qui cherche un autre Aliboron, le reconnaît. « Ah ! capon, tu as dû commettre encore des péchés et te voici âne de nouveau ; mais cette fois on ne m'y prendra plus ; t'achète qui veut ! »

Plus tragique est le sort d'un autre âne qui fait le chemin quotidien de Pavilly à Jumièges, entre deux monastères, chargé de surplus, de chasubles et de linges sacrés. Un loup le dévore. Alors sainte Ostreberthe ordonne au loup repentant de prendre la place de l'âne et de faire son travail

En valet conscient des devoirs accomplis.

Autre valet. Mais c'est un beau page, amoureux de celle qu'il sert :

Or, la fille du châtelain

Était Florinde aux yeux de lin.

De son côté Florinde n'était pas insensible à dieu d'amour :

Il advint qu'elle aima son page,
Pauvre chanteur sans équipage.

Le page veut épouser :

Il le dit au père farouche,
Un dur baron que rien ne touche.

Le papa impose comme épreuve que le page portera la jeune Florinde sur ses bras jusqu'à un très haut sommet. Sans doute le galant n'est pas un athlète complet. Il s'essouffle et succombe. Florinde en est navrée :

Hâte-toi de baiser, dit-elle,
Ma lèvre qui te fut mortelle.

Ils meurent, d'ailleurs, tous deux : lui de fatigue et elle de douleur. Encore une leçon pour les pères sans entrailles.

Je ne vous dirai pas, après M. Jean Aicard, cette encore si tendre aventure d'une hirondelle qui se blottissait dans le sein d'une nonette. Là, dans cet asile si chaud :

L'hirondelle prenait un peu
De l'amour que l'on doit à Dieu.

Seulement, vous saurez que, blâmée, la religieuse refusa, un soir, d'ouvrir sa fenêtre à l'oiseau. Celui-ci mourut de froid :

Puis tomba sous un coup de vent
Dans la cour froide du couvent.

Une légende qui plaisait à Méry est celle de Ponce-Pilate, qui, après s'être lavé les mains comme chacun sait, vint finir ses jours dans les Gaules, à Vienne. Il y vivait riche et atrabilaire. Un jour, on lui demande de raconter l'incident capital de sa vie. Alors, il dit comment il fit appeler Jésus et fut désarmé par sa douceur excessive, la simplicité de sa parole et toute la force divine qui émanait de lui. Enfin, Pilate termine son récit poignant :

Le fleuve, dans la nuit, roulait sa bourbe jaune
Et Pilate, en hurlant, se jeta dans le Rhône !

Le préfet romain avait évidemment la manie de se laver et je soupçonne M. Jean Aicard de l'avoir laissé entendre sur le mode lyrique.

Pour conclure cette audition trop courte au gré de tous, M. Jean Aicard conta la légende de Ginevra à qui il advint la fâcheuse aventure de Juliette., On l'avait inhumée vivante. Elle se réveille :

Elle se met sur son séant,
Elle reconnaît le néant.

Ginevra apparaît à tous comme un spectre. Nul ne veut croire à la vérité de son existence :

Elle court, cherchant l'espérance
Et sa mère à travers Florence !

Sa mère la renie. Les morts ne reviennent pas, que diable ! Enfin, elle se présente à l'aimé. Celui-ci l'accueille, la presse sur son sein :

Vision ou réalité,
Je t'aime pour l'éternité.

Ces citations sont froides. Évidemment la voix de M. Jean Aicard les anima, les fit touchantes, tendres et musicales. Et on l'applaudit de tout cœur.

E. Thomas⁷.

Dans cette nouvelle idée, le « livre des légendes » — toujours insuffisamment étoffé — devait donc former la seconde partie

⁷ *Le Petit Marseillais*, dimanche 14 décembre 1913. Voir les coupures de presse aux Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 44, dossier « Articles sur Jean Aicard ».

d'un volume de *Poésies diverses* dont la première aurait été constituée par « Le jardin de l'enfant ». Mais *Le Jardin des enfants* a été publié en mars 1914 et, avec ses deux cent soixante-quatorze pages, il était déjà pourvu d'une matière suffisante.

Après cette date, Jean Aicard ne parle plus de son livre de légendes... et, quelques mois après, la première guerre mondiale éclatait : une tragique réalité évacuait désormais de l'esprit des Français les délectations littéraires !

Ultime mention dans une lettre du 26 février 1924 : Julia Paulin-Bertrand suggérait à son correspondant — qui me paraît être Jean Calvet — de « réunir la Voie sacrée et les légendes »⁸. Mais, malgré les efforts du bon abbé, aucun de ces deux recueils n'a finalement vu le jour⁹ !

Certes, il n'est pas possible de restituer *Les Douces Légendes* dans la forme que le poète leur aurait donnée — liste des textes, ordre de publication... — si toutefois l'auteur en était arrivé à ce stade de la genèse de son ouvrage ! Mais le matériel conservé offre une liste de textes retenus ainsi que leurs versions achevées. Dans l'état de 1913, le poète se proposait d'y ajouter — du moins selon le journaliste E. Thomas — la « Véridique histoire d'un âne¹⁰ » mais elle est en prose et ne constitue pas du tout une légende, ainsi que « L'ânon de dame Austreberthe », que j'ai déjà publié dans *Aicardiana*¹¹.

⁸ J'ai cité cette lettre dans *Aicardiana*, 2^e série, n° 18, 15 septembre 2016 : voir mon article « Jean Aicard et l'Italie », page 120.

⁹ En ce qui concerne *La Voie sacrée* qui, en 1909, devait réunir les poèmes composés par Jean Aicard sur l'Italie, voir *Aicardiana*, 2^e série, n° 18, 15 septembre 2016, pages 133-222.

¹⁰ Cette histoire a été publiée dans *Le Petit Marseillais*, dimanche 14 septembre 1902. Elle faisait partie d'une série de douze contes que le périodique fit paraître du dimanche 13 juillet au dimanche 6 octobre.

¹¹ *Aicardiana*, 2^e série, n° 13, 15 août 2015, pages 23-28.

J'ai donc décidé de publier ici les seize textes prévus en 1910, à l'exception du poème « Amour de nonne » que j'ai déjà inséré parmi les poèmes d'Italie dans la précédente livraison d'*Aicardiana*.

Les textes réunis par Jean Aicard ne sont pas des légendes enfantines ou populaires, appartenant à l'inconscient collectif... Ce sont des histoires imaginées par notre écrivain dans le but d'illustrer une vérité généralement morale : en ce sens, elles appartiennent plutôt au registre des légendes philosophiques et développent principalement le thème de la Pitié si cher à notre penseur.

JEAN AICARD

Les Douces Légendes

AVERTISSEMENT DU RÉDACTEUR :

En raison de la multiplicité des usages pratiqués au temps de Jean Aicard, j'ai recomposé tous les dialogues selon les normes typographiques actuelles.

J'ai ajouté toutes les notes de bas de page.

LE ROSEAU ¹

La terre, avant les temps que l'Histoire dénombre.
 La vie a devant soi la faim, le froid et l'ombre.
 Le globe, que couvraient hier les grandes eaux,
 Est encore un marais sans herbes, sans roseaux,
 Et sur ce monde, fait de fange refroidie,
 Jamais la foudre encor n'alluma d'incendie ;
 Mais déjà, dans la nuit de l'être bestial,
 Naît un désir, premier germe d'un idéal,
 Celui d'avoir à soi, sans crainte qu'elle meure,
 Une flamme qui brille et réchauffe à toute heure.

Bien avant de savoir se transmettre le feu,
 Longtemps, d'un âge à l'autre, on se lègue ce vœu ;
 Et ce vœu d'être roi de la flamme domptée,
 C'est, dans l'homme mortel, l'immortel Prométhée.

I

L'homme est dans la caverne ; il la ferme d'un roc.
 Chaque jour, poursuivant les rennes ou l'auroch,

¹ *Revue des deux Mondes*, LXXXI^e année, sixième période, tome III, 1^{er} mai 1911, pages 208-216. — Autres versions : archives municipales de Toulon, carton 1 S 36, dossier « Manuscrits XIII », chemise n° 361, manuscrit autographe, 21 feuillets, ébauche, datée à la fin « Paris 20 juin 1910 ». Archives municipales de Toulon, carton 1 S 34, dossier « Manuscrits IV », chemise n° 284 « Un livre de légendes », épreuves en première de la *Revue des deux Mondes*, 7 pages, avec quelques corrections autographes de l'auteur.

Il dispute sa proie aux grands ours, et dévore
Avec des cris joyeux la chair qui souffre encore ;
Il sera l'homme ; il n'est qu'un animal chasseur ;
Le mâle est sans pitié ; la mère est sans douceur ;
Pour éviter les ours en épiant le renne,
Tapi contre le sol, le couple humain s'y traîne ;
L'homme et la femme ainsi, quand ils rampent, prudents,
Sur leurs genoux et sur leurs mains, grinçant des dents,
Velus, ressemblent bien aux singes quadrumanes.

Autour d'eux et sur eux rôdent les noirs arcanes ;
Leur esprit trouble n'est que terreur dans leur chair ;
Tout leur fait peur, surtout le tonnerre et l'éclair ;
Ils redoutent dans tout des puissances occultes
Qu'ils chargent tour à tour de prière ou d'insultes ;
Et tels, sans feu, sans âme, et n'étant qu'appétits,
La mère derrière elle abritant ses petits,
Derrière lui le mâle abritant la femelle,
Encor près de la brute, ils agissent comme elle.
Ils élèvent pourtant un regard envieux
Vers les astres, qui sont consolants à leurs yeux,
Car la lune changeante et l'étoile lointaine
Font paraître l'affreuse nuit moins incertaine,
Et le soleil, en les réchauffant, réjouit
Les vivants effarés qu'épouvanta la nuit.

II

Là-haut, les immortels, brutes supérieures,
En buvant, en mangeant, charment le cours des heures ;
Ils vivent dans leur ciel, sur de vagues sommets,
Dominant l'homme vil, ne le plaignant jamais ;

Quoique toujours repus, ils sont durs et farouches ;
La foudre arme leurs poings, l'injure arme leurs bouches ;
Ils sont fiers de n'avoir jamais ni soif ni faim ;
Ils règnent, forts, méchants et beaux, — heureux enfin.
Ainsi l'homme a conçu son premier dieu, le Maître,
Si grand qu'il ne sait plus en lui se reconnaître,
Et qu'il rêve à présent de détrôner le dieu
En lui volant sa joie et sa gloire : le Feu.

III

Or, un de ces humains qui rampent sur la terre,
Obscurs, perdus sous les menaces du mystère,
S'est dit un soir : « Les dieux vivent dans ce qui luit ;
« Ce qui luit, chauffe ; et nous, nous tremblons dans la nuit ;
« J'irai ; je gravirai la plus haute montagne ;
« J'atteindrai ce croissant qu'une étoile accompagne ;
« J'entrerai chez les dieux et, pendant leur sommeil,
« Peut-être ravirai-je un peu de leur soleil !
« Puis je redescendrai, rapportant à nos femmes,
« Pour nos petits enfants, le principe des flammes,
« Et peut-être qu'un jour, à notre volonté,
« Nous tiendrons dans nos mains la foudre, — la clarté !
« Et la misère humaine alors sera finie. »

Ainsi rêvait, au cœur d'un homme, le génie.

Alors, ce Prométhée, obscurément divin,
Seul actif parmi ceux qui gémissaient en vain,
Arrachant un roseau bien mûr au marécage :

« J'en ferai, se dit-il, mon bâton de voyage,
« Et quand j'aurai volé la flamme aux dieux heureux,

« J'en mettrai l'étincelle au fond du roseau creux,
« Et nous aurons à nous cette chose immortelle
« Et les astres futurs qui pourront naître d'elle. »

Et, son roseau solide et léger dans la main,
Au flanc du mont abrupt il chercha son chemin.

IV

Reins pliés, s'accrochant, de l'orteil, à la roche,
S'agrippant² d'une main au relief le plus proche,
Tâtant, de l'autre, avec son roseau résistant,
Les degrés rocailleux écroulés par instant,
Déchiré par l'épine et fouetté par la branche,
Il monte, — et pour garder l'équilibre, se penche,
Et sur son dos, baigné de sang et de sueur,
Où le reflet lunaire allume une lueur,
Il porte, faix plus lourd que la lourde matière,
Les grands destins qui sont ceux de sa race entière.

Il va ; l'air refroidi lui glace les poumons ;
Il est dans les brouillards dont s'entourent les monts,
Mais, ayant vu d'en bas que les astres sublimes
Se mouvaient, et parfois se posaient sur les cimes,
Il veut les joindre, avec l'espoir de les toucher !
Et, qu'il aille montant de rocher en rocher
Ou qu'il monte rampant de ravine en ravine,
Il ne voit plus qu'en lui la lumière divine ;
Et son léger roseau, fortifié de nœuds,

² S'agripper : s'attacher avec les griffes. Verbe déjà mentionné dans la première édition du *Dictionnaire de l'Académie* (1694).

Écarte de sa chair les buissons épineux,
Et le guide, et, parmi la croulante rocaille,
Le bout qui touche au sol faiblit seul et s'écaille...
L'étincelle, demain, atome essentiel,
Y fera vivre entier, captif, le feu du ciel.

V

L'homme, soudain, émerge au-dessus de la brume.
Il semble, autour de lui, que l'infini s'allume ;
C'est le séjour de ceux qui mangent à leur faim,
C'est la calme clarté d'un jour tiède et sans fin.
Or la troupe des dieux redoutés est absente.

Un seul, celui qui tient la foudre éblouissante,
Est là qui dort, pressant dans son poing, en éclairs,
Ce feu qui doit soumettre un jour l'air et les mers...
Prise là, dans sa main, l'étincelle première
Au monde inférieur doit livrer la lumière.

L'homme s'est approché, sournois, du dieu dormant...
Il tient prêt son roseau, l'approche lentement
Du foyer dont l'éclat l'éblouit et ruisselle,
Et dès qu'il voit, captive au fond, une étincelle,
Vite, il clôt d'un épais limon le roseau creux,
Pense aux hommes et dit : « Comme ils vont être heureux ! »

VI

Le voleur maintenant retourne vers la plaine
Pour léguer sa conquête à la misère humaine.
Rude à qui monte, dure à qui la redescend,

La côte à chaque pas lui met les pieds en sang.
Il pleut. L'eau par torrents sur lui coule et découle ;
Comme fondu, le ciel en cataractes croule...
Qu'importe ! tant qu'il voit l'étincelle, point d'or
Où l'avenir du monde à la fois veille et dort.

Hélas ! l'homme vainqueur des dieux n'est qu'un impie :
Les dieux jaloux voudront tôt ou tard qu'il expie ;
Et voilà que l'obscur conquérant du feu clair,
Dompteur futur de l'eau bleue et du bleu de l'air,
Dès demain créateur des foyers, qu'environe
Le couple avec les fils rassemblés en couronne,
Voilà que le premier des grands victorieux
Déjà se voit traqué par la haine des dieux.
Il voit qu'un dieu mauvais s'est mis à sa poursuite :
S'il s'attarde, il se perd ; il se perd s'il hésite ;
Et s'il meurt, — avec lui, par lui ce qui périt,
C'est le triomphe, c'est la gloire de l'esprit !...
Il court donc, car sur sa nuque, sur son épaule,
Il sent le souffle affreux du vengeur, qui le frôle ;
Il court, ne songeant plus qu'à léguer aux humains
Le larcin consolant qui réchauffe ses mains !

VII

L'aube pointait. C'était l'heure où le premier pâtre
Levait des yeux ravis vers l'orient bleuâtre.
Avec les premiers chiens qu'on eût apprivoisés,
Tout petits, comme des enfants, par des baisers,
Tout un troupeau bêlant, rassuré par l'aurore,
Suivait l'homme, non sans tâcher de fuir encore...
Et le voleur divin, que pourchassait un dieu,

Dit au pâtre en fuyant : « Tiens, prends !... Voici le feu !
« Ce roseau plein de cendre en contient la semence.
« Sache que, de ce jour, l'humanité commence...
« Sauve le feu !... Les temps sombres sont révolus...
« Allume les foyers qui ne s'éteindront plus ! »

VIII

Sur un mont formidable, à la plus haute cime,
La vengeance des dieux a cloué sa victime.
Le voleur merveilleux, le sauveur des humains,
Carcan au cou, des fers aux pieds, des fers aux mains,
Les bras en croix, couché sur le dos, est en proie
Au vautour qui lui ronge incessamment le foie.
Il meurt toujours ; sans cesse il renaît, puis remeurt ;
Là-bas l'humanité n'est plus qu'une rumeur
Lointaine... Elle est là-bas, sous ses pieds, dans la plaine.
Que fait-elle sans lui, la triste race humaine ?
Il l'ignore ; il n'est plus qu'un héros oublié
Dont la pitié n'entend jamais une pitié.

Et le jour naît ; le jour meurt pour renaître encore ;
Le châtié sourit un peu, quand vient l'aurore ;
Chaque matin ranime en lui le clair espoir,
Mais l'espoir agonise en son cœur, chaque soir.

« Du moins ont-ils sauvé le Feu, la flamme sainte ?
« Ou bien dans le roseau perdu s'est-elle éteinte ?
« Le pâtre a-t-il compris ce qu'était mon trésor ?
« L'homme a-t-il toujours froid ? est-il dans l'ombre encor ?
« Au flanc d'un renne mal tué qui saigne et bouge
« Mange-t-il la chair vive et boit-il le sang rouge ?

« Que font là-bas, sans feu, sans mouvement, sans bruit,
« Les hommes, tout au fond des gouffres de la nuit ? »

IX

Tandis que rêve ainsi, sous la voûte profonde
Sans étoiles, celui qui souffre pour le monde,
Un rayon tout à coup se reflète en ses yeux...
C'est qu'un astre lointain, qui n'est pas dans les cieux,
S'allumant tout là-bas, rayonne, — solitaire,
Et c'est bien une étoile, oui, — mais tombée à terre.
Une autre encor s'enflamme ; en voici deux, puis trois,
Puis vingt, — là près des mers, là sur le bord des bois ;
Partout les feux humains, qui naissent par centaines,
Scintillent, répondant aux pléiades lointaines,
Et changent, sous les yeux du martyr consolé,
La terre misérable en un monde étoilé !

X

« Je triomphe ! j'ai mis dans l'âme universelle
« La tiédeur des foyers nés de mon étincelle ! »
Et voilà qu'en ses yeux un autre éclair a lui,
Car un son calme, un son très doux monte vers lui :
La flûte chante.

Un pâtre-enfant souffle son âme
Dans le roseau qui fut le cachot de la flamme,
Où se réveille aussi le souvenir du vent
Qui le faisait chanter lorsqu'il était vivant ;
Et, dans cette musique errante avec la brise,
On croit ouïr le bruit charmeur d'une eau qui brise,

Les crépitements doux qui précèdent un feu,
Et, dans le souffle humain, l'esprit devenant dieu !

À chaque feu nouveau qui naît, grandit, flamboie,
La flûte au loin répond par des éclats de joie ;
Autour des clairs foyers joyeux et réchauffants,
Dansent, en se tenant par la main, les enfants ;
Grave, l'aïeul nourrit le foyer et le garde,
Tandis qu'en souriant un couple, qui regarde,
Respire dans la nuit quelque chose d'heureux,
Et, feux ou chants, tout est sorti du roseau creux.

XI

Et le héros sourit, sous le bec qui le ronge.
Oublieux des carcans qui le chargent, il songe ;
Il lui semble que tous ces feux, astres humains,
Tous les bonheurs naissants, inventés par ses mains,
Et tous les arts futurs qui naîtront de la flamme,
Chants et feux, tout rayonne en lui ; tout est son âme.
Les maux des hommes, tous, furent soufferts par lui :
Tous les bonheurs humains sont les siens aujourd'hui ;
Pan tout entier l'habite, et l'univers sonore
Emplit son cœur joyeux d'harmonie et d'aurore.
Même tout l'avenir resplendit dans son cœur :
Il voit l'homme passer sur le globe, en vainqueur ;
De siècle en siècle il voit monter sa gloire accrue :
L'homme a forgé le fer : l'épée et la charrue ;
Il gouverne du geste un monstrueux coursier
Qui fend les mers avec des nageoires d'acier ;
En des tubes, roseaux de fer, la flamme gronde :
Un homme la chevauche et plane sur le monde.

XII

Et sur les chantiers, pleins de tumulte et de cris,
Sur les combats sanglants ou les luttes d'esprits,
Sur les eaux et les airs que Typhon bouleverse,
Sur les vaisseaux qui font la guerre ou le commerce,
Et sur la nef qui monte au ciel avec l'oiseau,
Un dieu paisible étend son sceptre : le roseau.

LE CHEVAL AILÉ³ Premier titre : Les deux poètes

Soufflant dans la syrinx qui leur semblait docile,
Palémon et Thyrsis⁴, deux pâtres de Sicile,
Rivaux dans l'Art divin, avaient longtemps lutté
À qui mettrait, dans ses chants, le plus de beauté.

Et ce fut, après les doux vers, l'âcre dispute.

Euterpe⁵ alors, tenant comme un sceptre la flûte,
Leur apparut et dit : « Dans vos divins roseaux
« Réside un souvenir du zéphir et des eaux.
« Et quand soudain la lèvres humaine le réveille,
« Ce n'est pas vous, c'est lui qui charme votre oreille.
« Mais selon qu'un poète est plus ou moins l'ami
« De cet esprit sacré dans la flûte endormi,
« Ce dieu, dès son réveil, se soumet ou commande,
« Et la gloire qu'il donne en est plus ou moins grande.

³ Je ne connais pas de poème de Jean Aicard intitulé « Le cheval ailé » : je pense qu'il s'agit du poème intitulé provisoirement *Les deux poètes*, composé en juin 1910, et qui ne parle que d'un cheval ailé. Voir aux archives municipales de Toulon, dans le Fonds Jean Aicard, carton 1 S 33, la chemise n° 248, qui renferme une belle mise au net non autographe en cinq feuillets ainsi qu'une ébauche en huit feuillets, toutes deux datées à la fin « 22 juin 1910 ».

⁴ Ce nom étant orthographié de diverses manières dans le poème, j'ai retenu la translittération la plus conforme du grec Θύρσις.

⁵ Muse qui présidait à la Musique.

« L'ignorant ne sait pas si le son qu'il entend,
« Tantôt sourd et paisible ou tantôt éclatant,
« N'est que l'âme de Pan, réveillée et sonore
« Ou si le souffle humain, l'embellissant encore,
« Le rythme à son caprice et l'arrête à son gré.
« Or, Pan vaincu fait, seul, le poète sacré. »

Palémon dit : « Je souffle et le dieu pleure ou chante. »

Thyrsis : « C'est par mon cœur que ma flûte est touchante. »

Palémon : « J'obéis à la fureur du dieu. »

Mais Thyrsis s'écria, tremblant, la joue en feu :

« Le grand cheval ailé, cabré quand on le monte,
« Est bien plus beau sous un cavalier qui le dompte. »

Et comme ils disputaient sans fin, violemment,
Euterpe dit alors à l'un et l'autre amant,
Car tous deux ils rêvaient plaître à la même femme :
« Le grand cheval ailé, dont le souffle est de flamme
« Et qui fait sous ses pieds jaillir au ciel l'éclair,
« Pour venir jusqu'à vous, va traverser la mer,
« Et vous l'éprouverez chacun à votre guise,
« Mais appelons d'abord Chloé, pour qu'elle dise,
« Après vous avoir vus le monter tour à tour,
« Qui de vous est vainqueur aux regards de l'amour. »

Et Pégase, du fond de l'horizon splendide,
Accourut. Palémon, sans toucher à la bride,
Ayant pris champ, courut, s'élança sur ses reins,
Le pressa des genoux, mit les poings dans ses crins
Et se vit aussitôt, loin des choses mortelles,
Monter vers l'Empirée entre deux vastes ailes.

Chloé, croyant Thyrsis jaloux, battit des mains.

Et libre tout là-haut, dans l'éther sans chemins,
Le glorieux cheval, de ses pieds de derrière
Lançait jusqu'au zénith des plaques de lumière
Et comme l'horizon semblait un lac de sang
Il rayonnait lui-même en s'en éclaboussant ;
Le vent né de son vol bousculait les nuées ;
Ses pieds d'or y faisaient de sublimes trouées
Par où l'on pouvait voir, tout-à-coup, des lointains
Inattendus, plus bleus que l'azur des matins
Et par où ruisselaient des fontaines d'aurore ;
Et le vent éperdu, né du survol sonore,
Soulevant la mer vaste, abaissant les grands bois,
Rythmait leurs mouvements et leur donnait des voix...
Et Palémon songeait : « Ma course émeut le monde ! »

Mais Thyrsis souriant dit à Chloé la blonde :
« Fais-lui donc signe, afin que je monte à mon tour,
« D'apporter à tes pieds sa gloire et son amour. »

Elle put voir alors que le cheval sublime
Parcourait en tous sens l'éblouissant abîme
Sans être conseillé par la main ni le cœur
Du cavalier sans art qui semblait son vainqueur.

L'homme en vain tire à lui la bride ressaisie :
Le cheval emporté suivra sa fantaisie
Sans vouloir obéir ou même sans savoir
Qu'un homme lui voudrait imposer son pouvoir.
Loin de Chloé moqueuse et lasse de l'attendre
Il descendit quand il lui convint de descendre.

Thyrsis alors : « Attends, pour juger sa beauté,
« Qu'il m'emporte sur lui, soumis ou révolté. »

Palémon, ayant vu comment son rival monte,
Devait bientôt, au fond des bois, cacher sa honte.

Chloé, dès les premiers bonds du cheval, comprit
Qu'il était tout entier au pouvoir d'un esprit
Et qu'il devait, tremblant de rage, reconnaître
Les mains et les genoux et le talon d'un maître.

D'abord, l'homme voulut que, sans quitter le sol,
Il ouvrît, en piaffant, son aile prête au vol,
Et Pégase, battant l'air d'une aile superbe,
Frappait du pied le roc ou, déracinant l'herbe,
Bondissait sur lui-même ou marchait tout cabré
Mais ne s'enlevait pas dans l'éther désiré...
Il essaye une fuite imprévue et rapide
Mais le refus de l'homme est passé dans la bride :
Il se rend. Aussitôt l'homme dit : « Nous allons
« Planer d'un vol égal sur les mêmes vallons
« Et sur les mêmes pics où, sans qu'on te dirige,
« Tu rattrapais tantôt Phoïbos et son quadrigé.
« Va ! »

Comme s'il portait sur son échine un dieu,
Fier, et des quatre pieds faisant jaillir du feu,
Le grand cheval ailé s'élança vers les nues ;
Son aile y retrouva ses traces reconnues,
Et quand les blancs cirrus crevaient sous ses pieds d'or,
Ces trous en paraissaient plus glorieux encor,
Montrant mieux et plus loin tout l'azur à sa source

Que lorsqu'il les ouvrait au hasard de sa course ;
Les deux ailes battaient d'un rythme bien égal
Et les mers et les bois, au vol du grand cheval,
Disciplinaient aux lois du nombre leurs tempêtes.
Tous les flots se tendaient vers lui comme des têtes,
Les branches se dressaient vers lui comme des bras
Et comme il semblait libre et qu'il ne l'était pas
Avec lui, dans l'espace, emportée et craintive,
Toute la vie était au grand rythme, attentive,
Et les quatre pieds d'or, levés différemment,
Comme le sol tantôt, foulaient le firmament
Et les ailes, par la splendeur du soir rougies,
Chaque fois, en s'ouvrant, semblaient plus élargies
Et, tel, le grand cheval cabré, blanc et vermeil,
Semblait entrer debout dans l'orbe du soleil.

Et Chloé fit un signe et, du fond du ciel vaste,
Heureux de retrouver la belle enthousiaste,
Le divin cavalier revint à son appel,
Tendant le laurier d'or qui fleurit en plein ciel.

Euterpe, à son retour, sur le cheval docile
S'élança souriante et, quittant la Sicile,
Revint sur l'Hélicon avant la fin du jour
Conter Thyrsis heureux par la gloire et l'amour.

La Garde, 22 Juin 1910.

MOÏSE ⁶

Moïse, qui portait, jaillissant de son front,
 Deux flammes qui sur les siècles rayonneront ;
 Moïse, qui, parlant au Seigneur face à face,
 A gravé dans les cœurs des lois que rien n'efface,
 Tandis que le temps mord sur les tables d'airain ;
 Moïse, esprit sublime et mage souverain,
 Un jour, comme il errait au désert, — solitaire,
 Vit un pauvre berger qui, le front contre terre,
 Parlait selon son cœur à Dieu, qu'il adorait :

« Prends-moi pour ton esclave, ô Seigneur ; je suis prêt ;
 « Je serais si content de te servir, ô maître !
 « Quel bonheur de te voir, de te plaire peut-être,
 « D'accomplir promptement tes désirs prévenus !
 « J'aurais bien grande joie à chausser tes pieds nus,
 « À les laver, poudreux et las de quelque course,
 « Dans l'eau claire, puisée à la prochaine source,
 « Puis je les baiserais, n'ayant plus d'autres vœux,
 « Seigneur, que de peigner tes longs et beaux cheveux,
 « De nettoyer tous les recoins de ta demeure
 « En songeant : "Il faudra du bon lait tout à l'heure".

⁶ Archives municipales de Toulon, carton 1 S 34, dossier « Manuscrits IV », chemise n° 284 « Un livre de légendes », manuscrit autographe, 4 feuillets, belle mise au net ; et manuscrit non autographe, 4 feuillets, très belle mise au net, strictement identique au manuscrit autographe.

« Et quand j'aurai soigné, comme il sied, tes habits,
« J'irai traire pour toi ma plus belle brebis. »

Ainsi parlait, courbé bien bas dans la poussière,
Ce bon pâtre ; et Moïse, entendant sa prière,
Moïse, sur qui Dieu tant de fois rayonna,
Moïse, le génie inspiré du Sina,
Ne comprit rien à la supplique humble et suave.

« Dieu, dit-il irrité, n'a pas besoin d'esclave !
« Tu blasphèmes. Dieu n'a besoin, n'étant qu'esprit,
« Ni de chauds vêtements, ni de lait, ni d'abri...
« N'offense pas ton Dieu ! tais-toi, berger stupide...
« Tu parles mal ! »

Et dans son cœur tout à coup vide
L'humble berger sentit l'affre de l'abandon.

Ce pauvre homme, à son Dieu s'offrant lui-même en don,
Ne pouvait concevoir que sous la forme humaine
Dieu, l'être tout-puissant qui nous crée et nous mène.
Lui prêtant la figure et les soucis humains,
Il voulait le servir et l'aider de ses mains,
Et son désir si pur n'étant plus que blasphème,
Il retombait tout seul et triste sur lui-même.

Au grand Moïse alors le Seigneur dit : « Pourquoi
« Ce serviteur fidèle est-il chassé de moi ?
« Et comment n'as-tu pas aperçu, toi, Moïse,
« Sous ses simples discours son âme mieux comprise ?
« Chacun parle selon sa langue au Dieu du ciel ;
« Ceci, poison pour toi, pour d'autres est un miel.
« Les paroles ne sont qu'un bruit vain. Je vois l'âme,

« Comme un jour tu m'as vu dans un buisson de flamme.
« Sous terre, j'aperçois le grain du sénevé
« Qui travaille dans l'ombre avant qu'il soit levé,
« Humble, faible, encor pris dans sa gangue première,
« Mais déjà, sans me voir, tourné vers ma lumière. »

L'OISEAU DIVIN⁷

L'œuvre d'art, sous la main du rêveur, se colore
Des tons douteux de l'ombre, ou loyaux de l'aurore,
Selon que les faiseurs d'images ont en eux
Des âmes de ténèbre ou des cœurs lumineux.

I

Jésus, — au grand chagrin de Marie attentive, —
Eut une âme d'enfant vite émue et plaintive,
Telle une eau frémissante où tremble un ciel d'azur.

Comme on souffre en sa chair l'horreur d'un mal impur,
Lui, dans son cœur, souffrait de la malice humaine ;
Et quand il avait vu la trahison, la haine,
Le désir de mal faire embusqué, toujours prêt,
En des yeux dont les siens devinaient le secret,
Alors il connaissait, dans son cœur solitaire,
Une angoisse sans nom, belle comme un mystère.

⁷ *Le Correspondant*, 82^e année, 6^e livraison, dimanche 25 décembre 1910, pages 1210-1211. — Autres sources : archives municipales de Toulon, carton 1 S 34, dossier « Manuscrits IV », chemise n° 284, « Un livre de légendes », épreuves, 2 pages, avec quelques corrections manuscrites autographe de l'auteur. Archives municipales de Toulon, carton 1 S 36, dossier « Manuscrits XIII », chemise n° 361, manuscrit autographe, 4 feuillets, ébauche datée à la fin « Paris 7 mai 1910 ». — Le poème a été publié également dans le *Journal de l'université des Annales*, tome II, n° 21, dimanche 15 octobre 1911, page 438, à l'occasion d'une conférence que Jean Aicard y fit le lundi 15 mai 1911.

C'est pourquoi, dès l'enfance, il tentait doucement,
Toujours, de faire naître, avec un mot aimant
Ou rien qu'en apportant sa présence bénie,
Dans les cœurs ténébreux la lueur infinie.

Et c'est pourquoi, blâmé par sa mère tout bas,
Jésus enfant aimait l'enfant pervers, Judas.

II

Or, comme des potiers disposaient sur leur roue
Du limon, — que Judas appelait de la boue, —
Jésus dit : « Donnez-moi de votre argile, un peu ;
« J'en veux faire un oiseau joli, qui sera bleu
« Et rose comme un ciel quand le soleil se lève. »

Et le petit Judas, amusé par ce rêve,
Cria : « Je veux aussi faire un oiseau pareil,
« Mais couleur d'occident, au coucher du soleil. »

En riant, un potier donna de son argile.

III

Jésus fit, de ses mains, un bel oiseau fragile
Ayant un bec mignon et de fins petits yeux.

« Le mien sera plus beau ! » dit Judas envieux,
Mais son œuvre, achevée, était lourde et sans grâce.

Mais Jésus s'approche alors de Judas, et l'embrasse,
Et lui dit : « Il y a des oiseaux différents

« Au monde ; les uns sont petits, d'autres très grands ;
« Quand ils marchent, les uns sont pesants, d'autres lestes,
« Mais quand ils volent, tous sont des oiseaux célestes. »

Judas ne comprit point qu'en lui parlant ainsi
Son ami l'excusait d'avoir mal réussi,
Et qu'en ces mots pointait une aube d'Évangile.

IV

Et tous deux admiraient leurs deux oiseaux d'argile.
Et Jésus, tout à coup, de sa plus douce voix :
« Mon bon Judas, regarde entre ces pavés ; vois !
« Vois comme l'eau du ciel dans ces trous amassée,
« Brille d'une lumière heureuse et nuancée ;
« La gorge des ramiers luit d'un éclat pareil ;
« Je vais prendre en mes doigts ces reflets de soleil
« Restés avec la pluie au fond de cette ornière,
« Et faire à mon oiseau des ailes de lumière ! »

Et l'oiseau fut splendide et Judas mécontent !

« C'est trop aisé ! dit-il, j'en ferais bien autant ! »

Mais au lieu de l'éclat changeant d'une aile d'ange,
Au fond de l'eau puante il ne prit que la fange,
Et l'oiseau, lourd de forme, en fut encor sali.

Alors, sur l'autre oiseau, si bien fait, si joli,
Si lumineux, couleur d'aube changeante et claire,
Judas leva son poing crispé par la colère,
Et tandis que Jésus, en arrêtant son bras,

S'écriait simplement, d'un air grave : « Oh ! Judas ! »
L'oiseau d'argile ouvrit tout à coup ses deux ailes
Où flambait la splendeur des choses immortelles
Que son vol rejoignit au fond du firmament.

Et Jésus regardait son ami tristement.

PONCE-PILATE⁸

I

Lorsque Jésus en croix, du fond des agonies
Cria vers la Justice et la Paix infinies,
Aux appels du mourant, que la foule huait,
Tout le ciel resta sombre, immobile et muet.
Mais la plainte, jetée en vain vers le Mystère,
Souleva tout à coup les pitiés de la terre,
Et du cœur des bourreaux fit jaillir cet aveu :
« Malheur sur nous ! C'était un juste ; c'est un Dieu ! »

Ponce-Pilate alors se vit blâmer par Rome :
« Tu devais ou sauver ou condamner cet homme ! »
Des Hébreux lui criaient : « Quel mal te faisait-il ? »
Et bientôt, accablé par un ordre d'exil,
Honteux, baissant le front et pliant les épaules,
Il courut se cacher à Vienne, dans les Gaules.

⁸ *La Revue hebdomadaire*, 20^e année, n° 14, 8 avril 1911, pages 225-232.
— Autres versions aux archives municipales de Toulon, dans le Fonds Jean Aicard : 1° carton 1 S 33, chemise n° 249, un manuscrit autographe, 12 feuillets ; 2° carton 1 S 36, dossier « Manuscrits XIII », chemise n° 361, sous le titre « Jésus », une ébauche autographe, 18 feuillets, datée à la fin « St Raphaël 10 août 1910 » ; 3° carton 1 S 37, dossier « Manuscrits XVII », chemise n° 368, une mise au net dactylographiée, 9 pages, datée à la fin « 1911 », version scénique ; 4° carton 1 S 39, chemise n° 406, une épreuve corrigée de la publication.

Il y vécut longtemps sous quelque nom d'emprunt
Et ne fréquentant plus que des gens du commun,
Laboureurs, portefaix et bateliers du Rhône,
Lui qui, jadis, siégeait — tel un roi — sur un trône.
Tous ces gens-là trouvaient ce Romain singulier,
Qui ne supportait pas un geste familier
Non plus qu'une banale et franche raillerie ;
Mais comme il avait su, d'une main aguerrie,
Dès le premier moment châtier les railleurs,
Qu'il était brave, riche, et généreux d'ailleurs,
Par amour de son or et peur de sa colère
On le laissait à son humeur atrabilaire ;
Vienne disait : « Cet homme est sans doute un peu fou. »
Rome disait : « Pilate ?... il est l'on ne sait où. »

II

Tandis que, vieux et triste, il se cachait dans Vienne,
Sous terre cheminait la Parole chrétienne.
Jésus avait légué son rêve à ses amis,
Et sa doctrine, feu secrètement transmis,
Lampe d'abord brûlante au cœur des seuls apôtres,
Passait, voilée encore, aux mains de quelques autres.

Or, dans Vienne, un beau jour, vint vivre un commerçant
Connu jadis par le procureur puissant,
Et qui, riche, ayant peur de la fortune adverse,
Pour un joyeux repos renonçait au commerce.
Il rencontra Pilate et l'invita chez lui.
L'ancien préfet, rongé de tristesse et d'ennui,
Fréquenta le marchand, ses clients et sa table ;
Cette amitié lui fit un sort moins lamentable,

Et si d'abord il avait craint qu'on lui parlât
Du passé, — sa disgrâce ayant eu quelque éclat, —
Tout rassura bientôt sa vieillesse ennuyée :

La mort de ce Jésus devait être oubliée.

III

« C'était vers l'an sept cent quatre-vingt-deux, je crois,
« Qu'en Judée un certain Jésus mourut en croix,
« Pilate ?... ConteZ-nous, s'il vous plaît, cette histoire,
« Car vous étiez là-bas, si j'ai bonne mémoire,
« Préfet, et vous pouviez, d'un signe de la main,
« Perdre ou sauver l'honneur sacré du nom romain !
« ... On dit que ce Jésus était un beau jeune homme ?
« Il paraîtrait qu'il a des disciples dans Rome...
« Vous le rappelez-vous ?... Parlez-nous donc un peu
« De ce pauvre artisan, dont certains font un dieu !
« ... Sept cent quatre-vingt-deux, Ponce, est-ce bien la date ? »

IV

Accoudé sur son lit de convive, Pilate
Voulut d'abord répondre et demeura sans voix.
Sa coupe qui tremblait ruissela sur ses doigts,
Et, blême, la posant sur la table fleurie :
« Ne m'interrogez pas sur Jésus, je vous prie :
« Je voudrais oublier de lui jusqu'à son nom !
« — Et pourquoi ?... Satisfais notre caprice...
— Non.
« — D'où vient ta résistance ? et quelle est ton idée ?
« Ce vil agitateur troublait l'ordre en Judée :

« Tu servis à la fois les Juifs et les Romains
« Avec ton mot connu : *Je m'en lave les mains !* »

V

« Oui, cet agitateur troublait l'ordre en Judée ;
« Dès qu'il parlait, la foule était persuadée ;
« J'avais des gens à moi perdus parmi les siens,
« Et des rapports sur ses discours quotidiens ;
« Je n'éprouvais, étant un bon Romain de Rome,
« Que du mépris pour les chimères de cet homme
« Qui fondait son pouvoir sur l'idée et le mot !
« Les supports de l'État sont la guerre et l'impôt ;
« Et lui, narguait la force ! Il blâmait la fortune !
« Trop souvent sa doctrine, aux riches importune,
« Favorable à l'esclave, aux gueux, aux indigents,
« Eut un funeste effet sur mes propres agents.
« Il attaquait, en quelques phrases favorites,
« Romains et Juifs, nos mœurs comme leurs lois écrites.
« *Soyez très doux !* C'était son mot essentiel,
« Son insulte sournoise à l'ordre officiel !
« Or, un abaissement sort de la paix malsaine ;
« Il faut César vainqueur aux luxes d'un Mécène ;
« L'homme n'est grand qu'armé, s'alliant à la mort,
« Et broyant les vaincus sous la loi du plus fort...
« Cependant ce rhéteur devenait populaire !
« C'est pourquoi je criai, dans un jour de colère :
« Qu'on aille me chercher cet odieux parleur !
« Dites aux docteurs juifs que ma cause est la leur
« Et qu'on m'amène ici ce tribun ridicule !
« J'entends l'endoctriner moi-même, par Hercule,
« En bon latin de Rome et de telle façon

« Que ce va-nu-pieds-là comprendra la leçon !
« Allez !... Et s'il ne veut pas venir, qu'on le porte ! »
« Le soir même : "Seigneur, l'homme attend, à la porte.
« — Qu'on le fasse entrer seul chez le procureur."
« Et comptant l'écraser d'un grand air de hauteur,
« Je gravis les degrés du siège consulaire ;
« Là, debout, j'attendis mon bavard populaire...
« Oh ! mes amis ! comment vous peindre un tel instant ?
« Entre les hauts piliers le rideau s'écartant,
« L'Homme, tout blanc, pieds nus sur la blancheur des dalles,
« Parut... »

L'ancien préfet, tremblant, les lèvres pâles,
Regards fixes, se tut... Ses amis interdits
Suivaient sa vision dans ses yeux agrandis.

VI

« Je le vois ! » murmura Pilate.

Et, tous ensemble :

« Que dit-il ?

— Rien encor.

— Et toi ?

— Moi, mon cœur tremble.

« — Et puis ?

— Sur mon fauteuil de marbre m'affaissant,

« Moi, procureur, moi qui me croyais puissant,

« Je sentis qu'une force étrange et surhumaine

« Rendait ma langue inerte et ma volonté vaine...

« Un pouvoir invincible et très doux, merveilleux,

« Venait de lui, par ses gestes et par ses yeux.

« — Quelle était la couleur de ses yeux ?

— Je l'ignore.

« Je ne vois qu'un regard lointain, des feux d'aurore
 « Devant qui les soleils nocturnes ont pâli.
 « — Et... sa tunique ?
 — Un charme est dans le moindre pli ;
 « Le moindre mouvement y fait naître une grâce
 « Dont je souffre, écrasé sous ma riche cuirasse :
 « Le soldat est vaincu !
 — Ses cheveux... sont-ils blonds ?
 « — Je ne sais pas. Ils sont lumineux, et très longs.
 « Ce cœur doux, qui rendait ma force si fragile,
 « Était beau, simple et pur comme un vers de Virgile !...
 « J'avais vu, dans l'Hellade heureuse, un Jupiter
 « De marbre et d'or, et dans son poing pressant l'éclair ;
 « J'ai vu Kypris⁹, seins nus, charmant une colombe,
 « Et Pallas¹⁰, au front droit sous le casque qui bombe,
 « Soumettant la Sagesse à son javelot d'or ;
 « J'ai vu ta robe, Isis, et, plus divins encor,
 « Les voiles, frissonnants de caresser ta grâce,
 « Victoire ailée, orgueil du ciel de Samothrace ;
 « Je connaissais Phoïbos, l'étincelant archer
 « Que sans un divin trouble on ne peut approcher ;
 « Je savais bien qu'Éros, las des splendeurs charnelles,
 « N'aime en Psyché parfois que ses yeux et ses ailes ;
 « Je sais quel feu voilé d'un rêve élyséen
 « Couve, ô Psyché, dans ton regard marmoréen...
 « Mais ce jeune homme était ma vision première
 « D'une vivante chair qui fut âme et lumière ! »

⁹ Κύπρις, « la déesse de Chypre », est un des surnoms d'Aphrodite.

¹⁰ Épiclèse habituelle d'Athéna : la Sage.

VII

« Tu lui parlas, enfin ?
 — Oh ! non, je n'osai pas.
 « — Lui, que dit-il ?
 — Il dit ceci, d'un ton très bas,
 « Calme, sans remuer les lèvres, sans un geste,
 « Et sa voix me semblait une lyre céleste :
 « *Excepté ma parole, ici-bas tout périt.*
 « *Bienheureux les pauvres d'esprit,*
 « *Parce qu'ils comprendront, les premiers, ma parole.*
 « *Heureux les affligés, parce que je console.*
 « *Heureux les doux : les doux posséderont le ciel.*
 « *Heureux tous les souffrants de malice et de haine :*
 « *Ils boiront, altérés d'amour, à ma fontaine ;*
 « *Affamés de justice ils goûteront mon miel.*
 « *Heureux les cœurs touchés d'une pitié sincère :*
 « *On aura pitié d'eux au jour de leur misère.*
 « *Heureux les cœurs purs : ils ont Dieu,*
 « *Comme une eau pure en elle a tout le grand ciel bleu.*
 « ... Jamais ces mots ne sont sortis de ma mémoire,
 « Et quand il fit silence il quitta le prétoire. »

VIII

« Comment t'expliques-tu ta défaite d'un jour ?
 « — Je ne sais pas. Quand il disait : *justice ! amour !*
 « Il eût, par ces deux mots, soumis César Auguste !
 « — Et... tu lavas tes mains du sang pur de ce juste ?
 « — ... Le voilà, mon tourment !... le voilà, le remords

« Qui me suivra partout, même au séjour des morts »,
Répondit en hurlant d'effroi Ponce-Pilate
Qui se couvrit les yeux de sa robe écarlate...
« Quand j'ai dit l'affreux mot, à quel intérêt vil,
« À quels dieux monstrueux mon cœur se livrait-il ?
« Quels démons, acharnés à la perte du Sage,
« Crevaient mes yeux, pour m'arracher sa vraie image ?...
« Assez !... je ne sais plus !... Ne m'interrogez plus !...
« J'ai connu les douceurs de la voix de Jésus,
« J'ai connu sa victoire au profond de moi-même
« Et comment il avait en lui tout ce qu'on aime !
« Je fus à lui, durant le temps qu'il me parla,
« Et j'ai pourtant, moi... moi !... dit cela ! fait cela !...
« Assez !... je ne suis plus que le spectre d'Oreste ! »

50

Le vieux Romain, courbé sous quelque fouet céleste,
Mettant dans un seul cri l'infini désespoir,
Bondit hors du palais... s'engouffra dans le noir...
Le fleuve dans la nuit roulait sa bourbe jaune
Et Pilate en hurlant se jeta dans le Rhône.

1910

LA LÉGENDE DES ÂMES DAMNÉES ¹¹

I

Pareils aux bords déserts d'une heureuse presqu'île,
Les durs escarpements du paradis tranquille
Surplombent un abîme, effroyable entonnoir,
Sombre puits des enfers où le feu même est noir.

Près de l'abîme, un Saint rêve, infiniment triste.
Il sanglote ; c'est Jean ; non pas Jean le Baptiste,
Mais ce jeune homme au blond Jésus presque pareil
Par sa barbe, couleur des blés mûrs au soleil,
Par ses regards d'azur où l'âme est une aurore,
Par sa voix tendrement profonde et, plus encore,
Par on ne sait quel beau désir, toujours présent,
De soulager autrui du fardeau trop pesant.

Jésus entend pleurer son ami Jean, s'approche,
Et dans sa voix l'amour domine le reproche :

¹¹ *Revue politique et littéraire, Revue Bleue*, samedi 11 mai 1912, pages 584-586. — Le Fonds Jean Aicard des archives municipales de Toulon contient également : 1° carton 1 S 33, chemise n° 252, un manuscrit autographe, 9 pages + 1 page de corrections, daté à la fin « 1910 » (ce manuscrit a été envoyé pour composition à l'imprimerie parisienne A. Davy qui l'a daté « 22 avril 1912 ») ; 2° Archives municipales de Toulon, carton 1 S 34, dossier « Manuscrits IV », chemise n° 284 « Un livre de légendes », manuscrit autographe, 8 feuillets, état intermédiaire, daté à la fin « St-Raphaël 10 et 14 août 1910 – La Garde, 9 et 15 novembre 1910 » ; 3° carton 1 S 42, chemise n° 475, une épreuve corrigée de la *Revue bleue*.

51

« Tu n'es donc pas heureux dans mon doux paradis ?
« Ô Jean, que cherches-tu ? pourquoi pleures-tu, dis,
« Comme si tu suivais encor la voie étroite ?
« Comment peux-tu quitter ton triomphe à ma droite,
« Pour venir là, rêver au gouffre souterrain,
« Et me cacher, à moi qui t'aime, ton chagrin ?
« D'où s'insinue en toi la méfiance amère ?
« Ne t'ai-je pas nommé l'autre fils de ma mère ?
« N'es-tu donc plus mon Jean, le bon, le grand ami,
« Celui qui, confiant, sur mon cœur a dormi ? »

Jean, à l'accent connu de la voix qui le charme,
Lève ses yeux où brille une dernière larme :

« Je pleure parce que j'entends pleurer en bas :
« ... Oh ! ces damnés ! pourquoi ne les sauves-tu pas ? »

II

« Mon père et moi, nous ne choisissons pas les nôtres ;
« On n'est à moi que lorsqu'on sait aimer les autres ;
« Un seul cri d'amour vrai rachète un moribond ;
« Dieu commence, dans l'homme, au désir d'être bon ;
« Le seul damné n'est qu'un haineux qui persévère ;
« L'enfer, c'est l'homme dur, ce n'est pas Dieu sévère ;
« Toujours en vain, j'appelle à moi tous les haineux :
« L'enfer, c'est l'éternel refus qui brûle en eux.
« — Maître, éclairez pour moi le plus noir des mystères :
« Les damnés ne sont-ils que damnés volontaires ?
« Ayant pris à la haine un atroce plaisir,
« Détestent-ils l'amour, ayant pu le choisir ?

« Seigneur ! pardonnez-moi de ne vous point comprendre.
« Le damné qui saurait aimer d'un amour tendre
« Oublierait-il l'affreux tourment longtemps souffert ?
« Échapperait-il donc à lui-même, à l'enfer ?
« — L'âme damnée est celle, ô Jean, qui porte en elle
« L'impuissance d'aimer, seule peine éternelle !
« — Ayant le droit d'aimer, comment n'aime-t-on pas ?
« — Hélas ! vois par tes yeux... Alors, tu comprendras. »

III

Et Jésus fit un signe. Et les ailes rapides
D'un ange descendu du fond des ciels splendides
Sur le front pur de Jean, le divin contristé,
Au lieu d'ombre en passant mirent une clarté.

L'ange allait, plein d'espoir, rechercher dans l'abîme
Si quelque âme était prête à la pitié sublime...
Jésus et Jean, penchés sur la noire paroi,
Le virent s'élançer dans les cercles d'effroi,
Et l'ange, descendant d'un grand vol en spirale,
Emplissait l'ombre au loin de sa splendeur astrale.

Tout en bas on voyait, sur des pics inégaux,
Des damnés dont les cris déchiraient les échos,
Et qui, les uns en groupe et d'autres solitaires,
Semblaient vomis, avec horreur, par des cratères.
Tous mesuraient des yeux le formidable puits,
Et, voyant s'affaisser sous eux le fond des nuits,
Tous élevaient leurs mains vers l'aube grandissante.

Et l'ange, qui poursuit sa sublime descente,

Rôle, et s'en va fouillant d'un regard justicier
L'obscurité sans fond où fume un noir brasier.

IV

Jean, là-haut, à Jésus, lui désignant une âme,
Murmure : « Regardez celle-ci... pauvre femme !
« Votre ange, s'il la voit, Seigneur, sera touché :
« Mon doux Maître, c'est par amour qu'elle a péché ! »

« Sur terre, dit Jésus, qui fit un signe à l'ange,
« L'égoïsme et l'amour sont un mortel mélange.
« Si cette pauvre femme est une âme d'enfer,
« C'est que par elle, ô Jean, de bons cœurs ont souffert. »

54 Cependamment, arrêté dans son vol qui tournoie,
L'Ange, — tel le condor qui plonge sur sa proie —
Sur l'âme désignée est tombé brusquement...
Il l'a prise en ses bras... mais, au même moment,
Vingt autres, dans l'espoir de quitter leur géhenne,
Ou d'y retenir l'âme heureuse qu'il emmène,
Ensemble l'ont saisie avec leurs doigts crochus,
Et l'ange, d'un seul bloc enlève vingt déçus,
Vingt âmes que l'envie attache à la première,
Et qui montent, en groupe affreux, vers la lumière.
Alors Jean, le cœur gros de terreur et d'amour :

« Seigneur ! un tel fardeau pour ton ange est trop lourd !
« — Il n'est pas de fardeau que mon ange n'enlève.
« — Tous à la fois, Seigneur ! comme dans un beau rêve,
« Ils arrivent à nous, repentants et contents !
« Vite, ouvre-leur ton ciel !

— ... Oh ! dit Jésus, attends ! »

V

L'ange monte. Il reprend son grand vol circulaire.
Tout le groupe, en suspens sous ses ailes, s'éclaire ;
Et ces êtres ayant apparence de corps,
Torses, seins et dos, pieds et bras, crispés d'efforts,
L'un par l'autre liés à l'âme que tient l'ange,
Groupe glissant, mouvant, et dont la forme change,
Se tordent, emmêlés inextricablement.

« Ange Sauveur qui m'as repris au châtement,
« À moi ! j'ai peur ! je sens que ton fardeau t'échappe !
« Oh ! Si même un seul grain doit tomber de la grappe,
« Du moins que ce ne soit pas moi, pas moi ! pas moi ! »

55 Affolé de vertige et frissonnant d'effroi,
Chacun d'eux crie : « À moi ! c'est moi que Dieu protège !
« Garde-moi seul, s'il faut que ton fardeau s'allège ! »
Et l'un à l'autre, tous : « C'est toi qui tomberas ! »
Et tous les bras tâchant de dénouer des bras,
Ce ne sont que regards torves, rictus farouches ;
Un désespoir hideux sort du trou noir des bouches ;
Des dents mordent des fronts ; et des doigts d'envieux,
Sournois, coupants, sanglants, crèvent d'horribles yeux,
Et du groupe effroyable où sans fin se déplace
Un bras faible qu'un bras vigoureux désenlace,
De cet amas grouillant de vers enchevêtrés,
D'êtres douloureux, tous l'un par l'autre excrétés,
Où chacun en attaque un autre qui se venge,
De la grappe d'affreux humains qu'emporte l'ange,
De temps en temps l'un des malheureux, éperdu,
Avec des cris auxquels l'enfer a répondu,

En tournoyant, du groupe infernal se détache,
Tel un vil fruit véreux que la tempête arrache,
Et, bras ouverts, retombe aux effrois infinis
Où hurlent les damnés par eux-mêmes punis.
Et pour l'enfer entier sa chute est une joie.

Alors l'ange, qui sur les démons s'apitoie,
Poursuit son vol montant, d'un rythme moins pressé ;
Plus son fardeau décroît, plus il semble lassé,
Car son cœur se fait lourd de détresses mortelles ;
Et sa douleur croissante appesantit ses ailes.

VI

56 Hélas ! pas un damné n'a pitié d'un damné.
Au feu noir, par du noir plus opaque borné,
Ces âmes, tour à tour, des infinis d'aurore
Tombent toutes !... encore une autre... une autre encore,
Sauf celle-là qui n'a péché que par amour,
Car à l'amour, attrait fatal, plaisir d'un jour,
Souvent se mêle un peu de tendresse divine...
Et l'ange sauveur tient toujours sur sa poitrine
La jeune âme qu'entre toutes il appela.
Mais une encor s'agite aux pieds de celle-là,
Et chacune des deux se prend, se déprend, lutte,
Secoue au gouffre l'autre et travaille à sa chute !

« Hélas ! ce que tu vois, ô Jean, mon frère élu,
Peux-tu croire un instant que ton Dieu l'ait voulu ! »

VII

Et la plus faible crie : « Ô toi que font plus forte
« Les bras et la pitié de l'ange qui te porte,
« Aie à ton tour pitié ! ne me rejette pas !...
« Afin que j'entre au ciel attachée à tes pas,
« Garde-moi suspendue à tes pieds que j'embrasse !...
« Pitié !...

— Non ! c'est à moi seule que Dieu fait grâce !
« C'est moi qu'il a choisie, et j'irai seule à Dieu...
« Toi, mon pied te rejette aux abîmes du feu ! »

Et l'autre y tombe avec d'épouvantables gestes !

Alors, étonné, l'ange ouvre ses mains célestes,
Et l'âme qu'il voulut sauver l'implore en vain :
Elle n'attendrit plus le messenger divin
Qui, malgré lui, la laisse à sa nuit éternelle ;
Dieu même, épouvanté, ne peut plus rien pour elle,
Et l'ange désolé regarde, bras ouverts,
Sa chute emplir d'éclats de rire les enfers !

VIII

57 Là-haut, Jean, incliné vers le Maître qu'il aime,
Cherche à le consoler, inconsolé lui-même,
Et murmure : « Seigneur, pourquoi pleures-tu, dis ?
« Tu n'es donc pas heureux, dans ton doux paradis ? »

L'ERMITE ¹²

« Mes frères les petits oiseaux, vous devez singulièrement louer votre Créateur... Il vous a fait nobles entre tous les ouvrages de ses mains et vous a choisi pour demeure la pure région de l'air. »

(Saint FRANÇOIS D'ASSISE. — *Sermon aux oiseaux.*)

Vieux, l'Ermite songeait : « Ce qu'on nomme en ce monde
 « L'Amour, n'est qu'intérêt, débauche, vice immonde ;
 « Le jour du Jugement ne saurait être loin,
 « Et, si Dieu le permet, j'en serai le témoin.
 « Jusque-là, seul, debout, sans un cri, sans un geste,
 « Je prierai pour que son courroux se manifeste,
 « Et mort vivant, ne buvant plus, ne mangeant plus,
 « J'attendrai que les temps pervers soient révolus. »

Tel, maudissant la chair par qui l'âme est impure,
 Le saint homme, serré dans sa robe de bure
 Par endroits déchirée et couleur des bois morts,
 Adossa contre un haut rocher son maigre corps,
 Ouvrit en croix ses bras tendus aux mains ouvertes,

¹² CALVET (Jean), *La Poésie de Jean Aicard, portrait littéraire et choix de poèmes*, Paris, A. Hatier éditeur, 28 février 1909, in-16, vi-356 pages. Poème publié aux pages 339-344. — Voir aussi : archives municipales de Toulon, carton 1 S 34, dossier « Manuscrits IV », chemise n° 284 « Un livre de légendes », épreuves imprimées, 3 pages, corrections autographes de l'auteur.

Et l'on eût dit, ayant perdu ses feuilles vertes,
Un saule dont les ans ont mutilé le tronc.

Or, un siècle puis deux passèrent sur son front,
Mais, autour de lui, tout s'obstinait à revivre...
L'hiver, sa robe était une gaine de givre ;
L'été, son crâne lisse et roux suait du feu,
Mais que le ciel fût froid et noir ou tiède et bleu,
Le saint, têtue, cloué comme un lierre à la roche,
Ne songeait qu'au grand jour du châtement plus proche.

Et dans son cœur terrible il répétait souvent :

« Pour m'y faire assister Dieu me garde vivant !
« Mon âme, ce jour-là, s'il veut que je le voie,
« Dans mon corps immobile éclatera de joie !...
« Oh ! quand verrai-je enfin, sur les hommes pervers,
« Comme un temple croulant vaciller l'univers,
« Ses bases fondre et fuir comme une eau se dérobe,
« Au vent d'éternité qui gonflera ma robe ;
« Les villes, les forêts, se choquant à grand bruit,
« S'abattre pêle-mêle au gouffre de la nuit ;
« Les éclairs déchirer, comme un plafond de toiles,
« L'espace où l'ouragan éteindra les étoiles,
« Et l'envie et l'orgueil, qui régnaient tour à tour,
« Toute l'humanité vile — et surtout l'amour —
« S'enfoncer éperdus comme un vaisseau qui sombre
« Sous la mer du néant sans lumière et sans ombre !
« ... Après cette colère et cet effondrement,
« Dieu juste régnera, seul éternellement. »

Ainsi, muet, songeait l'Ermite au cœur farouche ;
Pas un mot de pitié ne sortait de sa bouche ;

Pas un frisson vivant, de ses pieds à ses mains,
Ne révélait en lui des sentiments humains ;
Son corps noueux semblait incrusté dans les pierres ;
Il défiait le jour sans cligner les paupières,
La nuit sans les fermer sous le doigt du sommeil ;
Il attendait, toujours à lui-même pareil,
Sans espoir ni désir d'une autre récompense,
La mort de tout, de ce qu'on voit, de ce qu'on pense,
Et comme, ne dormant jamais, ne veillant plus,
Il était là depuis vingt siècles révolus,
Des lichens monstrueux et des lierres énormes
Imitaient sur la pierre, autour de lui, ses formes,
Et l'homme n'était plus qu'un spectre végétal
Qui durait par son vœu de voir finir le mal.

Or, devant lui, près d'un torrent, sur un vieux saule
Dont les rameaux pendants effleuraient son épaule,
Deux couples d'oiselets firent chacun leur nid.

Et l'homme qui voulait que le monde finît
Sentit, hors de ses yeux si longtemps sans lumière,
Jaillir comme en éclairs sa haine coutumière ;
Et la foudre du ciel, en éclats furieux,
Répondant par miracle à l'appel de ses yeux,
Frappant et fracassant le saule solitaire,
L'homme vit les deux nids s'écraser contre terre.

« Hosannah ! songea-t-il, le grand soir est venu !
« Dieu va mettre aujourd'hui le cœur de l'homme à nu,
« Et l'homme que je hais va haïr ce qu'il aime,
« Démon épouvanté de s'être vu soi-même ! »

Mais l'Ermite, en rêvant ainsi, toujours muet,
Corps insensible où rien d'humain ne remuait,
Tandis qu'autour de lui vibraient les pousses vertes,
Sentit de petits becs frôler ses mains ouvertes :
Les deux couples d'oiseaux, amants que Dieu bénit,
Dans chacune de ses deux mains faisaient leur nid !

Une indignation remplit d'abord son âme :
Le nid, n'était-ce pas l'amour, la vie infâme,
Le recommencement de tout, chaque printemps ?
Et l'homme maudissait les deux couples chantants,
Mais chaque fois qu'un pas tout menu, qui sautille,
Ou qu'un petit bec fin, portant une brindille,
Égratignait le creux crevassé de sa main,
Un doux frisson, par un mystérieux chemin,
Descendait dans ses bras, tressaillait dans son torse,
Et son corps retrouvait comme une jeune force...

Et voilà qu'il connut tout à coup le désir
De tendre vers les fleurs ses doigts prêts à saisir,
De se pencher vers l'eau miroitante, pour boire,
De crier son amour à la vie illusoire,
Et de prendre en ses mains les oiseaux gazouilleurs,
Pour sentir de plus près leurs intimes chaleurs...

Alors, se roidissant, il garda l'attitude
Que son corps immobile avait en habitude,
Mais c'était pour ne pas déranger les amours
Dont sa tendresse était l'asile et le secours !

Bientôt il s'efforça, tournant la tête à droite
Et puis à gauche, avec une lenteur adroite,

De voir les œufs rangés au fond des nids soyeux,
Plus tard les becs mignons et les grands petits yeux.

Quand les nids gazouillaient, sa figure sans âge
Rayonnait de bonheur comme un jeune visage :
« Ils m'expliquent mon Dieu ! » songeait-il, tout surpris
Qu'un grand sens éternel fût dans leurs petits cris ;
Et son cœur, se gonflant d'une pitié profonde,
Pour épargner deux nids faisait grâce au vieux monde !

« Oh ! pourvu que la grêle ou les vents, disait-il,
« Ne mettent pas demain la nichée en péril ! »
Enfin, lorsqu'il eut vu, sous les feuilles nouvelles,
Les nouveau-nés partir en s'aidant de leurs ailes,
L'Ermite, heureux, chargé de siècles, lentement
S'affaissa, but la mort comme un charme endormant,
Et, tel un tronc gisant sur le sol qu'il féconde,
Il servit cet amour qu'il souhaitait au monde,
Car sa poussière en fleurs égayait les chemins
Où passaient, en aimant, de beaux couples humains.

Quand les couples passaient par là, mains enlacées,
L'âme heureuse du lieu chantait dans leurs pensées :
« Bénis soient à jamais les printemps et les nids !
« Amours, baisers, frissons des cœurs, soyez bénis !
« Un secret plein d'espoir réside dans les choses ;
« Passons, couples d'un jour, en respirant les roses ;
« Passons en contemplant l'éternité des cieux,
« Puis le même infini dans le trouble des yeux.
« Rien ne nous est connu tant qu'il reste un mystère...
« Acceptons humblement les destins de la terre,
« Et disons, avec ceux qui courbent les genoux :
« PAIX SUR LE MONDE ! — alors la paix viendra sur nous. »

FLORINDE ¹³

Jadis, au bas de ce coteau,
Se dressait un puissant château.

La colline était assez haute...
Un dur sentier grimpait la côte.

Or la fille du châtelain
Était Florinde aux yeux de lin.

Sa bouche, comme une églantine,
Rose et pâle, s'ouvrait mutine,

Et ses cheveux fins et très longs
Étaient couleur des épis blonds.

Il advint qu'elle aima son page
Pauvre chanteur sans équipage,

Et son pouvoir sur lui fut tel
Qu'il connut un désir mortel.

¹³ Archives municipales de Toulon, carton 1 S 35, dossier « Manuscrits X », chemise n° 339, manuscrit autographe, 5 feuillets, belle mise au net. — Voir aussi : archives municipales de Toulon, carton 1 S 34, dossier « Manuscrits IV », chemise n° 284 « Un livre de légendes », manuscrit autographe, 6 feuillets, ébauche d'une première version de *Florinde*.

Il chérissait sa voix de lyre ;
Il pleurait de la voir sourire ;

Il l'aimait si cruellement
Qu'il rêvait mourir en l'aimant.

Donc, il dit au père farouche,
Le dur baron que rien ne touche :

« Commandez-moi, mon beau seigneur,
« Un exploit qui me fasse honneur,

« Et donnez-moi, si j'en ai gloire,
« Florinde, en prix de ma victoire ! »

« Soit, ami !... Tu l'épouseras
« Si, la portant entre tes bras,

« Tu gravis sans halte la côte
« Jusqu'à la cime la plus haute...

« Sois vainqueur !... j'en serai surpris
« Mais cet exploit vaudra ce prix ! »

« Bon ! dit l'autre, la demoiselle
« Est plus légère qu'une oiselle... »

Lors, devant un peuple nombreux,
Arrivent les deux amoureux.

Lui, dans ses jeunes bras l'enlève
Et prend sa course vers son rêve,

Si beau que les gens attendris
L'encourageaient de joyeux cris.

« Comment ferait-on d'un cœur lâche,
« Disaient les forts, si douce tâche ! »

Les naïfs se disaient tout bas :
« S'il l'aime, il ne faiblira pas. »

Mais le vieux seigneur en lui-même :
« Son trouble le perdra, s'il l'aime ! »

L'amant croit qu'il sera vainqueur
Mais, la sentant contre son cœur,

Demi-pâmée et comme morte,
Il tremble du bonheur qu'il porte !

Il se sent comme caressé
Du sein charmant sur lui pressé...

Trop heureuse, sa force plie,
À chaque pas plus affaiblie.

Du corps vierge au souple contour
Émane un grand trouble d'amour

Si bien qu'il chancelle, comme ivre,
Se mourant de ce qui fait vivre...

« Seigneur ! ayez pitié de nous ! »
Dit-il, tombant sur ses genoux.

Et vers lui montent, de la plaine,
Des cris de pitié pour sa peine,

Mais aussi ce cri triomphant :
« Lâche ! il n'aura pas mon enfant ! »

« Hâte-toi de baiser, dit-elle,
« Ma lèvre qui te fut mortelle...

« Nous allons mourir, mais avant,
« Baise mon sein jeune et vivant !

« Crispe tes doigts, cache ta tête
« Dans ma chevelure défaite... »

Les cheveux d'or sont déroulés...
Les beaux yeux de lin sont troublés,

Et sur la bouche qu'il écrase
L'amoureux meurt de son extase.

On dit qu'elle enlaça le mort,
L'amoureuse, d'un bras si fort

Que nul ne put le lui reprendre,
Et son désespoir fut si tendre

Que, l'âme brisée, à son tour,
Elle mourut de grand amour !

JEANNE D'ARC¹⁴

Si l'on pouvait, parmi les siècles de l'Histoire,
Choisir un siècle, un jour, pour y vivre en héros,
On voudrait, chevalier, forcer la prison noire
Où Jeanne d'Arc souffrait pour un roi sans mémoire,
Et regardait la France à travers des barreaux.

*
* *

La prisonnière songe, — et son passé l'entoure :
C'est le soir ; ses agneaux pleurent dans le bercail ;
Elle sait que la France attend qu'on la secoure ;
Elle entre dans l'Église ; et, là, l'humble pastoure
Illumine son âme aux lueurs d'un vitrail.

¹⁴ Œuvre primée par l'Académie française le jeudi 18 avril 1907. Je publie ici ce poème d'après la *Revue des Deux Mondes*, LXXIX^e année, cinquième période, tome LI, 1^{er} mai 1909, pages 188-198 : cette nouvelle version améliore grandement celle qui fut primée. — On trouve également dans le Fonds Jean Aicard des archives municipales de Toulon : 1^o carton 1 S 32, dossier bleu n^o 241, manuscrit autographe, 20 feuillets, brouillon ; 2^o carton 1 S 34, dossier « Manuscrits IV », chemise n^o 284 « Un livre de légendes », épreuves imprimées, 8 pages, corrections autographes de l'auteur ; 3^o la publication *princeps* par l'Institut, 17 pages, sous le nom de « M. Jac André », où Jean Aicard a rajouté de sa main, sur la page de titre : « *j'ai concouru sous le pseudonyme de jac André. Jean Aicard* » (voir, dans mon article « Jean Aicard lauréat de l'Académie française », *Aicardiana*, n^o 4, septembre 2013, pages 16-18, l'histoire anecdotique de ce poème).

« Le sang des morts t'appelle et ne veut plus se taire,
« Jeanne !... Prends cette épée ! et chasse le vainqueur !
« Ils foulent vos labours, leurs chevaux d'Angleterre !
« Fille de paysans, sauve la bonne terre ! »
Ses yeux divins voyaient les rêves de son cœur.

« L'incendie est partout ; c'est partout la tuerie ;
« Le sang couche les blés au revers des sillons ! »
Et dans le cœur obscur de la vierge attendrie,
Un amour merveilleux pour sa triste patrie
Flambait comme un vitrail où saignent des rayons.

« La France est un bûcher où se meurt l'Espérance !
« Peux-tu voir tant d'horreurs avec indifférence ?
« Eux-mêmes tes troupeaux comprennent le tocsin ! »
Et la vierge sentit s'émouvoir en son sein
Une grande pitié du royaume de France.

70

*
* *

« Pourquoi, gentil Dauphin, pourquoi
« Vous cacher derrière vos pages ?
« Vous aurez toujours l'air d'un roi,
« Dans les plus simples équipages.

« Écoutez-moi, gentil Dauphin :
« L'Anglais partout tient la campagne,
« Mais Dieu, qui règne, exauce enfin
« Saint Louis et saint Charlemagne :

« Tous les deux ils l'ont tant prié,

« (J'en ai par lui bonne assurance)
« Que, vous prenant en sa pitié,
« Il veut par moi sauver la France. »

« — Paysanne, qui donc es-tu ?
« — Je ne sais écrire ni lire,
« Mais lorsque j'aurai combattu,
« Qui je suis, Dieu saura le dire !

« Pour vous porter l'ordre de Dieu,
« J'ai, malgré ma famille en larmes,
« Traversé le fer et le feu,
« À cheval, comme un homme d'armes !

« Orléans m'appelle au secours...
« Par saint Michel qui me protège !
« Quand j'y serai depuis trois jours,
« Les Anglais lèveront le siège !

« Nos rois, sur leur front vénéré,
« Doivent montrer le sceau céleste :
« Donc, à Reims, je vous sacrerai
« Du nom de Roi, qu'on vous conteste !

« ... Pourquoi, gentil Dauphin, pourquoi
« Vous cacher derrière vos pages ?
« Dans les plus simples équipages,
« Vous aurez toujours l'air d'un roi. »

*
* *

71

« Orléans! Orléans ! nous te prendrons sans faute ! »
... Dans son armure blanche et sur son cheval blanc,
 Jeanne, la sainte-épée au flanc,
 Tient sa bannière droite et haute ;
Et Glasdale l'insulte, orgueilleux mais tremblant...

Blessée, elle tomba... Lors, voyant sa bannière
Aux mains d'un écuyer flotter près du rempart,
 Elle y court, saisit l'étendard,
 Bondit sur les murs la première,
Et, là, cloue à ses pieds l'orgueil du Léopard.

« Montjoie et Saint-Denis ! » — Sur un pont qui chancelle
L'épouvante a poussé le flot des ennemis...
 Le pont croule : Dieu l'a permis !
 Mais Jeanne, la bonne Pucelle,
Pleure « sur ces Anglais que le ciel a punis ! »

Te Deum laudamus ! — La ville est délivrée.
« Mon épée est sans tache et mon cœur sans remords...
 « Je bouterai l'Anglais dehors,
 « Mais la vie humaine est sacrée !... »
Et la fille au grand cœur pleurait sur tous les morts.

On la voyait, bannière au poing, les yeux en larmes
Dans la mêlée en feu, sur son haut cheval blanc,
 Garder toujours l'épée au flanc...
 Lorsque la Pitié prend les armes,
Son glaive sans fureur châtie en consolant.

*
* *

Cathédrale de Reims, ouvre tous tes portiques !
... Haut mitrés, et vêtus des larges dalmatiques
Pesantes de joyaux encastrés dans l'or fin,
Les évêques, debout sous les porches gothiques,
Au seuil du temple en fête attendent le Dauphin.

Et, du sommet des tours, voyant, par la campagne,
Venir Charles, — qu'un train magnifique accompagne, —
Tressaillantes d'amour, les cloches ont chanté !
Car il est l'héritier de notre Charlemagne,
Et Jeanne, dans ce jour, lui rend la royauté.

« Noël ! » — Jeanne, en avant de l'escorte royale,
Tient en main, d'un grand air de gloire et de bonheur,
L'étendard dont la flamme, en plein ciel triomphale,
Salue avec orgueil la haute cathédrale :
« Il était à la peine, il doit être à l'honneur. »

« Noël ! » — Et l'on dirait que la voûte s'écroule,
Tant est puissant l'écho du *Veni Creator*,
Quand le prier élève au-dessus de la foule,
Lourd de gemmes, le cadre où luit la Sainte-Ampoule,
Sous un bec de colombe, entre deux ailes d'or.

Au pied du maître-autel le Dauphin s'agenouille.
Douze puissants seigneurs représentent les pairs :
On se montre Vendôme, Alençon, La Trémouille ;
Charles courbe son front, que l'huile sainte mouille ;
Devant lui la couronne a lancé des éclairs.

D'Albret, près du Dauphin, porte droite l'Épée.
Quand l'archevêque pose, au front de Charles, roi,

La couronne longtemps par un autre usurpée,
Jeanne d'Arc, que les voix d'en haut n'ont pas trompée,
Rayonne... Et les clochers répondent au beffroi.

Les trompettes alors, pour sonner l'allégresse,
Érigent vers le ciel leur long col pavoisé...
Sous le porche envahi tout un peuple se presse,
Et Jeanne, aux pieds du roi qui, joyeux, se redresse,
Baise le bord de son manteau fleurdelisé.

*
* *

Charles VII est sacré ; c'est par elle qu'il règne,
Mais, vaincue à Paris, elle est prise à Compiègne.

*
* *

Ainsi donc, la Guerrière au cœur miraculeux
A dressé l'étendard du Christ dans les ciels bleus ;
Elle le tint si haut, par-dessus la mêlée,
Qu'il toucha l'azur seul, de sa flamme envolée !
Elle l'a gardé pur, candide, éblouissant,
Jamais éclaboussé d'une goutte de sang,
Tant sa main l'élevait plus haut que la bataille,
Intangible, à travers coups d'estoc et de taille,
Lances qu'on brise et noirs canons d'où sort l'éclair !

Sur les combats mouvants, plus grondants que la mer,
Fracas, plaintes, clameurs, corps à corps, chocs de troupes,
Flots houleux de chevaux lancés, poitrails sur croupes,

Monstrueux Océan où hurlent des noyés
Que broie, au fond, une hydre aux millions de pieds,
Il planait, — l'Étendard, — invincible naguère,
Symbole de la paix sur l'horreur de la guerre,
Si surhumain, si haut, si providentiel,
Qu'il semblait accourir des profondeurs du ciel,
Et que l'Anglais, hanté d'épouvantes étranges,
Croyait le voir suivi par des légions d'anges !

Et quand elle eut, — puissant Dieu d'amour ! en ton nom, —
Sur Orléans repris planté le fier pennon,
Elle courut à Reims, la guerrière idéale,
L'incliner triomphant devant ta cathédrale
Où le peuple des saints, dans la pierre sculpté,
Frémissait d'aise, à voir sa jeune sainteté...
La France alors, Seigneur, acclamait ta guerrière ;
Tes prêtres assemblés ne criaient pas *arrière*,
Et l'Étendard de Jeanne entra dans ta Maison.

Maintenant, elle est seule, oubliée, en prison,
Nuit et jour enchaînée à son lit de souffrance,
Elle, l'ange divin qui délivra la France !
Et c'est en l'outrageant que les trois « houspilleurs »
Lui portent l'eau d'angoisse et le pain de douleurs.

*
* *

Son regard fixe a fait revivre devant elle
Les plus beaux souvenirs de sa gloire immortelle ;
Son propre cœur dans l'ombre éblouissait ses yeux ;
C'est fini !... Rien n'est plus du passé merveilleux :

La grande vision brusquement s'est éteinte
Qui rayonnait tantôt, vivante et comme peinte,
Dans le cadre élargi des soupiriaux étroits...
Plus rien... Le ciel du soir sous des barreaux en croix.

*
* *

Alors Jeanne a croisé ses mains sur sa poitrine :
« Ô sainte Marguerite, ô sainte Catherine,
« Et vous, grand saint Michel, regardez mon tourment !
« Je vous ai bien toujours obéi bravement ;
« Ce que vous commandiez, je l'ai fait en son heure ;
« Dites si vous voulez maintenant que je meure,
« Ou si nos chevaliers pensent toujours à moi,
« Et s'ils me reprendront pour me rendre à mon Roi ?
« ... Si l'on m'oublie, alors, grands saints en qui j'espère,
« Je veux garder encor les troupeaux de mon père...
« ... Quelle est cette lueur ?... Est-ce vous que je vois ?
« Êtes-vous là ?... Parlez !... j'ai besoin de vos voix...
« Comme on les entendait, là-bas, sous le grand chêne !...
« Seigneur, ma délivrance est-elle ou non prochaine ?
« Hélas ! je n'entends rien !... Hélas ! Seigneur Jésus,
« Pourquoi, voyant mes maux, ne me parlez-vous plus ? »

Christ de Gethsémani, reconnais-tu ta plainte ?
Toi seul pourrais le dire à ta guerrière sainte
Pourquoi ton Dieu, toujours, semble mourir en nous,
Quand nous voyons grandir, pleins d'angoisse, à genoux,
L'ombre sinistre où la trahison se consomme !
Dieu n'est-il donc en nous que notre foi dans l'homme,

Puisque, au soir de Judas, toi-même, épouvanté,
Tu t'es senti mourir dans ta divinité ?

Réponds à Jeanne, Christ, consolateur du monde !

Mais elle espère en vain que le ciel lui réponde :
À cause des geôliers, dont le rire est moqueur,
Elle entend mal la voix divine de son cœur.

*
* *

Jeanne !... La Hire accourt ! Dunois, d'Illiers, Xaintraillles,
Les voici tous, tes grands compagnons de batailles !
La France entière est là, sous ton horrible tour :
On t'arrache à la haine avec des cris d'amour !
Ils sont tous là ! tous ceux qui te suivaient au Sacre,
À Patay, quand ton cœur maudissait le massacre,
À Beaugency, devant Jargeau, dans Orléans...
L'honneur leur fait tenter des exploits de géants :
Ils ébranlent la tour qui croule en projectiles !
Les héroïsmes vains sont des gloires utiles,
Tous le savent ! Et dans les grondements de fer,
Jusqu'aux murs de Rouen roulant comme une mer,
Un peuple entier s'y brise en vagues démontées,
Les grandes actions valant d'être tentées...
Mais quoi !... la ville est prise ?... on abaisse le pont ?
« Ah ! mon Dieu m'entendait : la France me répond ! »
Visions !... Charles VII ne tente rien pour Jeanne,
Et c'est au nom de Dieu qu'un prêtre la condamne.

*
* *

Moines, prieurs, abbés, c'est l'affreux tribunal.
Cauchon préside, esprit rusé, prélat vénal,
Très illustre parmi les traîtres de l'histoire.
Discret, Bedford préside à l'interrogatoire :

« Jeanne, je suis, de droit, votre juge.

— Nenni :

« Vous vous faites mon juge, étant mon ennemi.

« — Êtes-vous en état de grâce ?

— Je souhaite

« Ou bien que Dieu m'y garde, ou bien que Dieu m'y mette.

« — L'entendez-vous encor, la voix qui vous leurrait ?

« — Oh ! je l'entendrais mieux chez nous, dans la forêt !

« Vos geôliers tourmenteurs m'en gâtent bien la joie.

« — Où donc sont vos Esprits ?

— Ici, sans qu'on les voie !

« Et puissiez-vous, de leur lumière, être éclairés !

« — Les Anglais sont chrétiens : et vous les abhorrez ?

« — Je ne déteste pas l'Anglais... mais qu'il s'en aille !

« — Dieu défend de verser le sang ?

— Dans la bataille,

« Je dressais l'Étendard, bien haut, bien droit en main,

« Afin de ne jamais verser le sang humain. »

Ainsi Jeanne, sincère, évitait tous les pièges.

« Avouez-nous si vous aviez des sortilèges ?

« — Deux : amour de la France et mépris du danger.

« — Vous marchiez sur les morts ?

— C'est à Dieu de juger ;

« Il convient parler bas de ces grandes tueries.

« — Tout en usant de charme et de sorcelleries,

« Vous frappiez les Anglais ?

— Mourants, je les pansais.

« — Vous prédisiez bien haut la victoire aux Français ?

« — Je criais : "En avant !" et j'allais la première.

« — Pourtant l'Anglais triomphe et vous tient prisonnière ?

« — Pour réussir, il faut durer... Enchaînez-moi,

« Vous n'enchaînez pas la fortune du Roi,

« Vous n'enchaînez pas la fortune de France.

« — Ainsi vous espérez contre toute espérance !...

« Dieu hait-il les Anglais ?

— Nous les mettrons dehors.

« Dieu veut qu'ils sortent tous de France, sauf les morts ;

« J'ai mes conseils du Ciel, à qui je suis soumise.

« — Il n'est conseil du Ciel que transmis par l'Église.

« Le démon vous inspire, et vous risquez le feu !

« — J'ai dit ce que j'ai dit : je sers d'abord mon Dieu ! »

*

* *

Justice !... Éveille-toi, conscience du monde !

Et toi, terre des preux, cœur du monde chrétien,

Pousse le cri vengeur avant que ce feu gronde,

France ! ou l'opprobre anglais va devenir le tien.

Permettras-tu qu'un si grand crime se consume ?

C'est une enfant ; son cœur est plus pur que le jour.

Son rêve a dépassé les idéals de l'homme :

Seule au monde elle fut la guerrière d'amour.

Toi, Rouen, voudras-tu que cela s'accomplisse ?

Veux-tu garder un sceau d'infamie à ton front ?

Non, non ! pour empêcher ta honte et son supplice,
D'eux-mêmes tes pavés, Rouen, se lèveront !

Le bûcher !... le bûcher !... le feu luit, le feu monte !
Le ciel va donc tonner et la terre s'ouvrir ?...
Hélas ! le sol gaulois n'a pas frémi de honte,
Et l'impassible azur laisse Jeanne mourir !

Mais les bourreaux, en la livrant vive à la flamme
Qui serpente et rugit comme un dragon d'enfer,
N'apprendront ni la mort ni l'horreur à son âme :
L'abandon fut son vrai martyr ; il est souffert.

Elle a tout épuisé des affres d'agonie,
Et lorsqu'elle apparaît, sous l'écrêteau fatal,
Dans la flamme, splendeur de sa gloire infinie,
Déjà le haut bûcher n'est plus qu'un piédestal.

*
* *

Les soldats l'insultaient de cris et de bourrades...
En chemise, la mitre infamante à son front,
Elle allait, priant Dieu, tranquille sous l'affront.
Cauchon et Winchester trônaient sur des estrades.

De loin, elle aperçut l'effroyable bûcher ;
Et comme, en un sursaut de révolte suprême,
La vierge s'arrêtait, se pleurant elle-même,
Elle dut, sous les coups, se remettre à marcher.

Elle retient les pleurs, mais un sanglot l'opresse :
Quoi ! tout ce peuple anglais, qui lui semblait attendri,

Vient pour la voir mourir, sans protester d'un cri !
... C'est toujours l'abandon qui, seul, fait sa détresse.

Le Dieu de Jeanne d'Arc, lui, cloué sur sa croix,
Vit pleurer à ses pieds la Femme maternelle,
Et la pitié d'en haut, qu'il fit descendre en elle,
Remonta vers son cœur, au moment des effrois.

D'abord, les yeux tournés vers son Père céleste,
Il cria : « M'avez-vous abandonné, Seigneur ? »
Mais baissant les regards et voyant son bonheur :
« Non, non, vous êtes là, tant qu'un amour nous reste ! »

Jésus-Dieu fut un homme, et Jeanne est une enfant...
Pendant il faudra que l'enfant surhumaine
Apparaisse, au milieu des flammes de la haine,
Rayonnante d'amour comme un Christ triomphant !

Et ce miracle fut. — Dans l'horrible assemblée,
Nul ne l'aime, et son cœur faiblit d'être tout seul ;
Son corps pur, cendre au vent, n'aura point de linceul...
Mais la vierge au grand cœur n'est pas longtemps troublée.

Sur l'échafaud, où la suivait son confesseur :
« Vous lèverez la croix bien haut, que je la voie ! »
Puis, quand, furtif, le feu rampa, cherchant sa proie :
« Mon père, descendez », dit-elle avec douceur.

C'est du péril d'autrui qu'elle était alarmée,
Dans l'étrange moment de périr par le feu,
Puis elle dit : *Jésus !* et, retournant à Dieu,
L'archange disparut dans l'immense fumée.

LA HUCHE ¹⁵
CONTE DE NOËL INÉDIT EN VERS

Chez nous, la panetière est la petite huche
Ajourée, ayant l'air d'une cage, et qu'on juche,
Au-dessus du pétrin, bien accrochée au mur...
Nos pains, forme et couleur, sont des grains de blé mûr.

I

Brune aux pieds nus, les yeux rieurs, l'âme légère,
À quoi peut bien rêver la petite bergère,
Sur le plus bas coteau de l'Alpe aux sommets blancs,
Tandis que ses chevreaux et ses agneaux bêlants
S'attardent, maraudeurs, aux buissons de la haie,
Jusqu'à ce que le chien harceleur les effraie ?
Un peu plus tard, assise au milieu du troupeau
Qui broute l'herbe courte et rêche du coteau,
Pendant que le bélier, dont la clochette tinte,
Se dresse pour happer une fleur hors d'atteinte,
Quel bonheur si vivant a-t-elle dans l'esprit,

¹⁵ *Je sais tout*, 6^e année, n° 71, jeudi 15 décembre 1910, pages 600-611. — On trouve également, dans le Fonds Jean Aicard : 1° carton 1 S 36, dossier « Manuscrits XIV », belle dactylographie, 14 pages, datée à la fin « St-Raphaël, Mars 1910 » ; 2° carton 1 S 36, dossier « Manuscrits XIII », chemise n° 361, manuscrit autographe, 14 feuillets, brouillon daté à la fin « St Raphaël, mars 1910 », ainsi que deux jeux d'épreuves imprimées avec corrections autographes de l'auteur ; 3° carton 1 S 37, dossier « Manuscrits XVII », chemise n° 369, un exemplaire de la publication dans *Je sais tout*.

Puisque, tout haut, étant toute seule, elle rit ?
Elle n'a pas onze ans. Elle sait que son père,
Travailleur, fait leur « bien » chaque jour plus prospère ;

C'est à lui, le troupeau, pas encor bien nombreux
Mais florissant ; à lui, là-bas, le bois ombreux
De châtaigniers, berçant, dans la lumière douce,
La verte coque armée où luit, pesante et rousse,
La châtaigne promise au feu des soirs d'hiver ;
À lui, dans cette plaine heureuse, le pré vert
Où, parmi l'herbe drue, une vache rumine ;
À lui, la maisonnette, hier encor chaumine,
Aujourd'hui bien bâtie en solides moellons ;
Il est riche parmi les gens de ces vallons,
Et sa fille, un sourire et des chansons aux lèvres,
Tout en gardant brebis, agneaux, chevreaux et chèvres,
N'a ni souci ni crainte et, bergère aux pieds nus,
Mêle un bonheur de rêve à ses bonheurs connus.

Et l'enfant, d'un doigt sûr, que parfois elle mouille,
Tire un menu flocon de lin, à la quenouille
Qu'elle a faite elle-même avec un fin roseau,
Et chante par moments, au rythme du fuseau :

« C'est pour toi qu'on prend de la peine.
« Dors, mon bel enfant, rêve et dors ;
« Tout le jour ton père au dehors
« Va, labourant la froide plaine,
« Moi je rêve, en filant ma laine,
« Que ta femme aura des trésors
« Et qu'une fée est ta marraine. »

II

À l'heure où le soleil qui s'attriste descend
Jusques au bas du ciel qui semble un lac de sang,
La mignonne bergère, en regagnant la plaine,
Entre le jour douteux et la nuit incertaine,
Voit de loin, chaque soir, sa petite maison
Dont le toit mince emplit à ses yeux l'horizon,
Et qui lui parle avec ses gestes de fumée :

« Viens vite ! je t'attends, dit la maison aimée ;
« La soupe sur le feu chantonne ; le foyer,
« De l'écuelle aux couverts d'étain, fait tout briller ;
« Un soleil qui jaillit, rayonnant, de la bûche,
« En une cage d'or change la vieille huche
« Pendue au mur, où les bons pains, petits et gros,
« Dorment comme un trésor gardé sous des barreaux ;
« Ton père, en ramenant son cheval vers l'étable,
« Aperçoit du dehors la gaîté de la table ;
« Ta mère, qui prépare avec soin le repas,
« Va et vient par la salle en allégeant ses pas,
« Et regarde parfois, doucement inquiète,
« Si petit frère dort dans la barcelonnette.
« Viens ! Lorsque le troupeau plaintif sera rentré
« Dans l'enclos, et le vieux verrou de bois tiré,
« Tu pourras, près de tes bons parents, tout à l'heure,
« Les aider, si l'enfant qui s'est réveillé pleure. »
Et la fumée écrit, visibles à ses yeux,
Sur le triste couchant tous ces espoirs joyeux.

III

La maladie entra bientôt par cette porte.

Souvent la maison meurt lorsque la mère est morte ;
Et le père, à travers les sanglots étouffants,
Criait : « Que devenir, veuf, avec deux enfants ! »
Et Mariette dit : « Mon père, je suis grande ;
« Je sais tous les devoirs que la mort me commande ;
« Allez aux champs pour le travail quotidien ;
« Mon petit frère étant sevré, je saurai bien,
« Tout en le surveillant dans sa barcelonnette,
« Tenir la soupe chaude et la maison bien nette ;
« Pour le troupeau, c'est sûr qu'il n'y faut plus songer ;
« Il faut donc ou le vendre ou louer un berger. »

IV

Tout alla presque bien durant six mois à peine ;
Mais le père, un matin, lui, fort comme un vieux chêne,
Lui qui portait sans peur les plus rudes fardeaux,
Sous un ballot de foin sentit craquer son dos ;
Il tomba tout à coup, pris sous le poids énorme ;
Il se coucha perclus, se releva difforme,
Et, son travail manquant, l'épargne s'en alla :
Le malheur s'installait dans cette maison-là.
Le troupeau fut vendu, puis la châtaigneraie,
Puis le joli vignoble encadré d'une haie,
Et quand il ne resta que la maison, au bord
Du chemin, une nuit d'été revint la Mort...
À douze ans, Mariette y resta toute seule,
Berçant un petit frère avec des chants d'aïeule.

V

« Le village n'est pas très loin, mais cependant !...
« Toute seule ! rester ici n'est pas prudent !
« — Vous avez vos soucis, ayant votre famille...
« J'ai du courage, allez ! dit la petite fille.
« J'aime cette maison où sont morts mes parents ;
« Tous les devoirs qu'ils m'ont laissés, je les comprends ;
« Je n'ai pas peur ; je peux tricoter de la laine,
« Coudre, filer, laver du linge à ma fontaine :
« Donnez-moi du travail, de celui, s'il vous plaît,
« Qu'on peut faire en veillant sur un enfantelet.
« — Tu mourras à la peine !

— Oh ! non je suis gaillarde !

« — Eh ! quoi ! deux enfants seuls ! sans un chien qui les garde !
« — Un chien coûte à nourrir, et ça paie un impôt ;
« Dieu m'aidant, mon travail fera bouillir le pot. »

Et tous, pleins de respect pour une enfant pareille,
En l'aidant de leur mieux criaient à la merveille.

VI

Des marchands qui passaient lui dirent un matin :
« Une huche est de trop pour y mettre un seul pain :
« Vends-nous ton vieux pétrin inutile, et ta huche. »
Ils offraient un bon prix, plus quelque fanfreluche ;
Mais elle leur dit *non*, car elle aimait beaucoup,
Suspendue au mur blanc, à côté du coucou,
Loin des souris, là-haut, sa huche familière.

Elle a l'air d'un palais d'oiseaux, d'une volière,
Notre huche aux barreaux de chêne bien luisants,

Jadis frottés de cire et polis par les ans...
Elle ressemble encore à quelque cathédrale
Dont la porte ajourée, à rosace centrale,
Laisse voir sur l'autel, comme un trésor sacré,
Symbole de l'espoir, le pain, — le pain doré...
Et nos aïeux ayant voulu la faire telle
Pour que luise, au travers, l'espérance immortelle,
Elle est comme une châsse où nous gardons encor
Leur souvenir, plus cher à nos yeux qu'un trésor.

Donc, malgré les écus sonnants qu'on lui propose,
L'enfant dit *non*, sans bien savoir pour quelle cause.

VII

88

« Le bonhomme au sable a passé,
« Et mes deux yeux et ma paupière,
« Pleins du sable qu'il m'a lancé,
« Se font lourds d'un sommeil de pierre...

« Mais l'enfant ne veut pas dormir...
« Il appelle, il pleure et s'agite :
« Bon sommeil, il faut revenir :
« Bon sommeil, viens vite, viens vite !

« Viens, de ton sable merveilleux,
« Poudre de songe insaisissable,
« Viens doucement emplir ses yeux,
« Toi qu'on appelle l'homme au sable !

« Viens vite, bon sommeil, viens donc !
« Mon enfant t'appelle et s'agite :

« Bon sommeil, — tu seras si bon,
« Si tu veux revenir bien vite ! »

Ainsi chante, le soir, près du pauvre berceau,
Maternelle et faisant tournoyer son fuseau,
La sœur au grand cœur, l'héroïque orpheline.
Si l'enfant réveillé pleure, elle le câline ;
Elle dit au sommeil : « Méchant, tu reviendras ! »
Et le doux bien-aimé se rendort dans ses bras.

VIII

Pendant le jour, les yeux au guet, prêtant l'oreille,
Tout en vaquant à maint ouvrage, elle surveille
Le mignon qui, couché, charmant et maladroit,
À terre, sur un sac, rit et suce son doigt.
Il est rose et joufflu ; sa sœur dit : « Il dévore ! »
Il sait très bien deux mots, l'un : « mamé », l'autre :
[« encore ! »

Il dit aussi : « Rustaud ! » quand, molosse savant,
Le gros chien du voisin accourt, — jouet vivant !
Oh ! ce Rustaud, aux poils drus et durs, en broussaille,
Prompt aux caresses, prompt de même à la bataille,
Chien de garde qu'on vit quelquefois s'oublier
À chasser seul, dans la forêt, un sanglier,
Comme il aime, en réponse à la voix enfantine,
Lécher la main, avant de lécher la tartine !
La tartine et l'enfant sont ses grandes amours,
Et Rustaud vient les voir à peu près tous les jours.

89

IX

« Par les longs soirs d'hiver, n'as-tu pas peur, petite,
« Qu'un méchant pauvre ou qu'un fantôme te visite ?
« L'escalier de ton seuil s'ouvre au bord du chemin !

« — Bah ! tout vient à son heure ; il fera jour demain ;
« J'obéis à mes morts ; ils sont contents ; en sorte
« Que je verrais sans peur leurs ombres à ma porte.
« Quant aux vivants, j'en sais beaucoup qui sont très bons ;
« Moi, volontiers, je fais accueil aux vagabonds :
« Par pauvreté, misère est la bien accueillie ;
« L'enfant, des fois, partage avec eux sa bouillie ;
« Plus d'un croit que Rustaud, qui grogne, est notre chien ;
« Puis enfin qu'y a-t-il à voler chez nous ?... Rien !

« — Soit. L'hiver, quand la nuit sera froide et mouillée,
« Nous viendrons faire, au coin de ton feu, la veillée ;
« On dira des noëls, le soir de la Noël,
« De vieux chants où la voix de l'ange Gabriel
« Annonce à des bergers qu'un Dieu très charitable
« Est né, comme un petit agneau, dans une étable...
« Et tous y vont... les rois d'Orient, qui sont trois,
« Et les bergers, qui sont reçus avant les rois ! »

X

Le givre lourd courbait les plus épaisses branches ;
Les profondeurs des nuits noires demeuraient blanches ;
La neige, pâle deuil, sur la terre qui dort
Tombait, posant partout des silences de mort.
Ne pouvant plus trouver pâture sur les neiges,

Les oiseaux affamés cherchaient l'appât des pièges,
Et, sur cette blancheur, leurs petits pieds gelés
Laisaient partout leur trace en trous noirs, étoilés.
Et les voleurs ? sans doute ils restaient dans les villes,
Enviant l'or du riche et ses voluptés viles,
Et le guettant avec l'œil cruel des jaloux...
Il ne vint pas un seul voleur.

Il vint des loups.

XI

Ils descendaient, la nuit, de nos montagnes hautes ;
À l'aube, on les voyait rôder au bas des côtes,
Prêts à regagner l'Alpe aux sommets caverneux,
Sans peur et sans pitié, maigres, n'ayant en eux,
Dans leur ventre et leurs yeux, qu'une faim scélérate ;
Entre leurs crocs pendait une langue écarlate
Qui fumait de leur feu de rage intérieur ;
Même de gros mulets grelottaient de frayeur
Car les loups attaquaient jusqu'aux bêtes de somme.

Et les femmes tremblaient pour les petits de l'homme.

XII

Le matin de Noël, Mariette sortit :
« Je vais emplir ma cruche ; attends, mon beau petit. »
Le puits n'est qu'à vingt pas. Déjà la cruche est pleine...
Et voilà qu'en levant son regard vers la plaine,
Elle aperçoit, non loin, un grand loup maigre, un vieux,
Mais qui, se sentant vu, comprend qu'elle se garde,
S'arrête, et, fixement, patte en l'air, la regarde.

Tel, devant la perdrix surprise, un chien d'arrêt,
Sachant que le gibier va s'enfuir, se tient prêt,
Ce loup attend ; ses yeux, qui luisent comme braise,
Ont une fixité patiente et mauvaise...
« Va-t'en, loup ! » mais le loup la regarde toujours.
« Et l'enfant !... ma maison ouverte !... aucun secours !
« Soit. Ayons de la force et surtout de la ruse... »

Un échalas, dont tous les jours l'enfant s'amuse,
Est là, pointu, fort, — droit contre le mur du puits...
D'un geste lent, très lent, elle s'en arme... puis,
Sans quitter de l'œil l'œil du fauve, elle recule,
En faisant face au loup... sournoise... prudemment...
Elle prépare et veut choisir le bon moment
Pour, d'un élan, rentrer dans sa maison si proche !
... Est-ce fait non ! le loup, sur sa jupe qu'il croche
Ayant bondi, l'a mise en lambeaux, mais il sent
Le piquant du bâton mordre sa gueule en sang
Et rudement, clouer sa langue dans sa gorge !
La fillette se bat comme un petit Saint George,
Lorsque, voyant faiblir le courage du loup,
Elle prend le parti de s'enfuir tout à coup
Et de gagner tout droit sa maison au plus vite.
Elle sait bien qu'un loup, même en fureur, hésite
Aux abords du logis de l'homme... Elle court donc
Elle franchit les trois marches du seuil, d'un bond,
Entre, et, ne songeant plus qu'à l'enfant qui l'appelle,
Croit entendre, en jetant la porte derrière elle,
La clenche qui retombe au creux du mentonnet.

Trop longtemps seul, l'enfant pleurait et s'étonnait ;
Elle le prend au bras, le console, l'exhorte,

Puis songe à s'assurer du loquet, — quand la porte
S'entrebâille, et lui fait voir le loup, à deux pas,
Qui guette, et voudrait bien entrer mais n'ose pas !...
« Où mettre l'enfant hors des atteintes du fauve, »
Car c'est l'enfant qu'il faut, avant tout, qu'elle sauve ?
« Où l'enfermer ?... Où ?... dans la huche ! »

En un moment,

Elle se trouve, et sans même savoir comment,
Debout sur l'escabelle ; et, de là, comme en rêve,
Tenant à bout de bras l'enfant, elle l'élève
Jusqu'au bord de l'étroit portail juste assez grand.

« Entre vite ! » dit-elle ; et, joyeux, il comprend :
Un loup, ça ne sait pas grimper à la muraille !

Il était temps ! Voici que la porte qui baille
S'ouvre... et le loup s'élançe... il entre, il veut manger,
Mais qu'importe ! on se rit à présent du danger,
Puisque le petit frère est sauvé, dans la huche !

Alors, à l'âtre en flamme elle arrache une bûche,
Anime en l'agitant le feu qui brille au bout,
Et marche, — en le faisant reculer, — vers le loup.

XIII

« Rustaud ! » — Le petit frère a crié, dans sa cage ?
« Rustaud ! » c'est bien Rustaud qui, hérissé de rage,
Prend le loup par la gorge et l'entraîne au dehors ;
Les crocs du loup sont forts ; ceux de Rustaud, plus forts ;
Un bon chien, c'est un grand ami qui vous protège...
Et le sang du loup, — mort, — là-bas, rougit la neige.

XIV

Les voisins accourus purent voir, dès le seuil,
L'orpheline au grand cœur, — en sa robe de deuil
Si propre ce matin, à présent déchirée, —
Tendre ses bras tremblants vers la huche ajourée,
Dans un geste à la fois de prière et d'amour...
Et l'enfant lui riait, par la rosace à jour :
Et l'on eût dit, devant le Jésus de l'étable,
La tendre Humanité, pauvre charitable,
Appelant sur ses maux, dans ce jour de Noël,
Un peu d'amour terrestre et d'espoir éternel.

L'ERREUR DU MAGE ¹⁶

I.

Résumant sa doctrine en une seule image,
Ainsi parlait à toute une foule un vieux Mage :

« Il n'est point de méchant, de sceptique moqueur,
« De monstre même, qui, dans la nuit de son cœur,
« N'ait un recoin, souvent ignoré de lui-même,
« Où son pouvoir d'aimer, pour naître, attend qu'on l'aime.
« C'est, dans un dur charbon, l'âme obscure du feu,
« Semence d'espérance où dort l'espoir d'un dieu,
« Et qui, si vous penchez votre pitié vers elle,
« Se révèle aussitôt, rayonnante étincelle,
« Devient flamme, et qui peut transformer à son tour
« Un cœur d'ombre et de glace en un soleil d'amour.
« Et vous accomplirez à coup sûr ce prodige
« Si, descendant au fond d'un enfer sans vertige,
« Vous apparaissez calme au milieu des damnés,
« S'il vient sincère et pur l'amour que vous donnez,
« Et si vous répétez, sans parole, en votre âme,
« Les mots sacrés, puisés aux sources de la flamme,

¹⁶ Archives municipales de Toulon, carton 1 S 34, dossier « Manuscrits IV », chemise n° 284 « Un livre de légendes », manuscrit autographe, mise au net, six feuillets ; épreuves imprimées avec corrections autographes de l'auteur, 2 pages ; manuscrit non autographe, 2 feuillets, avec indications pour le typographe.

« Que saint François d'Assise et que le Dante ont sus,
« Et que murmure encor le spectre de Jésus. »

II.

Le Mage ainsi parlait, quand, d'une voix mauvaise,
Un de ces irrités que nul amour n'apaise,
Cria : « Les sais-tu, toi, ces mots mystérieux
« Que l'on dit sans parler, vieux bavard ennuyeux ! »

Et la foule, entendant cela, se prit à rire.

« Ces mots, je les connais.

— Tu les dis sans rien dire ?

« — Je les dis dans mon cœur.

— Alors, on n'entend pas ! »

Et le Mage priant des lèvres, mais tout bas :

« Faites, ô Dieu d'amour, que cet homme comprenne ! »

Un enfant lui cria : « Tiens ! voilà pour ta peine ! »
Et des plaques de boue éclaboussant son front,
Le vieux Mage pâlit de douleur sous l'affront,
Mais il parut si drôle à tous, sous cette fange,
Que les moins pervertis, riant d'un rire étrange,
Se le montraient au doigt, avec des mots badins.
Des passants, l'accablant encor de leurs dédains,
Sans s'arrêter et sans le voir, riaient de même.

« Qu'a-t-il fait ? que dit-il ?

— Il nous dit qu'il nous aime !

« — Quel étrange propos !

— C'est quelque fou, laissez !...

« Il faut fuir avec soin de pareils insensés !

« — Si ce n'est pas un fou, ce n'est rien qu'un homme ivre !

« — Il sait, dit-il, des mots pour nous apprendre à vivre !

« Comme si nous avions besoin de ses conseils !

« — Dans mon pays, on fait enfermer ses pareils.

« — Enfin, il nous insulte avec ses remontrances ! »

Et hué, bousculé, saignant, le cœur en transes,
Les vieux Mage étonné tomba sur ses genoux.

« Qu'est cet homme ?

— Un coquin qui se moque de nous ! »

Et parmi les bourreaux dont la rage l'entoure,
Pas un seul homme brave et bon qui le secoure,
Et si quelque homme bon et brave passe au loin,
Il fuit d'horreur, — laissant le Martyr sans témoin.

III.

On le frappe. Il gémit une plainte étouffée.
Vas-tu pas retentir pour lui, Lyre d'Orphée ?
Ne vas-tu pas chasser ces monstres loin de lui,
Fouet céleste, qui sur Héliodore as lui ?

« Pourtant mon cœur est plein de ta douceur sublime,

« Ô Christ !... j'ai cru que si j'affrontais cet abîme

« Avec ton talisman sur le cœur, ô Jésus,

« Les flèches de l'enfer s'émuousseraient dessus !

« Et j'ai cru qu'au toucher de ta flamme, une flamme,

« Sœur de tes purs rayons, s'éveillait dans toute âme !

« Cela n'est pas !... Seigneur, j'ai péché par orgueil !

« Je me suis cru dans ta maison, n'étant qu'au seuil !

« Je ne suis ni le saint ni le dieu qu'il faut être
« Pour dompter la Malice et lui parler en maître !
« Mais toi, d'ailleurs, toi-même en as-tu triomphé ?
« Non ! c'est ton cri qui, dans mon cœur, meurt étouffé !
« Leur ongle a lacéré ton manteau, ta chair vive,
« Et ton âme à jamais impuissante et plaintive !
« Cependant, ô Seigneur du Ciel, préserve-moi,
« L'homme m'ayant trahi, de renier ma foi !
« Sous les traits des méchants, je suis comme une cible,
« Mais je veux croire encor l'amour en eux possible,
« Je veux aimer, je veux aimer, même haï,
« Et rester, dans ma nuit noire, un cœur ébloui ! »

LA MARCHÉ AU TOMBEAU ¹⁷

À Tolstoï.

Le grand vieillard a pris son bâton de voyage.

Comme un chêne qui doit sa force à son grand âge,
Il est très beau. Sa taille est haute ; ses yeux pers,
Sous le front chargé d'ans, ont de jeunes éclairs ;
Lasse des vanités trop longtemps entendues,
Son oreille se cache aux broussailles tordues
De la barbe sauvage et des cheveux, mêlés,
Sur la tempe, aux sourcils très longs, comme envolés ;
Le nez s'écrase, tel celui de Michel-Ange ;
La bouche, qui se perd à demi sous la frange
De la moustache épaisse aux rudes poils chenus,
Raconte, en mots profonds, des rêves ingénus.
Ne jugeons pas ce chêne aux tares de l'écorce ;
Plus il est vieux et plus son grand cœur a de force ;
L'âge accroît en beauté les forêts et les mers ;
Et ce vieillard, miroir profond de l'univers,
Répète, à lui tout seul, en paroles sublimes,
Tous les cris de douleur qui montent des abîmes.

Pourquoi, vêtu de bure et le bâton en main,

¹⁷ AICARD (Jean), *Le Sang du sacrifice*, Paris, Ernest Flammarion éditeur, 1917, in-8°, pages 279-284. — Léon Tolstoï est mort le 20 novembre 1910 et le poème a d'abord été publié dans *La Revue*, 22^e année, n° 89, 1^{er} janvier 1911, pages 30-33.

Vieillard, vers quel pays t'es-tu mis en chemin ?

*
* *

« J'ai trop vu que ce monde est un enfer de haine :
« J'aspire au règne heureux de la tendresse humaine.
« Le riche a des châteaux, des terres, des valets ;
« Le pauvre, sur le seuil lumineux des palais,
« Grelotte et voudrait bien entrer : on le repousse.
« Cependant qu'il gémit sa plainte affreuse et douce,
« Le bal voluptueux chante et rit dans les fleurs.
« Trouvant que tant de joie insulte à ses douleurs,
« Le pauvre sent son cœur se gonfler de colères.
« Comment répond le riche aux haines populaires ?
« Par la haine, — et voilà le cercle douloureux !
« Mais les pauvres se font aussi la guerre entre eux,
« Et les riches aussi se font entre eux la guerre.
« Le prince détrôné qui, respecté naguère,
« Prétendait que tout roi tient son pouvoir de Dieu,
« Par le mot virulent, par le fer ou le feu,
« Attaque un autre roi qu'un même Dieu couronne...
« Quel est ce moribond qu'une foule environne ?
« Un pauvre !... L'ayant vu travailler de ses bras,
« La Grève, reine aveugle, a crié : "Tu mourras !"
« Il meurt esclave ; un peuple en liberté l'entoure ;
« Et, sans qu'un seul parmi ses frères le secoure,
« Il leur jette ce cri : "J'ai trois petits enfants."
« Avec les assassins, les juges triomphants
« Qui suscitent, par les vindictes, la vengeance,
« Pour la perpétuer semblent d'intelligence.
« Partout des échafauds sur des seuils de prisons ;

« Un soleil sanglant meurt sur tous les horizons ;
« De peuple à peuple on s'espionne, on s'assassine,
« Et chaque nation détestant sa voisine,
« L'une à l'autre ayant pris des drapeaux et de l'or,
« C'est pour s'être battu qu'on doit se battre encor.
« Sous les cent mille pieds de la cavalerie,
« La face de Jésus, agonisante, crie,
« Ouvrant sa bouche pâle et fermant ses beaux yeux.
« En habit d'empereur, un spectre glorieux,
« Sabre en main, escorté de hideuses chimères,
« La Mort, — chevauche, et, sur le cœur même des mères,
« Écrase les enfants qui lui tendent les bras !
« Le zénith clair ne luit que pour des yeux d'ingrats :
« Nul ne le voit vraiment que le blessé qui tombe,
« Étendu sur le dos, pour glisser à la tombe.
« Seigneur ! des milliards d'hommes, des millions
« De millions, dont l'âme appelle tes rayons,
« Meurent dans l'ombre !... Et moi, qui porte dans mon âme
« Toute une source fraîche où luit ton ciel en flamme,
« Ne puis-je leur donner, ne serait-ce qu'un peu,
« De mon pouvoir d'amour où j'ai reconnu Dieu ?...
« Quand je parle, ma voix se perd dans trop d'espace !
« Oh ! si, par leurs chemins, comme un pauvre qui passe,
« J'allais, abandonnant ma famille et mes biens,
« Feignant d'être insensible aux cris, aux pleurs des miens,
« Si j'entraîs, vieux, dans la misère universelle,
« Peut-être verrait-on au moins une étincelle
« Du rayonnant espoir que je porte en mon cœur !
« Peut-être entendrait-on le sceptique moqueur
« Confesser que l'amour divin dans l'homme existe !
« J'irais, perdu, seul, — pauvre errant que nul n'assiste, —
« Ne quittant, moi, qu'un vain monde artificiel,

« Comme Jésus quitta le royaume du ciel ;
« Et, tel Bouddha fuyant le pays de son père,
« Je ferais dire à mon peuple qui désespère :
« Puisqu'un jour, puisqu'une heure avant son dernier jour,
« Ce vieillard vient à nous, il faut croire à l'amour ! »

Plein de sa soif d'aimer, qu'il n'a pas assouvie,
Et voulant, sans mourir, s'évader de la vie,
Le vieillard merveilleux prit son bâton en main,
Choisit une nuit noire, et se mit en chemin.

*
* *

Il choisit une nuit d'hiver, noire et glacée.
Tout l'univers souffrant criait dans sa pensée.
Il s'en alla, fouetté par la neige et le vent...

102

Deux jours plus tard il frappe aux portes d'un couvent :
« Ouvrez !

— Quel est ton nom ?

— Je suis François d'Assise...

« Je suis Jésus, étant le pauvre ! »

Mais l'Église

Lui répondit : « Passez, vieillard : on n'ouvre pas. »

Alors, l'âge terrible alourdissant son pas,
Il sentit un frisson dans sa chair misérable,
Et chercha du regard un pauvre secourable
Près de qui s'endormir au revers d'un talus...

« Me voici parmi ceux que nul ne connaît plus ;
« Me voilà sans abri, dans la nuit, sous le givre ;

« Quand tout souffre, souffrir par amour, c'est mieux vivre.
« Mon âme est libre enfin, loin des riches joyeux
« Dont je me fis longtemps le complice odieux.
« Maintenant je serai ton serviteur fidèle,
« Ô Seigneur, dans la vie à la fois, et hors d'elle ! »

*
* *

Mais, dès qu'il crut avoir accompli son dessein,
La Mort lui dit : « Vieillard, la paix n'est qu'en mon sein.
« Seule, j'ai vu l'amour à sa source profonde ;
« Déjà, ce que tu vois reste invisible au monde ;
« Sur terre, ô grand vieillard, nul chemin ne conduit
« À la lumière, — et tes clartés sont de la nuit.
« Seuls parlent avec Dieu ceux-là que j'ai fait taire.
« Quand Jésus a quitté son ciel pour votre terre,
« Il n'a trouvé que la défaite et l'abandon.
« Ce n'est qu'au ciel qu'on est compris lorsqu'on est bon.
« Tu veux dormir ? voici mon sein ; voici ma couche.
« Ne dis qu'à moi les mots suprêmes de ta bouche
« Que ne comprendraient pas les sots ni les railleurs.
« Dors... Ton rêve est de ceux que l'on achève ailleurs. »

103

Plein de sa soif d'aimer qu'il n'a pas assouvie,
Celui qui, sans mourir, s'évadait de la vie,
L'étrange pèlerin, son bâton au côté,
S'endormit dans la mort et l'immortalité.

Écrit au lendemain de la mort de Tolstoï.

SAUVETEURS¹⁸

POÉSIE

DE JEAN AICARD,
de l'Académie FrançaiseDITE PAR MADEMOISELLE LUCIE BRILLE
de l'Odéon*à l'Assemblée générale de la Société Centrale de Sauvetage
des Naufragés,
le 1^{er} mai 1910.***I**

Nous vivons dans une heure affreuse et singulière,
Où l'on fait l'épouvante avec de la lumière ;
Où la science, en qui notre siècle espérait,
Livre au plus ignorant le vide, son secret ;
Où le plus faible joue avec la force obscure
Des éléments du feu, volés à la nature ;
Où l'esprit, confondu de sortir des cerveaux,
Dans son propre néant cherche ses dieux nouveaux,
Mais où les anciens dieux, crucifiés et pâles,
Au-dessus des combats, des meurtres et des râles,
Dans la pourpre du soir qui saigne au firmament,
Ouvrent leurs bras plaintifs plus désespérément !
Jours maudits ! — D'un côté, l'Égoïsme morose,

¹⁸ *Annales du sauvetage maritime*, 45^e année, tome XLV, 2^e fascicule, avril-juin 1910, pages 67-72.

Toujours blessé d'un pli de sa couche de rose,
Se réclame, insolent jusque sous le linceul,
Du droit hideux de vivre et de jouir tout seul ;
De l'autre, la Misère au flanc creux, au front blême,
Croit forcer la pitié par la cruauté même,
Et, blessant à la fois l'idéal et la chair,
Décourage l'amour par des haines d'enfer.

Entre le haineux pauvre et l'infâme égoïste,
C'est un duel monstrueux, dont la raison s'attriste.
Hélas ! qui l'aurait dit ? le siècle finissant
Traîne ses rayons morts dans des flaques de sang.

Or, si nous redoutons qu'amour ou sacrifice,
L'héritage sacré du monde ne périsse,
C'est que notre esprit juge et pèse à faux, toujours :
Nous croyons à la haine et jamais aux amours ;
C'est nos mains sur nos yeux, qui, méprisables voiles,
Nous font croire à la mort de toutes les étoiles !

Mais, regardez ! comptez les riches généreux,
Et ces pauvres surtout, secourables entre eux,
Que leur propre misère a faits bons pour les autres !
Ils l'ont compris, ceux-là, le grand mot des apôtres :
Aimez-vous... Et ce mot, c'est comme un feu divin ;
Il ronge le boisseau qui l'emprisonne en vain,
Et rien ne t'éteindra, flamme sourde, étincelle,
Espoir de tous les temps, raison universelle !

II

À l'heure où nous croyons au triomphe du mal,
Le Sauveteur affirme et prouve l'idéal.

Suivez-moi. C'est la nuit, en hiver... Dans nos villes
Les uns veillent, en proie à des passions viles ;
D'autres sont au théâtre ; et d'autres, les meilleurs,
Goûtent le bon repos promis aux travailleurs ;
Sous les rideaux tirés, au fond des chambres closes,
Les enfants au berceau font, de leurs lèvres roses,
Leur plus divin sourire à des anges gardiens.

Dormons en paix, soldats ou marchands, — citoyens.

Le Sauveteur, lui, dort aussi, dans la chaumière.
Demain matin, il doit, avant l'aube première,
Repartir demander à la sauvage mer
Un morceau de pain noir salé d'embrun amer.
Hier soir, demi-mort, il revint du grand large,
N'ayant rien pris... Le vent de nuit sonnait la charge...
Ce père a des soucis, mais il est las : il dort.
En dormant, il gémit, car il rêve de mort :
Il est veuf et, depuis trois jours, sa fille aînée
Se plaint, sur un grabat, malade et condamnée ;
On la veille, et, garçons ou filles, les petits,
Les orphelins, sont là, dans l'alcôve blottis,
Pleurant la pauvre morte et l'appelant en songe...

Brusquement, dans l'écho hurleur qui le prolonge,
Tonne un coup de canon !... c'est l'alarme... Debout !
À peine éveillé, l'homme entend un second coup...
Il s'habille, entouré de plaintes et de larmes,
Tandis qu'à temps pressés, le canon des alarmes
Lui jette, dans le vent ennemi, mais plaintif,
L'appel d'un grand steamer blessé par le récif.
« Tu ne peux pas partir, patron : ta fille pleure...

« — Ma fille ? Elle mourra si Dieu veut qu'elle meure ;
« Son mal n'est pas de ceux que je sache guérir.
« Je dois aller vers ceux que je peux secourir...
« Dieu sauve mon enfant ! J'irai sauver des hommes. »

Il part, quand nous dormons, nous autres, nos bons sommes,
Il va, bientôt suivi de vingt hommes pareils,
Toujours prêts à quitter leurs utiles sommeils,
À courir au péril dont on sauve les autres !

« Quels autres, dis, patron ? sais-tu s'ils sont des nôtres ?
« — Je ne sais pas ; ce sont des marins en péril.
« — Sont-ils Français ?
— Ce sont des hommes, » répondit-il.

Ainsi la mer sublime élargit la patrie.
Entrez dans la tourmente où l'on meurt, où l'on crie,
Entrez, les sauveteurs, et, fermes, barre en main,
Gouvernez, guidez-nous vers l'idéal humain !...
Ce qu'ils font, ces vaillants, le monde s'en étonne.
Sous l'éclair, dans le vent, dans l'orage qui tonne,
Beaux combattants, plus beaux que s'ils étaient armés,
Et plus beaux, même obscurs, que les mieux renommés,
Ils se donnent, soldats de paix, d'amour sublime,
Aux inconnus qui les appellent dans l'abîme,
Et, sous le noir assaut des vents et de l'embrun,
Tous sont prêts à mourir afin d'en sauver un !

En des périls égaux, ils ont même courage
Que des guerriers, nos fiers combattants du naufrage.
Mais la mer et les vents n'acceptent pour vainqueurs
Que ceux dont ils ont fait eux-mêmes les grands cœurs ;

Ils ont horreur, ceux-là, de voir la chair qui saigne ;
C'est pour l'humanité que la mer les enseigne,
Et le marin n'entend, dans ses mille clameurs,
Qu'un cri, le cri d'appel et d'amour : Sauve, — ou meurs !

III

Notre siècle a nié l'amour. Il est sceptique,
Notre siècle ; et l'amour n'est plus qu'un rêve antique ;
Et tu vas demandant, toi, sceptique endurci,
Qu'on te montre un héros ?... Des héros, en voici !

C'est un des graves torts de la sottise humaine,
De proclamer trop haut les exploits de la haine...
Vous voyez ces vaillants ? Nul n'est obscur comme eux,
Tandis qu'un criminel est bien vite fameux ;
Les annales d'horreur emplissent le registre,
De sorte que la vie en apparaît sinistre...

Eh bien ! changeons d'usage ! et quand nous les tenons,
Les héros au grand cœur sublime, aux humbles noms,
Ne leur permettons plus de rentrer dans leur ombre,
Car le siècle a besoin d'en connaître le nombre...
Songez qu'un seul suffit au monde racheté :
Un héros ennoblit toute l'humanité.

Ah ! si j'avais la voix, la force, le génie,
Pour répondre assez haut à l'esprit qui les nie,
Pour qu'ici même, ici, dans le frémissement,
Dans l'élan de vos cœurs frappés subitement,
L'amour, l'amour éclate en tonnerre, et réponde
À l'autre explosion qui désole le monde !...

Il est temps d'être bon, et de l'être au grand-jour...
Si tous les cœurs aimants avouaient leur amour,
L'invincible torrent de la tendresse humaine
Noierait les deux enfers : l'égoïsme et la haine !

Sauveteurs ! Sauveteurs ! hommes du dévouement,
Nous avons bien besoin de vous, en ce moment,...
Vous que l'idéal suit et guide sur les lames,
Ô sauveurs, vous pourriez sauver aussi des âmes,
Car si l'on conçoit bien vos stoïques vertus,
Magnifiques héros si simplement vêtus,
On comprend que la vie a de plus nobles choses
Que le plus noble luxe et les plus belles roses ;
On comprend que l'Art même, en regardant vers vous,
S'inspirant du conseil d'être puissant, mais doux,
Peut, de tout l'idéal, accroître la patrie...
Oh ! quelle vision : l'âme humaine attendrie,
Prête à donner, au moindre appel, tous les secours,
Voulant tous les pardons, aimant tous les amours !
Et plus d'autres combats que des combats sans arme,
Et plus d'autres canons que les canons d'alarme
Et les canons sauveurs répondant à leur tour
Par la flèche qui porte aux malheureux — l'amour !

L'HOMME A DES AILES ¹⁹

I.

Icare, contemplant ce ciel que nous voyons,
Jalousait l'aigle fauve envolé de son aire
Et portant dans sa griffe, en éclairs, le tonnerre,
Ou tranquille au zénith et nimbé de rayons.

Il voulait, enviant l'aile vaste et légère,
Planer libre au-dessus de tous les horizons
Qui pour nous, hommes lourds, sont d'étroites prisons
Où notre âme se traîne en captive étrangère.

On le vit donc monter très haut, à grands efforts,
Puis soudain, tournoyant au travers des nuages,
Choir dans la sombre mer, faiseuse de naufrages...

Mais rien que pour avoir tenté les beaux essors,
Vaincu vivant, il fut triomphant chez les morts,
Et sa gloire éclatante a survolé les âges.

¹⁹ Archives municipales de Toulon, carton 1 S 34, dossier « Manuscrits IV », chemise n° 284 « Un livre de légendes », manuscrit autographe, 14 feuillets, mise au net avec nombreuses reprises, datée à la fin « Décembre 1910 » ; autre manuscrit autographe, 4 feuillets, certaines sections imprimées. — Autres versions : 1° archives municipales de Toulon, carton 1 S 33, chemise n° 261, manuscrit non autographe, 7 feuillets ; 2° archives municipales de Toulon, carton 1 S 35, dossier « Manuscrits VIII », chemise n° 317, manuscrit autographe, 12 feuillets, belle mise au net datée à la fin « La Garde. Var. Décembre 1910 ».

II.

Pilâtre de Rozier ²⁰, debout, monte dans l'air.
Sous un ballon gonflé d'un air chaud qui l'enlève,
Debout dans la nacelle, un homme a fait ce rêve
D'étonner le vieux monde en traversant la mer.

Ce n'est pas encor l'aile humaine, ouverte et fière,
Que sur ses flancs abaisse et relève à son gré
L'homme, de son poids vil tout à coup délivré...
C'est, passive et livrée aux vents, la Montgolfière.

Un drapeau dans la main, l'homme, tranquille et beau,
Monte... mais il verra son audace punie ;
L'héroïsme est encor plus grand que le génie,
Et l'homme tombe — et meurt sous les plis du drapeau.

III.

Maintenant l'Homme monte au zénith sans vertige.

Homme, quel avenir annonce ton prodige ?
Vient-il des mauvais dieux ou des heureux démons ?
Blériot franchissant la mer, Chavez les monts,
N'ont-ils pas tous les deux, sous leurs ailes altières,
Rabaissé pour toujours les plus sûres frontières ?
N'ont-ils pas étonné, de leur vol triomphal,
Le jeune Bonaparte et l'antique Annibal,

²⁰ Jean-François Pilâtre de Rozier (1754-1785) participa, avec le marquis d'Arlandes, au premier vol en ballon le 21 novembre 1783 à Paris. Il périt le 15 juin 1785 lors d'une tentative de traversée de la Manche en ballon.

Dont les spectres, du haut de l'Alpe ou des falaises,
Ont salué debout leurs victoires françaises ?
Les peuples, tressaillant d'un grand désir joyeux,
N'ont-ils pas, en plein ciel, cherché de tous leurs yeux
L'homme renouvelé, roi des airs qu'il explore,
Comme on attend, tourné vers l'Orient, — l'aurore ?
N'a-t-on poussé qu'un cri d'enthousiasme vain,
Ou salué vainement le message divin
D'une autre humanité, plus douce, qui commence
Et qui semblait venir des fonds du ciel immense ?
Aurons-nous Ariel ou Caliban pour roi ?
Verrons-nous abolir la douane et l'octroi,
Portes basses aux murs des peuples et des villes ?
Laisserons-nous enfin la haine aux âmes viles ?
Le Glaive est-il un dieu que vous n'adorez plus,
Pasteurs de peuples, rois divins ou chefs élus ?
Du plein ciel, la tuerie apparaît-elle immonde ?
Jésus a-t-il ou non promis la paix au monde ?
Et, par les conquérants de l'air, tous nos combats
Sont-ils jugés ou non comme « choses d'en bas » ?

Quand Rückert ²¹, vers les cieux, jette son cri : « des ailes ! »
C'est qu'il veut s'élever aux beautés éternelles ;
Et ce cri, que poussa chaque siècle à son tour,
N'est jamais qu'un appel du génie — à l'amour.

IV.

L'homme, là-haut, sur sa machine aux ailes vastes,
Entend voler vers lui les cœurs enthousiastes ;

²¹ Friedrich Rückert (1788-1866), poète allemand.

Dans l'espace perfide il trouve un sûr chemin.
L'aile monte ou s'abaisse à l'ordre de sa main ;
Derrière lui, comme un astre, tourne l'hélice ;
Le moteur en feu ronfle, et la machine glisse
Comme sur l'océan cinglent les bricks légers.
Le vent jaloux varie à plaisir les dangers,
Mais l'homme le défie et lutte, et le dépasse.
C'est d'en bas qu'à le voir dans l'effrayant espace,
Cet Icare, dont l'aile est de cire au soleil,
On craint qu'un fil rompu ne trouble l'appareil,
Ou qu'un vil grain de sable en détruise un organe...

Mais non !... L'Homme est vainqueur des airs ! il règne, il plane.

Or, pendant qu'il s'élève et triomphe en plein vol,
En bas, sournoisement tapi contre le sol,
Un lourd canon dresse une oblique gueule noire
Vers le vaisseau de paix qui cingle dans la gloire :
La haine ainsi répond aux espoirs de l'amour !...
Oui, l'aile humaine encor n'avait plané qu'un jour,
Apportant on ne sait quelle étrange espérance
Qu'on ne pouvait nommer mais qui venait de France,
Et la Guerre déjà, haineuse sans remords,
Avait braqué sur l'homme — oiseau — l'engin de mort !

Tu ne monteras donc, homme ailé, vers les astres,
Que pour livrer la terre à de plus noirs désastres !
Tu monteras, armé de foudres et d'éclairs
Qui tomberont sur les cités, du haut des airs,
Plus funestes cent fois que les carreaux célestes !
Tu feras de là-haut pleuvoir le sang, les pestes,
Du feu dans tes deux poings et chevauchant du feu,
Ayant détrôné Dieu pour être un mauvais dieu !

V.

Qui sait ? Un monstrueux excès d'horreur sanglante
Peut, dans tous, éveiller soudain la pitié lente.
Quand, d'un esquif volant, les torpilles pleuvront,
La pitié peut crier sous le suprême affront !
L'explosif, éclatant en bombes enflammées,
Écrasant l'héroïsme impuissant des armées,
Peut atteindre la haine et la guerre en plein cœur,
Et le guerrier volant faire l'amour vainqueur...

Sois vénérée, ô fable antique d'Andromède !
Andromède, sur son rocher, criant à l'aide,
Enchaînée au milieu des flots, monstres vivants,
Sous l'éclair qui la fouette et sous le fouet des vents,
Dans l'écume rageuse et les crachats de haine,
C'est la Beauté, c'est la Pitié, c'est l'âme humaine...
Mais pour ravir sa proie à l'océan gonflé,
Persée accourt du ciel, sur le cheval ailé ;
Cette fois le guerrier n'a qu'à brandir la lance :
Calme, son geste armé tuera la Violence,
Et son cheval vaincra la colère des eaux
Bien qu'en soufflant le feu du ciel par les naseaux !

Qui sait ?... Dans le grand ciel des visions ailées
Annoncent un autre âge aux âmes consolées.

VI.

Des aigles, tout là-haut, passent, oiseaux géants
Aux ongles forts, aigus, crochus, — aux becs béants.
D'un œil perçant et dur où luit leur faim sauvage

Ils cherchent quelque plaine où fume un noir carnage.
Leur escadron volant masque d'ombre l'azur ;
Ils vont droit devant eux, d'un vol régulier, sûr,
Qui n'a jamais douté de la guerre éternelle...
Soudain l'Homme, opposant à leurs ailes son aile,
Monte vers eux... Il n'a qu'une flèche en sa main :
Il la lance !... et ce trait divin, le Verbe humain,
Étonnant la raison, démentant toutes règles,
Frappe ensemble, à lui seul, le cœur de tous les aigles !

Et voilà que les fiers oiseaux, la flèche au cœur,
Ainsi transverbérés²² par l'idéal vainqueur,
Le flanc ensanglanté, les ailes verticales,
Ne sont plus rien — que des figures augurales,
D'héraldiques oiseaux dressés sur champ d'azur,
Renversés en arrière, apaisant leur œil dur,
Dans leurs serres n'ayant que la brise griffée,
Et tels, vains écussons échappés d'un trophée,
Ils tombent, annonçant des avenir certains,
Sur le ciel de nos soirs plus beaux que nos matins !

VII.

Le cœur du monde, à l'heure où la terre s'éveille,
Apprend que dans les airs s'avance une merveille
Pressentie, invisible encor...
Est-ce un vaisseau qu'emporte un vol chantant de cygnes,
Ou Phoïbos maîtrisant ses blancs coursiers insignes,
Cabrés dans des cumulus d'or ?

²² Du latin *transverberare* = transpercer.

Toute nue et croisant ses mains sur sa poitrine,
Est-ce Astarté, debout dans la conque marine
Que traînent des dauphins ailés ?
Serait-ce Kypris, belle à réveiller les tombes,
Sur son nuage auquel, mêlés à des colombes,
Tous les désirs sont attelés ?

Dans l'empire où, longtemps, régna l'aigle rapace,
Est-ce Hamdat-el-Ramad, la Délos de l'espace,
Que l'Arabe, au déclin des jours,
Peut voir sur l'horizon flotter parfois, grande île,
Aux rocs de nacre et d'or, portant toute une ville,
Minarets, remparts, dômes, tours ?

Non ; ce qui, là-haut, passe et règne, flotte et vole,
Édifice léger, construit par la parole
Et la lyre des amphions,
C'est, très haut, se nimbant d'une splendeur astrale,
On ne sait quelle jeune et blanche cathédrale,
Dernier temple des nations.

Pure comme un névé virginal, la merveille
À celle de Strasbourg ou de Chartres est pareille,
Mais elle a les candeurs du lys ;
Citée du ciel, c'est la Jérusalem nouvelle ;
Un génie invisible enlève sur son aile
Ce temple où monteront nos fils.

Les marches du parvis sont des lacs de lumière ;
La flèche est comme un jet de l'aurore première,
Espoir des cœurs, chaque matin ;

Et vouîtes, arcs-boutants, colonnes et pilastres,
L'étrange église ayant, pour rosaces, des astres,
 Accourt d'un glorieux lointain !

Elle accourt ; et devant la splendeur d'un tel rêve
L'homme, en bas, sent son cœur ébloui qui s'élève
 Où ne monte pas la raison ;
Et des vols d'anges, purs et blancs, à long bruit d'aile,
Viennent, tels des ramiers, se reposer sur elle,
 De tous les points de l'horizon.

Oh ! quand on bâtissait le Colysée à Rome,
Qu'ils étaient écrasants, aux épaules de l'homme,
 Les moellons, les quartiers de roc !
L'édifice est massif lorsque la force règne ;
Jésus paraît, il parle, — et l'Évangile enseigne
 L'art divin d'ajourer le bloc ;

La pitié prend essor sur l'aile des prières,
Et l'art, mêlant l'amour chrétien au cœur des pierres,
 Leur donne la légèreté :
Le manœuvre allégé rit au Dieu de la crèche ;
Le bloc s'élançe en fleurs de songe, puis en flèche,
 Au bleu de l'air illimité !

Dès qu'elle a pu monter dans l'azur sans frontière,
La matière n'est plus seulement la matière :
 L'art la pénètre, elle est esprit.
Et l'esprit, qui créa la flèche forte et frêle,
Avec l'homme envolé touche, du bout de l'aile,
 Le cœur humain, qui s'attendrit.

L'homme envolé, d'en haut voit la terre tout autre ;
Il aura la tristesse et le cœur d'un apôtre
 À compter d'en haut nos douleurs,
Et les hommes nouveaux, sur leurs ailes de toile,
Demain soulèveront, jusqu'à la Belle Étoile,
 L'Église des siècles meilleurs.

Elle vient, elle accourt, blanche dans les nuées,
Loin des combats pleins de fumée et de huées,
 Éclatante au-dessus de nous...
Tous les bons cœurs de la patrie universelle,
Battant de l'aile avec des cris, montent vers elle,
 Et les fils de nos fils l'invoquent à genoux.

Décembre 1910

DERNIERS SOIRS DE L'ANNÉE ²³

I

Autour de ma maison en plein champ isolée,
L'hiver gémit, sous la nuit froide et désolée.
Il se fait tard. Dans les sentiers voisins, j'entends
Des paysans joyeux passer, groupes chantants,
Qui, fidèles au cher et vénérable usage,
Vont, pour fêter Noël, voir « la Crèche » au village...
Mon serviteur les a rejoints... Mon chien le suit...
Je reste seul dans ma maison... Il est minuit.

II

« L'an qui s'achève a-t-il ou non droit à l'éloge ? »

Et, malgré soi, l'esprit songeur qui s'interroge
Voit, au-dessus des plus hauts monts, dans les airs bleus,
Passer, voler, planer ce héros merveilleux ;
Le calme conquérant de l'air !... L'homme a des ailes !
Le courage s'élève à des gloires nouvelles !
Salut donc, ô soldats sans armes, messagers

²³ Archives municipales de Toulon, carton 1 S 34, dossier « Manuscrits IV », chemise n° 284 « Un livre de légendes », épreuves imprimées, 3 pages, sans corrections, datées à la fin « Lagarde (Var), *Nuit de Noël 1910.* ». — *Les Annales politiques et littéraires*, 34^e année, n° 1748, dimanche 24 décembre 1916, page 637, colonnes 1-2, en ont publié une version abrégée.

D'un temps de paix fécond en utiles dangers !
On n'aura pas conquis tant de grandeur humaine
Pour servir seulement l'égoïsme et la haine !
Voici l'assomption paisible des bons cœurs !
... Chevaliers de l'azur, pacifiques vainqueurs,
Votre montée au ciel réalise un symbole !
En vous, par vous déjà, ce qui vient, ce qui vole,
Ce qui plane, étonnant les âges révolus,
C'est l'amour, c'est la paix, que le Christ a voulu !

III

« La nuit n'éteint donc pas ta foi dans la lumière ?
Comme un enfant noué dans sa candeur première,
Tu crois donc à l'amour ?
Cesse de te fier aux promesses du songe :
Le long tunnel qui sous les siècles noirs s'allonge
Ne conduit pas au jour.

« Sur un méchant roseau ta détresse s'appuie ;
Ton âme appelle en vain, par avance éblouie,
Un matin pur et beau ;
N'y crois plus ! Cette terre est vouée à la haine ;
La seule paix possible à la fatigue humaine
Habite le tombeau.

« Du triste cœur humain qu'elle tient et lacère,
L'âpre indignation ne détache sa serre
Qu'après le grand adieu ;
L'homme est vil, quels que soient le pays et l'époque ;
Si jamais cœur humain voit l'aube qu'il invoque,
C'est dans la mort, en Dieu.

« Partout, dans tous les temps, l'humanité troublée
Ne fut et ne sera qu'une horrible mêlée
D'intérêts en fureur ;
On a faim, on a soif ; on « lutte pour la vie » ;
L'homme s'en prend à l'homme et l'envie à l'envie,
Et l'erreur à l'erreur.

« Quoi ! parce qu'un *railway* court de Russie en Chine,
Ou parce qu'un Chavez vole sur sa machine,
As-tu l'illusion
Qu'exempte enfin de vice et de haine et de honte,
La sainte humanité, dans les airs qu'elle dompte,
Voit son assomption ?

« Cesse de t'attarder aux promesses du rêve !
Avec les conquérants de l'air, ce qui s'élève
C'est le lucre et l'orgueil ;
On verra mieux d'en haut dans les camps adversaires ;
L'aigle embrassera mieux, en préparant ses serres,
Plaine et monts, d'un coup d'œil.

« Prends garde que la loi de vivre, inéluctable,
Pousse les affamés à l'assaut de la table
Où tu bois un vieux vin,
Et, sur ton peuple riche, affaibli de discordes,
Qu'un spectre d'Attila songe à lancer ses hordes
Comme un fléau divin !

« Dis-toi bien que la lutte est la loi de mystère ;
Sottise, crime, orgueil, n'ont jamais su se taire
Que sous un conquérant ;

Interroge à loisir les cycles de l'histoire :
C'est toujours un héros debout dans la victoire
 Qui fait un peuple grand !

« Il faut aux vils humains le gant de fer d'un maître ;
Les devoirs sont un joug auquel les doit soumettre
 Un cavalier vainqueur ;
Le peuple en liberté, c'est la horde qui roule ;
Parfois un homme est bon ; les hommes, pris en foule,
 N'ont jamais eu de cœur !

« À peine entre tes doigts brille un peu d'or sonore,
Qu'on voit, vers ta pitié que leur détresse implore,
 Courir les malheureux...

Ils invoquent l'amour, d'une plainte importune,
Mais pour se disputer tes bribes de fortune,
 Ils s'égorgent entre eux !

« Les pauvres, envieux, sournois, rongés de vices,
Veulent, du riche, — amour et pitié, sacrifices,
 Mais ils ne s'aiment point !
Tout n'est que violence affreuse ou ruses viles,
Et l'étranger, — content de vos guerres civiles, —
 Attend, le glaive au poing.

« La pitié qui s'émeut quand l'action commence,
N'est qu'un trouble craintif de faiblesse en démente
 Devant les fiers périls ;
La pitié d'un héros le perd en pleine lutte !
La folle pitié livre à l'éternelle brute
 Les bons cœurs puérils !

« Le progrès n'est qu'un jeu de phares électriques ;
Et l'Asie ou l'Europe et les deux Amériques
 Ont un même soleil ;
Aux mêmes maux sans fin la vie est condamnée,
Et le cycle de l'an qui succède à l'année
 Revient, toujours pareil.

« L'homme ne change pas de cœur, ni de figure :
Les bandits, embusqués dans la ruelle obscure,
 Chargent les revolvers ;
On égorge un enfant... on étrangle une femme...
Et le Mal à jamais tient, dans sa griffe, — l'âme
 De ce triste univers ! »

IV

Oui... je sais bien : l'amour et la pitié, chimères !
Tous les enfants seront hommes, toutes les mères
 Sont femmes de douleurs.
Et pourtant j'en appelle à tes saintes paroles,
Ô Jésus éternel, Dieu souffrant qui consoles
 Avec tes maux — les leurs !

Et je reste ébloui, même en pleine nuit noire,
Devant ce Dieu que vont chantant, sans trop y croire,
 Ces bergers que j'entends...
Une promesse vient, dont j'ignore le terme ;
Un idéal, semé par un Dieu, flotte en germe
 Dans l'espace et le temps !

V

La nuit lente s'achève et ma lampe vacille.
Devant la cheminée où l'olivier pétille,
J'ai, courbé sur ma table, écrit ces pauvres vers...
Et dans le bois voisin, sous mes pins toujours verts,
Dans les sentiers pierreux, j'entends le pas sonore
Des paysans chanteurs que surprendra l'aurore.
Ils ont revu l'étable où, depuis deux mille ans,
L'enfant-Dieu tend vers eux ses petits bras tremblants ;
Ils ont fait ce chemin « parce que c'est la fête » ;
Mais dans leur cœur obscur une clarté s'est faite,
Une faible lueur qui, nébuleuse encor,
Contient, comme le gland le chêne — un astre d'or...
C'est l'étoile, la Belle Étoile, l'Espérance...
Ils chantent des Noël's de Provence et de France ;
Avec eux et mes gens, mon chien est de retour...

126

Vieux Noël's ! chants sacrés de mystère et d'amour !

Lagarde (Var), *Nuit de Noël 1910*.

127

LA COMÉDIE-FRANÇAISE À LONDRES, OU LES DEUX CRÉATIONS

Dominique AMANN

L'année 1879

L'année 1879 débuta, pour Jean Aicard, dans une grande activité littéraire.

Le samedi 25 janvier, il participa à l'inauguration du nouveau théâtre de Monte-Carlo pour laquelle il avait rédigé un prologue en vers qui fut déclamé par Sarah-Bernhardt¹.

À la fin du même mois, la presse annonça qu'il venait d'achever un drame en cinq actes et en vers intitulé *La Fin de don Juan*².

De la mi-février à la mi-mars, Jean Aicard fit un long voyage en Suisse où il donna des conférences et déclama des extraits de ses œuvres.

Le 25 mars, il était présent au concert annuel de la Société protectrice de l'enfance, à Marseille, soirée pour laquelle il

¹ Pour cette création, et le texte du prologue, voir AMANN (Dominique), « Jean Aicard à Monaco et Monte-Carlo », *Aicardiana*, 2^e série, n° 17, 15 juin 2016, pages 62-69.

² Voir, par exemple, *Le Figaro*, 25^e année, 3^e série, n° 27, lundi 27 janvier 1879, page 4, colonne 1 ; *Le XIX^e Siècle*, 9^e année, n° 2597, mercredi 29 janvier 1879, page 3, colonne 5 ; *Le Temps*, 19^e année, n° 6493, jeudi 30 janvier 1879, page 4, colonne 5 ; *La Presse*, vendredi 31 janvier 1879, page 3, colonne 3 ; *Le Rappel*, n° 3248, vendredi 31 janvier 1879, « Derrière la toile », page 3, colonne 3.

avait composé un long poème intitulé *Le Petit Peuple*, qu'il lut lui-même³.

Il acheva également son ouvrage *Visite en Hollande* qui parut en librairie vers la fin du mois d'avril⁴.

Il avait encore trouvé le temps de composer une comédie en un acte et en vers, *L'Avocat de Venise*⁵, commandée par Sarah Bernhardt pour ses représentations particulières.

Le Voyage à Londres

Dans sa séance du 5 septembre 1878, le Comité de la Comédie-Française vota la réfection de la salle ainsi que le principe d'un voyage de la troupe à Londres puisque les travaux prévus exigeaient la fermeture du théâtre.

En juin et juillet 1879, la troupe de la Comédie-Française se transporta donc à Londres et investit le *Gaiety Theater*. Jean Aicard était du voyage, porteur de deux œuvres nouvelles : le prologue *Molière à Shakespeare* qui ouvrit la campagne du Français, et la pièce en un acte en vers, *Davenant*, qui la referma. Deux créations en deux mois... belle consécration pour un jeune auteur de trente et un ans !

Le vendredi 9 mai au matin, Jacqueline André-Lonclas rejoignit son demi-frère à Paris et une correspondance⁶ presque journa-

³ AICARD (Jean), *Le Petit Peuple, strophes lues par l'auteur dans le concert annuel de la Société protectrice de l'enfance, au théâtre du Gymnase à Marseille, le 25 mars 1879*, Marseille, typographie et lithographie Cayer, 1879, 4 pages. — Le poème a également été publié par *Le Progrès du Var*, dans sa livraison du mardi 1^{er} avril 1879.

⁴ AICARD (Jean), *Visite en Hollande*, Paris, Sandoz et Fischbacher, 1879, in-12, 142 pages.

⁵ Pour cette pièce, voir AMANN (Dominique), « Jean Aicard et l'Italie », *Aicardiana*, 2^e série, n° 18, 15 septembre 216, pages 35-36.

⁶ Conservée par les archives municipales de Toulon, fonds Jean Aicard,

lière avec Amédée André, resté à Toulon, apporte une foule de détails sur la vie des deux jeunes gens dans la Capitale puis à Londres, l'activité de Jean et les démarches faites en sa faveur.

Les comédiens français quittèrent la France le samedi 31 mai. Jacqueline et Jean firent le voyage de Paris à Londres le dimanche 1^{er} juin dans l'après-midi.

Molière à Shakespeare

Dès le début de l'année 1879, Jean Aicard avait été désigné pour fournir l'à-propos de circonstance voulu par les traditions théâtrales : « M. Jean Aicard prépare un prologue intitulé *Molière à Shakespeare*, que M. Émile Perrin lui a demandé pour l'ouverture des représentations de la Comédie-Française à Londres⁷. » Le jeune auteur acheva ce texte au début du mois de mai⁸ et, dans sa lettre du vendredi 9 mai à son père, Jacque-

correspondance de Jean Aicard et Jacqueline André-Lonclas avec Amédée André.

⁷ *Le Figaro*, 25^e année, 3^e série, n° 27, lundi 27 janvier 1879, page 4, colonne 1. — Information reprise par *Le XIX^e Siècle*, 9^e année, n° 2597, mercredi 29 janvier 1879, page 3, colonne 5 ; *Le Temps*, 19^e année, n° 6493, jeudi 30 janvier 1879, page 4, colonne 5 ; *La Lanterne*, 3^e année, n° 649, jeudi 30 janvier 1879, « Courrier des théâtres », page 3, colonne 4 ; *Le Petit Journal*, 17^e année, n° 5879, jeudi 30 janvier 1879, « Revue des théâtres », page 3, colonne 4 ; *La Presse*, vendredi 31 janvier 1879, page 3, colonne 3 ; *Le Rappel*, n° 3248, vendredi 31 janvier 1879, « Derrière la toile », page 3, colonne 3.

⁸ *Le Petit Journal*, 17^e année, n° 5977, jeudi 8 mai 1879, « Revue des théâtres », page 3, colonne 3 : « M. Jean Aicard vient de terminer le prologue en vers que Got, en qualité de doyen des sociétaires de la Comédie-Française, récitera le jour de l'inauguration des représentations à Londres, le 2 juin. » — Voir aussi *Le Rappel*, n° 3345, jeudi 8 mai 1879, « Derrière la toile », page 4, colonne 3 ; *La Presse*, 44^e année, n° 129, vendredi 9 mai 1879, « Courrier des théâtres », page 4, colonne 2 ; *Le Gaulois*, 11^e année, n° 3847, vendredi 9 mai 1879, « Bruits de coulisses », page 3, colonne 5 ; *Le XIX^e Siècle*, 9^e année, n° 2696, vendredi 9 mai 1879, « Courrier des théâtres », page 4, colonne 4. — Le Fonds Jean Aicard des archives municipales de

line put lui annoncer : « Son Prologue est corrigé et accepté⁹ ».

Le lundi 2 juin, la première représentation de la Comédie-Française à Londres débuta par le prologue de Jean Aicard célébrant Molière et Shakespeare sur fond d'amitié franco-britannique : magnifiquement déclamé par Got, entre les bustes de Molière et de Shakespeare, en présence de tous les acteurs en habits de scène, le prologue fut accueilli avec le plus grand empressement¹⁰ et donna le ton de cette première, fort applaudie¹¹. Les spectateurs avaient pu acheter, à l'entrée du théâtre, la plaquette proposant la traduction anglaise en regard du poème français : il leur fut donc facile de suivre la déclamation et d'en goûter toutes les subtilités.

Toulon conserve un brouillon du poème (carton 1 S 36, dossier « Manuscrits XIII », chemise n° 361, 6 feuillets) ainsi qu'une très belle mise au net (carton 1 S 21, pièce n° 55, 6 feuillets).

⁹ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance de Jacqueline à Amédée André, pièce n° 423-424. Lettre écrite le vendredi 9 mai 1879 dans l'après-midi, Jacqueline étant arrivée à Paris le matin même par le train rapide de 10 heures.

¹⁰ « Le Prologue de Jean s'est donc dit hier au soir, avec un succès immense. — tu verras les détails dans ton journal de demain. — Jean est content... » (Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance de Jacqueline à Amédée André, pièce n° 445-446, lettre écrite le mardi 3 juin 1879). — Voir aussi *Le Temps*, 19^e année, n° 6618, mercredi 4 juin 1879, page 3, colonne 6 : « M. Got s'avance vers la rampe et dit avec émotion les vers de M. Aicard, qui ont provoqué un grand enthousiasme » et les principaux titres de la presse française nationale. — Ce prologue fut également lu par l'avocat Victor Piétra à ses amis de l'académie du Var dans leur réunion du 4 juin 1879.

¹¹ Avant son départ pour Londres Jean Aicard avait fait imprimer à Paris le prologue *Molière à Shakespeare* : « Jean vient de sortir avec M^r [illisible] pour aller chez Jouaust l'imprimeur, pour l'impression de son Prologue. — il le fait imprimer à ses frais ; il dit que cela lui rendra plus. » (Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance de Jacqueline à Amédée André, pièce n° 437-438, lettre écrite le samedi 17 mai 1879). Il le céda ensuite au théâtre londonien : « Je t'ai dit, n'est-ce pas, qu'il a vendu son prologue au directeur de Londres, à raison de 500 fr. les deux mille exemplaires. — en plus, il en a cent exemplaires, sur papier de Hollande, qu'il a vendus à un libraire, place du Théâtre-français, à 2 fr. 50 l'exem-

William Davenant

Je trouve la première mention de la pièce en un acte *William Davenant* dans la lettre de Jacqueline à son père datée du vendredi 9 mai 1879 : « Quant à William, il l'a relu hier à Perrin, qui lui a indiqué des choses à ajouter, moyennant lesquelles il lui promet de le jouer ; mais une fois Perrin satisfait, il faut qu'il fasse sa lecture au Comité. Il n'est pas sûr que William se jouera à Londres ; en ce cas, ce serait à Paris. »

Selon une légende bien établie, le poète et dramaturge William d'Avenant [ou Davenant], fils de John propriétaire de la *Crown Tavern* à Oxford et filleul de William Shakespeare, aurait eu ce dernier pour père biologique... Cet on-dit fournit à Jean Aicard l'argument de son acte.

La correspondance de Jean et Jacqueline à Amédée André permet de suivre l'achèvement de la pièce : « Jean a travaillé à William ce matin¹² » ; « Jean est resté toute la journée à travailler à son William¹³ » ; « Aujourd'hui, Jean a encore travaillé

plaire, il s'en est réservé 50, pour donner. » (Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance de Jacqueline à Amédée André, pièce n° 443-444, lettre écrite le mercredi 28 mai 1879 au matin). — Il distribua des exemplaires aux journalistes présents car plusieurs périodiques français et anglais ont publié le prologue en entier : *La France*, mercredi 4 juin 1879 ; *L'Événement*, mercredi 4 juin 1879 ; *Le Moniteur de la mode*, juin 1879, page 268 ; *Le Courrier de Londres*, n° 25, mercredi 4 juin 1879, page 1, colonnes 2-4 et page 2, colonne 1 ; *Le Gaulois*, 11^e année, n° 3874, jeudi 5 juin 1879, page 1 colonne 6 et page 2 colonnes 1-3 ; *Le Courrier de l'Europe. Écho du continent*, 40^e année, n° 2048, samedi 7 juin 1879, page 367, colonnes 2-3 et page 368 colonne 1.

¹² Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance de Jacqueline à Amédée André, pièce n° 427-428, lettre écrite de Paris le dimanche 11 mai 1879.

¹³ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance de Jacqueline à Amédée André, pièce n° 429-430, lettre écrite le lundi 12 mai 1879.

toute la journée et il a terminé William¹⁴ » ; « il vient de lire son William à M^r Perrin, et il paraît décidé maintenant qu'on le jouera à Londres ; mais il y a encore des corrections à faire. [...] C'est Sarah Bernhardt qui jouera *William* ; Got l'Aubergiste.¹⁵ » ; « Il est absorbé par ses corrections à William. En ce moment il travaille à la dernière scène. — que Perrin, — je te l'ai dit — n'a pas encore trouvée à son goût. [...] pour les répétitions de William qui se jouerait le 15 Juillet¹⁶. » ; « le dernier mot n'est pas encore bien donné au sujet de William car il faut maintenant la lecture devant le comité. Ce matin, il a été lire à Got, qui lui demande encore un changement !¹⁷ » ; « Quant à William, il ne se donnera, paraît-il que le dernier jour¹⁸ ».

Le lundi 16 juin, les membres du Comité, réunis à l'hôtel de Brunswick autour de leur directeur Émile Perrin¹⁹, entendirent la première lecture de *William*. La pièce écrite à La Garde avait été totalement reprise par l'auteur : « Tu ne reconnaîtras plus

¹⁴ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance de Jacqueline à Amédée André, pièce n° 431-432, lettre écrite le mardi 13 mai 1879 en fin d'après-midi.

¹⁵ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance de Jacqueline à Amédée André, pièce n° 435-436, lettre écrite le vendredi 16 mai 1879.

¹⁶ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance de Jacqueline à Amédée André, pièce n° 439-440, lettre écrite le mardi 20 mai 1879

¹⁷ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance de Jacqueline à Amédée André, pièce n° 441-442, lettre écrite le samedi 24 mai 1879.

¹⁸ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance de Jacqueline à Amédée André, pièce n° 443-444, lettre écrite le mercredi 28 mai 1879.

¹⁹ Lors du départ de la troupe de Paris, Émile Perrin n'avait pu s'embarquer avec ses acteurs car son épouse était alors très souffrante... si souffrante qu'elle décéda le lundi 2 juin. Le directeur ne put donc rejoindre son personnel à Londres qu'avec plusieurs jours de retard.

sa pièce — Elle est changée de fond en comble depuis que tu l'as entendue à la Garde le père Davenant n'est plus un bonhomme ridicule qui a été trompé par sa femme, mais un brave homme philosophe qui aime le fils de Shakespeare. Tu verras ! Got en a la larme à l'œil. Reste à voir si l'effet sera aussi bon sur le public. je l'espère bien²⁰. » Les acteurs furent bouleversés par cette légende mettant en scène le fils naturel de Shakespeare, né des amours supposées du célèbre tragédien et de la femme de l'aubergiste chez qui il avait ses habitudes. La pièce fut aussitôt adoptée pour clore les représentations : « Jean vient de faire sa lecture au comité du Théâtre français et il a été reçu à *l'unanimité*. M^r Perrin l'a embrassé et lui a dit : je vous ai conduit jusques là par la main, comme un brave enfant que vous êtes²¹ ». Au cours de cette réunion, il fut décidé que le titre, *Le Fils de Shakespeare*, serait changé en *William Davenant*²².

Mais, début juillet, Sarah Bernhardt, par on ne sait top quel caprice, rendit le rôle et se retira. Le directeur, M. Perrin, revenu à Paris pour surveiller les travaux de son théâtre, désigna une jeune actrice, M^{lle} Adeline Dudley, qui avait obtenu la faveur du public anglais.

²⁰ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance de Jacqueline à Amédée André, pièce n° 457-458, lettre écrite le lundi 16 juin 1879 après la lecture au Comité.

²¹ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance de Jacqueline à Amédée André, pièce n° 457-458, lettre écrite le lundi 16 juin 1879 après la lecture au Comité. — La nouvelle fut aussitôt annoncée par *La Presse*, n° 170, vendredi 20 juin 1879, page 4, colonne 2.

²² Information extraite d'un périodique non identifié : voir les coupures de presse aux archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 47, enveloppe n° 37 « *William Davenant* à Londres », pièce n° 18. — Le Fonds Jean Aicard renferme (carton 1 S 31, chemise n° 213) une traduction en anglais de la pièce dont la première publication française a été réalisée par *Les Annales politiques et littéraires* (28^e année, premier semestre, n° 1405, dimanche 29 mai 1910, pages 532-538).

La dernière représentation, le samedi 12 juillet, s'acheva avec le *Davenant* de Jean Aicard qui obtint un grand succès : « Les artistes de la Comédie Française viennent de faire leurs adieux au public anglais. — L'enthousiasme a été grand. La pièce de Jean Aicard, *Davenant*, a valu, en outre d'une ovation à l'auteur, deux rappels pour Mlle Dudlay, très remarquable dans le travesti du fils de Shakespeare, et pour Got²³. » Au cours de la longue scène x, l'actrice chanta la ballade « Loin de moi ta lèvre qui ment », sur une mélodie de Jules Massenet²⁴, composée probablement *in extremis*...

Les acteurs, épuisés par cette longue campagne, rentrèrent aussitôt chez eux. Jacqueline et Jean regagnèrent Paris le 14 juillet.

La pièce de Jean Aicard devait être donnée au public français durant les premiers jours de la reprise des représentations à Paris dans la salle rénovée... mais il fallut attendre le dimanche 23 avril 1882 pour que la pièce parût à nouveau sur la scène, pour une unique représentation : quelques acteurs de la Comédie-Française, notamment Edmond Got et Adeline Dudlay, la jouèrent sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin dans une séance donnée au bénéfice de la société de l'Union de la jeunesse.

William Davenant raconte l'histoire d'un vieil aubergiste qui, ayant appris qu'il n'était pas le père biologique de celui qu'il

²³ *L'Événement*, lundi 14 juillet 1879, « Courrier des théâtres ».

²⁴ Cette mélodie a été publiée à diverses reprises : *Songs of Massenet*, english version by Eugène Oudin, New York, G. Schirmer, 1888, in-4°, 92 pages ; voir volume 2, mezzo-soprano or baryton et piano, pages 41-43, « Loin de moi ta lèvre qui ment ». — *Loin de moi ta lèvre qui ment. Poésie de Jean Aicard*, Paris, Au Ménestrel, 1901, in-folio, 2 pages. — *Vingt mélodies*, 2^e volume, Paris, Heugel et C^{ie}, 1926, in-4°, 99 pages, édition pour mezzo-soprano, pages 20-22, « Loin de moi ta lèvre qui ment de Jean Aicard ».

crovait être son fils, lui conserva néanmoins tout son amour paternel et l'éleva comme étant sien. Cet argument sera repris dans *Le Père Lebonnard*, l'aveu du vieux Davenant,

Par de grandes douleurs je suis resté son père (scène XII)

se retrouvant mot pour mot dans cette seconde pièce (acte IV, scène XI).

En marge du voyage à Londres

Jean Aicard connaissait à Paris Gabriel-Jacques Monod.

Né à Ingouville (Seine-Maritime) le 7 mars 1844 et mort à Versailles le 10 avril 1912, Gabriel Monod réussit brillamment l'agrégation d'histoire en 1865. En 1880, il succéda à Lavisse comme professeur d'histoire à l'École normale supérieure puis rejoignit la faculté des lettres de Paris en 1904. Lors de son départ à la retraite en 1906, le Collège de France lui confia une chaire d'histoire générale et méthode historique. Il a également fondé, en 1876, la *Revue historique*, prônant le travail sur les sources et affichant des sympathies républicaines.

Gabriel Monod avait une sœur, Fanny-Henriette-Alice (1839-1910) qui, de son mariage avec un Londonien, eut cinq enfants. Jean Aicard et sa sœur leur rendirent visite lors de leur séjour à Londres en 1879 : « J'ai dû t'annoncer aussi dans ma dernière lettre notre visite de dimanche dernier à la sœur de M^r Monod, homme distingué, ami de Jean (à Paris). Nous avons été parfaitement reçus, comme d'anciens amis. Ils ont une charmante famille composée de 5 enfants. L'un d'eux âgé de 12 ans, à la suite d'une fièvre typhoïde est resté infirme. C'est surtout lui qui, connaissant Jean Aicard par ses œuvres, désirait le connaître. Il cause et apprécie les vers comme un homme mûr, ce qui

n'empêche pas qu'il ait toutes les grâces de son âge. Je te parlerai plus longuement de la douce impression de tristesse que ce petit martyr m'a faite. Mais, je ne serai pas si éloquente que Jean qui, le soir même, arrivant à 11 heures du soir, a fait sous son impression les vers que je t'envoie, et que nous donnerons à son père.²⁵ »

Le poème de Jean Aicard, effectivement joint à la lettre, exprime une grande compassion pour le petit malade :

Douze ans, il est couché, rose et pourtant malade
Depuis quatre ans déjà sans s'être mis debout ;
Étendu sur le dos, même à la promenade,
Dans son lit qu'on voit il rêve observant tout.

Élevant son album d'une main (l'habitude ?),
Il dessine couché, comme on peint un plafond ;
C'est ainsi qu'il soutient son livre pour l'étude ;
Et son œil est paisible et son rêve est profond.

Chacun saisit pour lui ce qu'il ne peut atteindre ;
Tous les fronts sont souvent au niveau de son lit ;
Plus aimé que les forts, ce faible a moins à craindre,
Et sûr qu'on vient s'il parle, il dort, crayonne ou lit.

L'album contient surtout des bateaux, des marines
Qu'il traça de ce lit au bord même des mers
Dans les pins de Provence aux utiles résines
Sous un ciel plein de force et d'arômes amers.

²⁵ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance de Jacqueline André-Lonclas à Amédée André, pièce n° 475-476, lettre écrite le mercredi 9 juillet 1879.

Pour l'heure, de retour sur l'Angleterre grise
Il est dans le salon vitré, ce doux ami,
Et vers la haute mer houleuse sous la brise
Ses yeux qui sont d'azur se tournent à demi.

C'est Juillet et pourtant comme le ciel est triste !
Nous pensions à cela tous les deux à la fois
Mais lui dès qu'il soupire il sait bien qu'on l'assiste
Et la plainte n'est pas dans l'accord de sa voix.

Seulement, il a pris avec sa main câline
Son instrument qu'il a lui-même mis d'accord
Et m'a chanté, vibrant comme la mandoline,
Un vieux air du Midi, devant le ciel du Nord !

Alors j'ai dit : Ô sois, enfant, tête chérie
Dans tes veilles béni, béni dans ton sommeil.
Ta voix pour un instant m'a rendu ma patrie ;
Un jour je t'y verrai courir au grand soleil !

6 Juillet. 1879²⁶.

Cet infortuné jeune garçon, l'aîné de sa fratrie, né le 4 juillet 1867, avait été atteint par la maladie en 1875 ; il mourut le 4 octobre 1881 à Brighton (West Sussex, Royaume-Uni), âgé de quatorze ans.

²⁶ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance de Jacqueline André-Lonclas à Amédée André, pièce n° 474, manuscrit autographe, un feuillet recto-verso. La lettre de Jacqueline mentionne que le vieil air populaire du Midi chanté par le jeune infirme fut la célèbre chanson provençale *O Magali ma tant amado*.

MOLIÈRE À SHAKESPEARE *

Jean AICARD

L'acteur, — en présence des deux bustes de Shakespeare et de Molière, et entouré de tous les comédiens du Théâtre-Français, — salue d'abord Shakespeare.

SHAKESPEARE !

Son grand nom plane sur les deux Mondes,
Et dans tout esprit d'homme il vit, il parle, — il est,
Mieux qu'aux jours où, cerveau plein de choses profondes,
Comédien tragique, il faisait vivre Hamlet.

Il incarne un pays, le Nord, la forte race ;
Il apporte son cœur, le cœur universel,
Et, créateur divin, ce maître, — force et grâce, —
Fait l'Angleterre illustre et grande sous le ciel.

Il vécut. — Il connut tout le souci d'être homme ;
Fils de femme, il souffrit par la haine et l'amour ;
Il connut la misère, et, comme Plaute à Rome,
De manœuvre, il se fit roi des âmes un jour.

* AICARD (Jean), *Molière à Shakespeare, prologue en vers, with a literal translation*, Paris, imprimerie de Damase Jouaust, 1879, 19 pages. Texte anglais sur les pages de gauche, texte français en regard sur les pages de droite. — Cet à-propos a également été imprimé dans AICARD (Jean), *Théâtre*, Paris, Ernest Flammarion éditeur, avril 1911, volume I, pages 1-15.

Il pensait. — Son cerveau, terrible chambre noire,
Portait tout l'Univers, — corps, âme, esprit, — complet !
Ainsi fait, à lui-même il ajoutait l'Histoire :
Dans Plutarque, le monde antique lui parlait.

Il chanta. — Tout le fond de la vie, il l'exprime :
Le songe d'exister, tous les biens, tous les maux,
Amour, tendresse, horreur, gaîté, folie et crime,
Tout, — tout !... Et c'est l'orage et l'océan des mots !

C'est l'Océan ! Il a parfois de ces marées
Qui semblent un assaut de déluge et de nuit :
Cris, sanglots, tournoiements d'âmes désespérées...
Il déborde !... Voyez, son flot retourne à lui.

C'est Hamlet, Othello, Macbeth, Lear, — des tempêtes !...
Ô rêves, plus vivants que des êtres de chair !
... Vous aussi, Desdémone, Ophélie, — vous ÊTES !
Sœurs pâles d'Ariel qui va flottant dans l'air.

Et Roméo, Falstaff, et vous tous, c'est SHAKESPEARE !
Et rien qu'avec des mots, — ces mots qu'il disait vains, —
Il a créé ce peuple, un peuple qui respire,
Chœur étrange et puissant de mensonges divins.

Il a vécu voilà trois siècles. L'Angleterre
Doit un monde idéal à ce doux conquérant,
Et l'acclamation des peuples de la Terre
Ne saluera jamais un poète plus grand...

L'acteur se tourne du côté de Molière.

MOLIÈRE !

Son grand nom va du vieux Monde à l'autre ;
Bien Français, il est Grec ; c'est sa race, sa loi.
Qui sait lire t'a lu, maître !... Mais, étant nôtre,
Tu sais ce que tes fils peuvent dire de toi.

Rire et philosopher pour toi fut même chose ;
Dans Lucrèce, le monde antique te parlait ;
Alceste, c'était toi, satirique morose,
Rieur qui, sous ton masque, as pleuré comme Hamlet.

L'œil fixé sur le vrai, tu traversas la vie,
Entouré de mensonge et de vulgarité,
Pauvre bouffon plaintif que harcela l'Envie,
Ô roi ! malgré les rois dans ta tombe insulté !

Tu sus mourir debout, tel qu'un soldat de Rome,
Te moquant de ton mal par un étrange effort !
... Ils sont vaincus, tous ceux dont tu riais, grand homme,
Et ton rire après toi triomphe de la Mort !

Ce que tu fus toujours, ta fin nous le révèle :
Ton cœur était saignant sous le pourpoint joyeux ;
Mais, obstiné lutteur, chaque douleur nouvelle
Croissait ta verve heureuse et l'éclat de tes yeux.

Et tes soucis réels comme les peines vagues,
Tes désespoirs d'amour, tes cris, tu les contins !...
Ainsi la Mer Latine impose aux belles vagues
Des rythmes sans marée entre ses bords latins.

Elle enseigne l'amour, la grâce, la lumière ;
Homère et Phidias furent ses écoliers....
Règle, calme, clarté, — c'est ton œuvre, MOLIERE,
Image d'une race et d'un art tout entiers.

Dans leur barque chantante, Alceste et Célimène,
Tartufe, Orgon, et tous, — tes glorieux bouffons, —
Passent, nous jouant la comédie humaine,
Sur des flots, — comme toi souriants et profonds.

Ô toi, notre immortel honneur, — toute la Terre,
Poète sans pareil, te salue aujourd'hui !

S'adressant à Shakespeare :

Toi, SHAKESPEARE, immortel honneur de l'Angleterre,
MOLIERE te salue ! et la France avec lui !

Au public :

À l'abri de ces noms, nos gloires les plus hautes,
Nous vous saluons, vous, nos spectateurs, nos hôtes,
Anglais ! — Déjà (voici dix ans), lorsqu'un vent noir
Soufflait, couvrant de deuil la France au désespoir,
Errants, fils désolés de la France amoindrie,
Nous allions répandant l'âme de la patrie,
Et vous applaudissiez de la voix et du cœur
Le génie invincible et MOLIERE vainqueur.

Ô terre de SHAKESPEARE, ô terre hospitalière,
Nous les comédiens et les fils de MOLIERE,
Nous te l'avons promis de revenir un jour :

Eh bien, nous voici tous ensemble de retour,
Mais plus fiers, plus heureux, sur cette rive anglaise
Qui nous fit bon accueil dans une heure mauvaise,
Et nous disons : « Salut, terre libre, vieux sol
Clément à l'exil, — nid d'où chaque jour prend vol
Une idée, agitant ses deux ailes fécondes
Pour suivre tes vaisseaux sur les eaux des deux Mondes !
Salut, monde isolé, qui remplis l'Univers
D'un bruit de chantiers grand comme le bruit des mers !
Salut dans l'Art, et dans la joie, à l'Angleterre !
Au-dessus de tous les royaumes de la Terre,
Par-dessus nos Drapeaux s'étend un seul azur,
Un seul éther, un seul espace toujours pur ;
Et ce ciel bleu, qui sans frontières se déploie,
C'est l'IDÉAL, c'est l'ART. — lumière, azur et joie, —
L'ART, le pays commun des esprits délivrés,
Où l'amour parle mieux dans les rythmes sacrés,
Où les plus grands sont ceux que la Justice inspire,
Où MOLIERE sourit, dans la gloire, à SHAKESPEARE !

NOTE DU RÉDACTEUR :

La traduction anglaise ne porte pas de nom d'auteur ; par ailleurs, elle est effectivement fort littérale et présente un côté parfois « scolaire » : je pense qu'on peut l'attribuer à notre écrivain et c'est pourquoi je la publie ci-après.

D. A.

MOLIÈRE TO SHAKESPEARE

The actor, — in the presence of the two busts of Shakespeare and Molière, and surrounded by all the artists of the « Théâtre-Français », — bows first to Shakespeare.

SHAKESPEARE!

*His noble name hovers above the two Worlds;
In every man's mind it lives, it speaks, — it EXISTS,
Better than in the days when, — with his head full of profound
[things, —
The tragic comedian called Hamlet into life.*

*He typifies a country, the North, the strong race,
He brings his heart, the universal heart;
And, as a divine creator, this Master, — force and grace itself, —
Makes England illustrious and glorious under the heavens.*

*He lived. — He knew all the cares of a man's life;
“Of woman born”, he suffered from hatred and from love;
He knew poverty, and, like Plautus at Rome,
From an artisan he made himself a sovereign of souls.*

*He thought. — His head, like a stupendous camera obscura,
Reflected the whole Universe in full, — body, soul and mind!
Thus gifted by nature, he added History unto himself:
In Plutarch's page the ancient World conversed with him.*

*He sang. — The inmost recesses of the soul he brings to light,
The dream of life, all earthly goods, all earthly evils,
Love, affection, horror, joy, madness, crime,
All, — all!... — a storm, — an ocean of words!*

*It is the Ocean! You see in him those terrible tides
Which seem the onset of a nightly deluge;
Screams, sobs, the hurried flights of despairing souls...
It overflows!... Behold, its wave flows back and retires.*

*Hamlet, Othello, Macbeth, Lear, — so many tempests !...
O dreams, more real still than beings of flesh,
You also, Desdemona, Ophelia, — you ARE !
You, pale sisters of the « airy » Ariel.*

*And you, Romeo, Falstaff, you all are SHAKESPEARE !
And, with words only, — those words which he called vain, —
He has created this people, — a people that breathes,
A strange and powerful choir of divine dreams.*

*Three centuries ago he lived: to England,
Since then, this gentle conqueror has given a world,
And never shall the praise of Nations
Proclaim a nobler and more glorious Poet!...*

The actor turning to Molière's bust :

MOLIÈRE!

*From the old World to the new his great name flies;
While thoroughly French, he is a Greek, both by his race and
[destiny.*

*Whoever can read has read thee, o Master!... But, being ours,
Thou knowest thy sons can say of thee.*

*To laugh and moralise was to thee the same thing;
In Lucretius' page the ancient World conversed with thee;
Alceste was thyself, o morose satirist,
O jester, who, under thy mask, didst weep like Hamlet.*

*With eye fixed on truth, thou didst go through life,
Surrounded with lies and vulgarity, —
Poor plaintive fool, by Envy harassed,
O King! in spite of Kings insulted in thy grave!*

*Thou didst meet death with face erect, like a Roman soldier,
Mocking thy sufferings by a superhuman effort. —
... They are vanquished, all those at whom thou didst laugh,
[o genius!
And thy laughter, after thee, triumphs over Death!*

*What thou wast ever thy end reveals:
Thy heart bled under thy merry garment,
But, o indomitable heart, each new grief
Increased thy spirited mirth and the fire of thy eyes.*

*And both thy real griefs and undefined cares,
Thy despairs in love, thy screams, thou didst repress them!...
Thus does the Latin Sea impose on its beautiful waves
Tideless rhythms between its Latin shores.*

*It teaches LOVE, GRACE, LIGHT;
Homer and Phidias received its lessons...
ORDER, CALM, CLEARNESS, — such is thy work, o MOLIÈRE,
The image of a whole Race and a whole Art!*

*In their melodious bark, Alceste and Celimène,
Tartufe, Orgon, and all, — thy glorious fools, —
Pass, playing again before us the comedy of life
On waves — like thee, smiling and deep.*

*O thou, our immortal honor, all the Earth,
O peerless Poet, hails thee in this day!*

To Shakespeare:

*Thou, SHAKESPEARE, England' immortal pride,
MOLIÈRE hails thee! And FRANCE with him!*

To the audience:

*Under the protection of these names, our highest glories,
We hail you, our Spectators, our Hosts,
Englishmen! Once before, — ten years ago, — when a dark wind
Was blowing, covering despairing France with grief, —
Wandering, desolate children of wounded France,
We went spreading abroad our Country's soul,
And you applauded, with your voices and your hearts,
Unconquerable genius, and victorious MOLIÈRE.*

*O land of SHAKESPEARE! o hospitable land!
We, the comedians and the sons of MOLIÈRE,
We had promised thee to come back once more.
Well! we are here all together again,
But prouder, happier, on this English shore
Which wellcomed us in bad times.
And we say: Hail to thee, free country, old soil,
To exiles kind, — thou, nest, whence, every day,*

*An idea takes its flight, moving its genial wings
To follow thy ships over the waters of two Worlds!
Hail to thee, isolated world, that fillest the Universe
With a noise of labour, like the noise of the Sea!
— In Art and in joy, To England hail!...
Above all the kingdoms of the Earth,
Above our Flags, extends one only Azure,
One only Ether, one only ever pure Space,
And this blue sky, which expands without frontiers,
Is Ideal Art, — light, azure and gay, —
ART, the common land of freed minds,
Where Love speaks best in sacred rhythms,
Where the greatest are those whom Justice inspires,
Where MOLIÈRE smiles — in glory — to SHAKESPEARE!*

WILLIAM DAVENANT *

PIÈCE INÉDITE EN UN ACTE

par

JEAN AICARD

Les Annales politiques et littéraires, 28^e année, 1^{er} semestre, n° 1405, dimanche 29 mai 1910. On trouvera, dans cette livraison : pages 528-530, MÉZIÈRES (Alfred), « L'œuvre de Shakespeare » ; page 530, BRISSON (Adolphe), « Shakespeare en France » ; page 531, UZANNE (Octave), « Une promenade dans la ville de Shakespeare » ; pages 532-538, AICARD (Jean), « *William Davenant*, pièce inédite en un acte ». — La pièce a également été imprimée dans AICARD (Jean), *Théâtre*, Paris, Ernest Flammarion éditeur, avril 1911, volume I, pages 17-76.

PERSONNAGES

WILLIAM DAVENANT, *seize ans.*

DAVENANT, *hôtelier de la Couronne, soixante ans.*

LORD SOUTHAMPTON, *jeune gentilhomme, vingt à vingt-cinq ans.*

LORD PEMBROKE, —

LORD ROCHESTER, —

LORD MONTGOMERY, —

LORD SHAFTESBURY, —

KETTY, *vieille servante et nourrice de William.*

La scène est à Oxford, vers 1623.

Le théâtre représente la salle principale de l'Hôtel de la Couronne, à Oxford.

SCÈNE PREMIÈRE

WILLIAM, *debout et lisant.*

« Mourir, dormir... Dormir, oui, mais... rêver, peut-être !

« Qu'en savons-nous ? Voilà l'impossible à connaître.

« Quand nous aurons quitté ce vêtement charnel,

« Quels rêves troubleront le sommeil éternel ?

« Voilà ce qui m'arrête et pourquoi l'on supporte

« Si longtemps le fardeau d'une douleur si forte !

« Quel homme pourrait bien se soumettre aux destins

« Et subir les affronts des grands seigneurs hautains,

« Les tyrans, les amours qui nous déchirent l'âme,
« L'injustice des lois, la calomnie infâme,
« Et l'insolence en place ! et les airs insultants
« Dont les gens sans mérite accueillent de tout temps
« Le mérite, — qui donc se soumettrait au monde,
« Si deux pouces de fer donnaient la paix profonde ?
« Qui donc consentirait à gémir, à suer
« Sous tant d'horribles maux, n'ayant qu'à se tuer,
« N'était, après la mort, la peur de quelque chose !...
« Personne n'en revient : c'est ce qui fait qu'on n'ose,
« Et qu'on se plie aux maux bien connus d'ici-bas,
« Plutôt que fuir vers ceux que l'on ne connaît pas !
« Oui, la réflexion nous fait ce que nous sommes :
« Des lâches !... »

Il s'assied et rêvant :

Tu fouillais ainsi le cœur des hommes

Shakespeare ! Tu creusais ton propre cœur ainsi !
Tes rêves, tes désirs, ton âme, sont ici !
Injustice, dédain, sottise, vice immonde,
Ah ! tu le connaissais dans sa laideur, ce monde ;
Mais, quand tu l'as quitté pour la nuit du tombeau,
Par ton œuvre, ô chanteur, tu l'as laissé plus beau !
Ah ! quand je lis tes vers, quand je vais dans ton rêve,
Quelque chose de toi me touche, me soulève ;
Tu me parles ; ton souffle en moi revit un peu,
Shakespeare ! et je me crois agité par un dieu !

SCÈNE II

William, Ketty

Elle entre et range au fond des vaisselles sur un dressoir.

KETTY

Encore avec son livre ! Et toujours ! Ça le ronge.
William ! William ! Il n'entend pas, il songe.
Ça le prend tout entier. William ! C'est son goût.
M'entends-tu, William ?

WILLIAM

Qui ? Moi ? Oui... pas du tout.

Répète ; qu'as-tu dit ?

KETTY

Qu'il faut ne plus tant lire ;
Que cela ne vaut rien, — je me tue à le dire ;
Pour la santé, cela fait mal de lire tant !

WILLIAM

Eh ! je n'ai que cela pour me rendre content.

KETTY

Content ? Avec cet air égaré, cette mine
De revenant ? Mon Dieu ! viens çà, qu'on t'examine ;
Content ! avec ces yeux, et pâle comme il est !
Et qu'est-ce que tu lis de si plaisant ?

WILLIAM

Hamlet.

KETTY

Bon ! je sais ce que c'est. Ce n'est pas gai. C'est triste.
Shakespeare le jouait à Londres. Grand artiste !
Moi, je l'ai vu jouer Roméo.

WILLIAM

Toi ?

KETTY

Un soir,

Dans cette salle.

*William regarde autour de lui avec une sorte
d'étonnement respectueux.*

Eh bien ! c'était terrible à voir.

On joua seulement un passage, une scène,
Comme on dit. C'était beau ; mais ça fait trop de peine,
De si jeunes amants qui sont si malheureux !
Ta mère, depuis lors, pleura souvent sur eux.

WILLIAM

Ma mère !... Ici ! Shakespeare ici joua lui-même !
Elle en pleurait ! Ma mère et lui ! Tout ce que j'aime !
Chère bonne nourrice, ah ! parle, parlons d'eux !
L'une a tout mon coeur, l'autre a mon esprit ! Tous deux
Sont morts ! Je t'aime aussi, toi, Ketty.

KETTY

Je l'espère !...

WILLIAM

Sois-en sûre. Et puis j'aime aussi beaucoup mon père.
Il est si bon.

KETTY

Il n'est pas bon !... c'est la Bonté !

WILLIAM

Mais..., ma mère, parlons d'elle...

KETTY

Est-il agité !

WILLIAM

Parle-moi de Shakespeare aussi... — Dans cette salle !
Et des murs oublieux nul soupir ne s'exhale !...
Mais toi, toi, parle-moi de ma mère et de lui ;
Tout mon coeur, tout mon rêve... Ah ! je me meurs d'ennui
Dans cette auberge où, fils de l'hôtelier, en somme
Esclave des passants, je ne me sens pas homme...
À l'école on apprend bien des mots ; mais, vois-tu,
Leurs discours, leurs traités qui parlent de vertu,
Tout cela ne vaut pas un feuillet de ce livre
Où l'on voit l'univers aimer et souffrir : vivre !

KETTY

Qu'est-ce qu'il nous dit là ? Qu'il est savant ! mon Dieu !

WILLIAM

Parle-moi de Shakespeare.

KETTY

Il a la tête en feu :

Calme-toi !

WILLIAM

Parle-moi de ma mère, — si belle !

Pâle avec ses grands yeux... Oh ! je me la rappelle !
Je me vois tout blotti sur son sein, dans ses bras ;
Ses cheveux étaient blonds comme l'or, n'est-ce pas ?
Elle les sentait donc, ces vers, dans tout leur charme,
Et de ses yeux si purs leur donnait une larme !
Elle aimait Roméo, n'est-ce pas ? et, souvent,
Parlait de lui comme s'il eût été vivant.
Shakespeare était-il beau, lui, dis-moi ?

KETTY

Quelle tête !

Calme-toi !

WILLIAM

L'as-tu vu souvent, le grand poète ?

160

KETTY

Shakespeare, chaque fois qu'il venait à Oxford,
Logeait toujours ici.

WILLIAM

Le crois-tu, qu'il soit mort ?

Moi, cela me paraît impossible !

KETTY

Le diable

Te souffle la folie, enfant !

WILLIAM, *rêvant.*

C'est incroyable,

Qu'il soit mort ! Aimait-il ma mère ?

KETTY, *à part.*

L'innocent !

WILLIAM

Réponds-moi. L'as-tu vu près d'elle ? lui, causant,
Elle, écoutant la voix suave à son oreille,
Répondant un mot juste et souriant, pareille
À la Muse divine, et rien qu'à l'écouter
Inspirant le poète et l'aidant à chanter ?

161

KETTY

Ils causaient quelquefois... Oui, certes !... Il m'embarrasse...
À me faire à la fois cent questions !... De grâce,
William ! Te voilà trop agité. Tais-toi !
Voyons, un autre jour, mon cher enfant.

WILLIAM

Pourquoi ?

Oh ! sois bonne !...

Il la câline.

Avait-il la taille ferme et belle ?

La barbe ?... brune ? Oui ! Quelle forme avait-elle ?

Et sa démarche ? fière et noble ? Qu'as-tu vu

Encor joué par lui ?... Que ne l'ai-je connu !

Du tragique ou du gai que savait-il mieux dire,

Lui qui dans ses sonnets est si triste ?... Ah !... Shakespeare !...

J'ai tout lu sur lui, jusqu'aux pamphlets d'envieux.

Parle-moi de son geste et du feu de ses yeux...

Et la voix ? Ah ! la voix ? Tour à tour douce et forte ?

KETTY, *à part.*

Oui, oui, persuasive !...

Haut.

On sonne, oui, à la porte.

J'y cours... Laisse ton livre. Ah ! tiens, j'aimerais mieux

Te voir amoureux fou de quelques méchants yeux !

Elle sort.

SCÈNE III

William, puis Davenant

WILLIAM, *regardant à la fenêtre.*

Un, deux, trois, quatre, cinq ; cinq chevaux et cinq pages !

Qui donc nous rend visite avec tant d'équipages ?

Des piqueurs en avant !... Ce sont de grands seigneurs.

Bonne chance à l'auberge et paix à leurs honneurs !

Moi, je cède la place !

Il reprend son livre. Entre Davenant.

DAVENANT

Où vas-tu, quand on sonne ?

WILLIAM, *décontenancé.*

Mon père !... J'allais voir... si ce n'était personne !

DAVENANT, *riant.*

Ce doit être quelqu'un, je pense.

WILLIAM

Il se pourrait...

Et je vais voir en bas...

DAVENANT, *grommelant.*

Fainéant ! Toujours prêt

À ne rien faire !

WILLIAM

Oui. Mais faisant quelque chose
Toujours.

DAVENANT

Quoi ?

WILLIAM

Du latin, ou du grec.

DAVENANT

Humph ! Il ose !

Travailler, c'est agir, monsieur, avec ses bras,
Comme moi (tu m'entends, mais tu n'en fais nul cas),
Ou faire travailler des bras à son service !
Tandis que toi..., tu lis ! — C'est un prétexte au vice !
Un coquin de ta sorte inventa le latin.
Et l'imprimerie ? Euh ! — Quelque fat libertin !
Et le grec, qui l'a fait ? — Des fainéants, te dis-je !
... Ma mère était d'Oxford, mon père de Cambridge,
Villes de professeurs, d'écoliers, de savants...
Ils restèrent sensés, pourtant, et bons vivants,
Tant qu'ici même, en plein Oxford, j'appris à vivre
Dans la crainte du ciel et dans la peur d'un livre !
Ils disaient : « Tout le mal du temps vient de savoir ;
« N'apprends pas ! N'apprends rien d'autre que ton devoir ;
« Sois aubergiste ! Achète et vends ; sois économe...
« Et compte... sur tes doigts. Tout est là pour un homme ! »

Aussi, quels beaux deniers en vingt ans amassés !
N'était que j'en veux plus, j'en aurais bien assez !
Tu ne m'écoutes pas ?

WILLIAM

Mais si, je vous écoute.

DAVENANT

À quoi penses-tu ?

WILLIAM

Mais...

DAVENANT

Au théâtre, sans doute !
Tes acteurs, tes auteurs, — sauteurs, gens renommés,
Tous, les trois quarts du temps d'illustres affamés
Qui se creusent la tête et se rongent le foie,
Malheureux ! pour donner au monde un peu de joie.
Braves gens, qui n'ont rien qu'en rêve ; esprits profonds,
Ventres vides, — surtout les acteurs, ces bouffons
Qu'on a droit d'assommer de pommes..., même crues,
Brillants d'or au théâtre, en haillons dans les rues,
Moqués, loués, sifflés, — des objets curieux,
Pauvres héros ! en proie à la bête aux cent yeux !
Eh bien ! que fais-tu là ?

WILLIAM

J'obéis et je pose
Mon Shakespeare. Avez-vous besoin de quelque chose ?
Dois-je apprêter la table, aller quérir le vin ?
Répondez.

DAVENANT

Je sais bien ce que je dis... En vain !
Il fait tout ce qu'il veut, soit qu'il désobéisse,
Soit qu'avec cet air doux il m'offre son service.
Va-t'en ! Reprends ton livre, et va-t'en !

166

SCÈNE IV

Davenant, puis Ketty

DAVENANT, *seul*.

Cher garçon !
Il ressemble à sa mère !... Ah ! voilà !... La raison,
Le raisonnement, tout, ce qu'on dit, ce qu'on pense,
Tout n'est rien quand l'amour continue — ou commence.

Entre Ketty.

KETTY, *apprêtant la table.*

Ils sont cinq.

DAVENANT, *distrain*.

Cinq ? Tant mieux.

Il se met à dresser la table avec Ketty.

Je sens bien qu'il a tort !

Se touchant le front.

Il travaille de là, trop.

KETTY

Trop.

DAVENANT

Il n'est pas fort.

KETTY

Il est pâle.

DAVENANT

Et puis, quoi ? Sait-on où cela mène ?
Oui ! Mais je n'ose pas lui faire de la peine !
Il ressemble à sa mère, n'est-ce pas, Ketty ?

KETTY

Tout à fait.

Oui,

167

DAVENANT, *comme à lui-même.*

On dirait qu'un génie est en lui !

KETTY

Comment ?

DAVENANT

Mais oui, peut-être a-t-il ce que l'on nomme
Du génie ! Et peut-être est-ce un futur grand homme !
Dieu donne à nos enfants de son esprit parfois
Et nous ne devons pas y nuire.

KETTY

Je le crois.

DAVENANT

Acteur !... j'ai vu Chapman, beau diseur de merveilles,
Dont on voulait couper le nez et les oreilles !
Pour rien ! on ne sait pas, pour un mot de travers !
William me fait peur, oui, peur, avec ses vers,
Sa déclamation, ses gestes, et son livre !
Voyons, s'il nous quittait, dis, pourrions-nous le suivre ?
C'est dur, lorsque l'on n'est soi-même qu'un oison
D'avoir pour fils, un aigle !

KETTY, *soupirant.*

Ah ! vous avez raison.

DAVENANT

Le pain...

Ketty sort.

Et l'eau !

Il sort.

SCÈNE V

Lords Southampton, Pembroke,
Rochester, Montgomery, Shaftesbury
*Ils entrent avec une rumeur de gens fatigués,
contents d'arriver au gîte.*

MONTGOMERY

J'ai faim !

SHAFTESBURY

J'ai soif !

ROCHESTER, *à Southampton.*

Moi, sans reproche,
J'aurais mieux « maldiné » dans un endroit plus proche !
On eût pu s'arrêter au cabaret des *Trois*
Pendus !

SOUTHAMPTON

Bah ! Vous serez dédommagés, je crois.

ROCHESTER

Je dormirais déjà sur une outre vidée !

SOUTHAMPTON

En poussant jusqu'ici, moi, j'avais une idée.

ROCHESTER

Une idée ! Ah ! Comment est-ce fait ?

MONTGOMERY

Tu verras !

PEMBROKE

Mieux vaudrait un poulet flanqué d'un agneau gras.

Il frappe du couteau sur la table.

ROCHESTER

Voyons l'idée, avant que le rôti paraisse.

SOUTHAMPTON

Le fils de Davenant, mes amis, m'intéresse :

Il aime le théâtre et les vers, — comme moi,
Comme vous.

ROCHESTER

Le théâtre, oui ; les vers ? Non, ma foi !

SOUTHAMPTON

On dit partout que c'est un fier jeune homme, étrange,
Qui parle comme un diable et chante comme un ange !
Je crois qu'on en pourrait faire un comédien...
Mon père eut son Shakespeare, et je cherche le mien !
Et j'entends vous servir le jeune homme en spectacle.

Tous, *désappointés.*

Ah !

Ils frappent du couteau sur la table.

SOUTHAMPTON

Le vieux Davenant y mettra quelque obstacle.
Car il veut, l'ignorant, garder son fils pour lui !

TOUS

Ah !

Ils frappent du couteau sur la table.

SOUTHAMPTON

Nous l'enlèverons, s'il le mérite !

ROCHESTER

Oui !

Après souper !

Entre Davenant.

SCÈNE VI

Les mêmes, Davenant, puis Ketty

SOUTHAMPTON, *présentant plaisamment Davenant.*

Messieurs, — l'hôte de la *Couronne*.

DAVENANT

Vous, milord !

SOUTHAMPTON

Parbleu, moi, Southampton, en personne !

DAVENANT

Quel honneur étonnant pour ma maison !

SOUTHAMPTON

Voici :

Mon château n'est pas loin, mais pas trop près d'ici.

Six heures de cheval nous ont brisé les côtes,

Et nous n'en pouvons plus. Ces messieurs sont mes hôtes.

Je les invite ici pour ce soir. Tu m'entends ?

Tâche donc, vieux lambin, de nous rendre contents,

Sors ton beau linge et tes beaux plats des jours de fêtes ;

Nos chevaux sont fourbus, nos gens plus que nos bêtes.

Riant, à ses amis.

Mais quel est le plus las de nous ?

DAVENANT

Il court encor :

C'est le daim.

ROCHESTER

C'est le daim... et les sonneurs de cor.

SOUTHAMPTON

Va, fais en un clin d'œil la besogne d'une heure !

DAVENANT

Mais...

ROCHESTER, *exaspéré.*

Ne raisonne pas !

DAVENANT

Eh ! pardieu, que je meure
Si vous n'arrivez pas à point. J'ai ce qu'il faut.

ROCHESTER, *frappant sur la table.*

Que n'est-ce donc servi dans ce cas ?
Plus un mot !

À ses amis.

C'est bien.

Ils s'attablent.

Fameux repas qui par la faim commence.
Pardieu ! J'ai l'estomac dans les talons.

Ils mangent.

Silence !

MONTGOMERY

Silence solennel !

SHAFTESBURY

Religieux !

PEMBROKE

Sacré !

SOUTHAMPTON

Silence affreux ! Quand j'aurai bu, je le romprai.
À boire ! — Quel vin, ça ?

KETTY

Du vin des Canaries.

ROCHESTER

Bah ?

KETTY

Dam ! quand on voyage en mer... les avaries !

PEMBROKE

Et ça, qu'est-ce que c'est ?

KETTY

Quoi ?

PEMBROKE

Ce que j'ai mangé ?

KETTY

Un pâté de gibier.

PEMBROKE

Ayant trop voyagé,
Comme le vin. — Parbleu, de quel gibier ?

KETTY

De lièvre.

Pâté chaud.

PEMBROKE

Comment, chaud ! La vieille, as-tu la fièvre ?
Où l'a-t-on braconné, ton lièvre ?

KETTY, *effrayée*.

Oh ! monseigneur !

ROCHESTER

Ça va mieux ! beaucoup mieux, ma parole d'honneur.

PEMBROKE

Mais ça manque...

DAVENANT

De quoi, monseigneur ?

PEMBROKE

Comment diantre,
Coquin, penses-tu donc que nous soyons tout ventre ?
Voyons, n'avons-nous pas des yeux à réjouir,
À charmer ?

DAVENANT

Que faut-il à votre bon plaisir ?

PEMBROKE

Ce qu'il me faut ? — brave homme à qui l'on doit tout dire ! —
Sers-nous une servante, alerte, et bonne à rire,
En tout bien tout honneur, jeune et jolie enfin,
Que nous chiffonnerons quand nous n'aurons plus faim !

DAVENANT

Je n'ai que des valets.

ROCHESTER

Amène-nous ta femme !

DAVENANT, *se signant avec gravité.*

Ne rions pas des morts ! Le Seigneur ait son âme.

SOUTHAMPTON, *narquois.*

Tu l'aimais ?

DAVENANT

Elle était belle et bonne ; — jamais
Bavarde ni grondeuse ; oui, milord, je l'aimais.
— Hélas !

ROCHESTER

Quoi ! point de femme ! Appelle donc ta fille.

DAVENANT

Je n'ai qu'un fils.

SOUTHAMPTON

Son fils !

DAVENANT

C'est toute ma famille.

SOUTHAMPTON

Ton fils ! — Amène-nous ton fils, vieux Davenant !
Il sait chanter ?

DAVENANT

Non.

TOUS

Ah !

SOUTHAMPTON

Déclamer ?

DAVENANT

Non.

SOUTHAMPTON

Vraiment ?

Tant pis. Mais nous verrons volontiers ce jeune homme.

TOUS

Oui, oui.

SOUTHAMPTON, *à Davenant, immobile.*

N'entends-tu pas ?

DAVENANT

Fort bien.

SOUTHAMPTON

Et voilà comme
Tu t'empresses ? Va donc chercher ton fils.

DAVENANT, à *Ketty*, haut.

Ketty,
Va l'appeler.

Bas.

Reviens dire qu'il est sorti.

KETTY, *bas.*

180 Comment ?

DAVENANT

Tu n'as donc pas compris ?...

KETTY

On veut l'entendre ?

DAVENANT

Oui, le faire chanter..., peut-être nous le prendre !

KETTY

Vous n'aurez qu'à ne pas vouloir.

DAVENANT

Oui, mais, plus bas !
Et ne l'appelle point... Lui, ne reviendra pas.
Certes !

Apercevant William, qui entre.

Lui !

Entrée de William, un plat sur chaque main.

SCÈNE VII

Les mêmes, William

181

DAVENANT, *s'élançant vers lui pour l'empêcher d'entrer.*

Que fais-tu, toi, contre ta coutume ?
Qui t'a dit de quitter tes livres et ta plume ?

WILLIAM, *bas, à Davenant.*

Mais c'est tout autrement que vous parliez tantôt ;
Vous m'avez reproché ma paresse très haut,
Mon père, vous sembliez tout près d'être en colère,
Et je fais « travailler mes bras » pour vous complaire !

KETTY, *tout bas, à Davenant.*

Hein ? Que dire à cela ?

DAVENANT, *bas, à William.*

Rien. Va-t'en !

William regarde les jeunes lords avec curiosité.

PEMBROKE, *poursuivant une conversation, sans voir William.*

Quelque sot !

Un gâte-sauce, un fils d'aubergiste en un mot !

SOUTHAMPTON

Mais... vois Shakespeare ! il fut manœuvre, en sa jeunesse,
Puis, poète un beau jour.

*William, près de sortir avec son père qui veut l'entraîner,
s'arrête au nom de Shakespeare. Davenant sort, croyant que
William le suit.*

PEMBROKE

Oui, de la pire espèce.

SOUTHAMPTON

C'est un avis.

PEMBROKE

Commun. Tiens, depuis qu'il est mort,
Voilà près de sept ans.

SOUTHAMPTON

Six ans.

PEMBROKE

Six ans, d'accord.

Eh bien ! depuis six ans, on n'en parle plus.

SOUTHAMPTON

Baste !

Mais on le lit.

PEMBROKE

Un peu ; mais plus d'enthousiaste,
C'en est fait !

SOUTHAMPTON

On l'imprime.

PEMBROKE

Et *qui* le lit ?

SOUTHAMPTON

Mais, moi !

PEMBROKE

Ton père l'aimait !

SOUTHAMPTON

Certes !

PEMBROKE

Eh bien ! voilà pourquoi

Tu le lis : par respect filial. Je récusé
Southampton.

WILLIAM, *à part, joyeusement.*

Southampton.

PEMBROKE

Le frère de la Muse
Shakespearienne !... Parlons de Johnson, Rochester.

ROCHESTER

Oui, parlons-en.

PEMBROKE

Johnson, talent vigoureux, clair,
Puissant, mais élégant, — logique, un philosophe,
À la bonne heure ! — ampleur et souplesse d'étoffe,
Il a tout, lui !

ROCHESTER

C'est vrai !

PEMBROKE

Mais l'autre ? Ben Johnson
L'avale, comme moi ce filet de poisson ;

On rit.

Ce Shakespeare aurait dû n'écrire qu'un poème :
Son *Adonis*, voilà de lui tout ce qu'on aime ;
Mais la faim l'a poussé vers le drame. Voilà.
D'ailleurs, la soif du lucre un beau jour s'en mêla,
Et l'affreux plagiaire et l'usurier sauvage
Fit fortune, et mourut en avare !...

ROCHESTER

À quel âge ?

PEMBROKE

À cinquante-deux ans.

ROCHESTER

Un vieillard !

SHAFTESBURY

Pas très vieux.

Et de quoi ?

PEMBROKE

Que sait-on ! C'était un vicieux ;
Joueur, voleur dit-on, braconnier dès l'enfance.
Un ivrogne, dont nul ne prend plus la défense,
Voilà Shakespeare !

William brise une coupe, dans un mouvement de colère.

Eh bien !

SCÈNE VIII

Les mêmes, Davenant

DAVENANT, *qui est rentré sur les derniers mots de Pembroke.*

William !

SOUTHAMPTON

Ton garçon ?

DAVENANT

William, hors d'ici !

SOUTHAMPTON

Comment cela ! Mais non,
Qu'il parle !

DAVENANT, *à William.*

Tais-toi !

TOUS

Non, parle !

DAVENANT

Tais-toi ! te dis-je !

SOUTHAMPTON, *à Davenant.*

Ah ! toi-même, silence ! ou va-t'en !... Je l'exige.
... Assez !

DAVENANT

Mais...

SOUTHAMPTON, *se levant, impérieux, à Davenant.*

Taisez-vous !

PEMBROKE, *à William.*

Eh bien ! toi, qu'as-tu donc ?

WILLIAM, *avec une indignation contenue.*

Vous avez mal parlé de Shakespeare !

PEMBROKE, *ironique.*

Pardon,
Monseigneur ! j'aurais dû me gêner pour vous, maître !
Puis, qui vous savait là ?... Tu crois donc t'y connaître,
Gamin ? Tu connais donc ce Shakespeare ?

WILLIAM

À mon tour,
Voulez-vous m'en laisser parler ?

PEMBROKE

Oui, mais sois court !
Il a l'air tout à fait en courroux, le bonhomme !
Va... Mais, d'abord, comment est-ce que l'on te nomme ?

WILLIAM

William !

SOUTHAMPTON

Eh bien ! va... sur Shakespeare !

*Mouvement de Davenant, réprimé sur un coup d'œil
de Southampton.*

WILLIAM, *d'un air de ferveur profonde.*

C'était
Un homme doux et fier, un cygne, qui chantait.

Pauvre, il s'est élevé lui-même, par génie ;
Le monde entier palpite en son âme infinie,
Cieux, terre, action, rêve, et la haine et l'amour !
Tel — laissant rire ceux qui ne vivront qu'un jour —
Il chante, sachant bien que l'avenir l'écoute,
Le poème vivant de la mort et du doute !
Son temps l'a vu, sans voir le grand homme qu'il est ;
Si peu semblable à tous qu'on murmure : « Folie ! »
Shakespeare était son nom ; son esprit, c'est Hamlet,
Et le nom de son âme en fleurs, — c'est Ophélie !

PEMBROKE

Bien parlé !...

SOUTHAMPTON

C'est étrange.

WILLIAM

Écoutez ! Quand il voit,
Il fait voir ! Le tableau que désigne son doigt
Apparaît, flamboyant de vie et de lumière !
Écoutez-le parler, le grand visionnaire !
Écoutez ! c'est Macbeth, qui s'avance, à pas lents ;
Il a tué Duncan ; il a les doigts sanglants ;
Duncan dormait... Tuer un homme qui sommeille !
Tuer le rêve !... Aussi, son crime, à son oreille
A fait sonner la voix d'horreur, la voix d'effroi,
Et Macbeth, murmurant : *Macbeth, tu seras roi !*
Dit encor : « Cette voix — je l'ai bien entendue ! —
« A crié : « Ne dors plus ! plus jamais ! Macbeth tue

« Le sommeil !... Le sommeil, si doux à l'innocent !
« Le doux et fort sommeil, qui rajeunit le sang,
« Le bon réparateur de la trame de vie
« Que rongent les chagrins ; baume à l'âme ravie
« Et bienfaisante mort de chacun de nos jours !
« Le bain des durs labeurs, le sommeil ! grand secours
« Des hommes ! Nourricier du festin de nature,
« Créateur qui ravive en chaque créature
« Le matinal plaisir de revoir le soleil !
« Et la voix me criait : « Glamis, plus de sommeil ! »
« Les échos redisaient, dans la maison sonore :
« Plus de sommeil ! » Et puis, la voix criait encore :
« Ce Glamis a tué le sommeil ! Pour cela,
« Jamais plus, jamais plus Cawdor ne dormira,
« Macbeth ne dormira jamais plus !...

... Qui donc frappe ?

« Ah ! tout bruit me fait peur et ma force m'échappe !
« ... Quelles mains sont ces mains, qui m'arrachent les yeux ?
« Cette tache à mes mains, ce stigmaté odieux,
« L'Océan le peut-il laver ?... Non !... Et je pense
« Que mes mains rougiraient plutôt la mer immense ! »

Un silence.

ROCHESTER

Hein ! comme il a bien dit : « Macbeth, tu seras roi ! »

SOUTHAMPTON

Admirable !... admirable !... Eh là ! qu'en dis-tu, toi,
Pembroke ?

Davenant sort, comme irrité.

SCÈNE IX

Les mêmes, moins Davenant

PEMBROKE, *se remettant.*

En vérité, fort beau ! Bien dit, jeune homme !
Ça doit vous fatiguer ? Moi, c'est singulier comme
Cela m'a... quoi ? produit je ne sais quel effet !
Ce drame, assurément, me semble assez bien fait !
... Tenez, buvons un coup, garçon, de compagnie.
Vous en avez besoin, et moi-même...

Signe de refus de William.

SOUTHAMPTON, *levant son verre.*

Au génie !

Me feras-tu raison, Pembroke ?

PEMBROKE

Oui, vraiment !

ROCHESTER

Je bois très volontiers.

SHAFTESBURY, *désignant William.*

Est-il gentil !

MONTGOMERY, à *Ketty*.

Charmant !
Charmant ! Qu'en dis-tu, toi ?

KETTY

Moi..., je suis sa nourrice.

ROCHESTER

Ça se voit ! Et la mieux en... titres qui se puisse !

MONTGOMERY, regardant *William*.

Davenant a des fils plus beaux que lui.

ROCHESTER, avec malice.

Pourquoi ?

PEMBROKE

Ton nourrisson ferait un bon acteur, ma foi !

KETTY

Je crois bien ! Et meilleur que tous ceux qu'on renomme !
Nous n'aurions qu'à vouloir pour en faire un grand homme !
Tout petit, il faisait des récits !... On pleurait !
Mais acteur ? Non ! c'est trop... fatigant !

Elle sort.

PEMBROKE

Ce serait
Un Shakespeare !

SOUTHAMPTON

Ah !... *Macbeth* t'a convaincu ?

PEMBROKE

J'avoue
Que je n'avais pas lu ce *Macbeth*, moi !

SOUTHAMPTON

Je loue
Ta franchise !... Mais toi, qui ne sais point de vers,
Tu connais les défauts des auteurs, leurs travers...
Comment fais-tu ?

PEMBROKE

Je ne lis rien — que la critique.

WILLIAM

C'est bien simple.

PEMBROKE

Et tantôt, s'il faut que je m'explique,
Je vous récitais Grenn : son pamphlet est fort bon.

WILLIAM

Je préfère Shakespeare !

PEMBROKE

Et, ma foi, mon garçon,
Moi de même..., à présent ! Mais tu sais trop bien dire,
Et, pour juger des vers, je voudrais, moi, les lire.

WILLIAM

Achetez un Shakespeare...

SOUTHAMPTON, *riant*.

Oui, oui, c'est un moyen...
Ce gentil William ne dira-t-il plus rien ?

PEMBROKE

Comment donc ! mais choisis un passage moins grave.
Macbeth, après dîner, ne vaut rien !

SOUTHAMPTON, à *William*.

Va, mon brave.

SCÈNE X

Les mêmes, Davenant

SOUTHAMPTON, à *Davenant*, qui rentre.

Mais, d'abord, je te rends le droit, vieux Davenant,
De parler, car il nous déplaît fort, maintenant,
De te voir l'air fâché d'un homme qu'on va pendre ;
C'est ton fils : n'as-tu pas de plaisir à l'entendre ?

DAVENANT

Du plaisir ? Oui ! et non ! Et, milords, c'est pourquoi
Il vaut mieux m'imposer silence, croyez-moi,
Car je dois... devant vous... Ah ! quel gueux, ce Shakespeare !
Vous en parliez tantôt. On ne pouvait mieux dire :
Joueur, voleur, ivrogne,... acteur !

WILLIAM

Et vous aussi,
Ô mon père ! c'est vous qui blasphémez ainsi !
Vous m'avez toujours bien parlé du grand Shakespeare.
Vous me l'avez, un jour, donné pour vous le lire,
Père, et je me souviens même que, bien des fois,
Vous vous attendrissiez aux douceurs de sa voix,
Quand, seuls tous deux, le soir, au livre du poète,
Je disais Roméo pleurant sur Juliette...
Écoutez-les encor... C'est une tiède nuit...
Le printemps couve et dort et rêve..., l'ombre fuit ;
Roméo sur l'échelle au balcon se balance,
Et Juliette parle, après un doux silence,

Avec sa voix vibrante et claire comme l'or :

« JULIETTE

« Veux-tu partir ?... Déjà !... Le jour est loin encor !
« C'était le rossignol ; ce n'est pas l'alouette
« Dont le chant a frappé ton oreille inquiète...
« Tiens, dans ce grenadier, il chante, ô mon amour,
« Là-bas, toute la nuit ! Nous sommes loin du jour,
« Crois-moi ! crois-moi, c'était le rossignol, mon âme !

« ROMÉO

« C'était bien l'alouette, et l'Orient s'enflamme !
« C'est l'alouette, oui, — le héraut du matin,
« Et non le rossignol ! Vois, vois, dans le lointain,
« Ces bandes de lumière enlacer les nuages
« Près de se séparer ! Vois quels jaloux présages !
« Les flambeaux de la nuit sont déjà consumés,

« Et le jour joyeux pose

« La pointe du pied sur la crête rose

« Des monts embrumés...

« Il faut partir et vivre, ou rester et mourir !

« JULIETTE

« Cette clarté, là-bas, non ce n'est pas l'aurore,
« Non, je la connais, moi ! — c'est quelque météore
« Envoyé du soleil pour toi, pour te servir
« De torche en ton chemin vers Mantoue ! Oh ! encore !
« Reste encore !... Pourquoi partir ?

« ROMÉO

« Que je sois pris

« Et mis à mort, tant mieux : Juliette l'ordonne !
« Je dirai, si tu veux, que là-bas ce feu gris
« N'est pas l'œil du matin, mais la pâle couronne
« Au front de Cynthia... Je dirai, si tu veux,
« Que ce n'est pas l'alouette

« Dont l'éclatante voix monte et frappe les cieux,

« Si haut sur notre tête !

« J'ai plus soif de rester que souci de partir !

« Tant mieux s'il faut mourir :

« Juliette l'ordonne !

« La mort à ses pieds sera bonne.

« Causons, mon âme, il n'est pas encor jour !...

« JULIETTE

« Le jour !

« C'est le jour ! va-t'en, fuis, pars vite, ô mon amour !

« C'est l'alouette au ciel qui jette sa fanfare,

« Sa discordante voix, puisqu'elle nous sépare ! »

DAVENANT, à *lui-même*.

Elle en pleurait !... Je pleure aussi, quand je l'entends.
Il dit si bien !

SOUTHAMPTON

Beaux vers ; belle nuit de printemps !

WILLIAM

Nuit suave ! l'amour dans la brise y respire ;
Le printemps tout entier y rêve, et c'est Shakespeare !

MONTGOMERY

Parbleu, petit garçon, bien dit ! Tu parles d'or !
Moi, tout cela m'inspire un regret... Verse encor !
Lorsque je bois, j'oublie...

SHAFTESBURY

Et, moi, je me rappelle !

MONTGOMERY

Quoi ?

SHAFTESBURY

Que le vin est bon.

ROCHESTER, *rêveur*.

Juliette était belle,
À n'en pas douter !... Ah ! William, mon garçon,
Je voudrais bien l'avoir connue.

SOUTHAMPTON

Une chanson,
William !... Mais, parbleu, cela te contrarie
Aussi, toi, la nourrice ?

KETTY, *donnant à William une mandoline*.

Allons, puisqu'on t'en prie,
Chante !... J'ai seulement peur qu'il soit fatigué.

SOUTHAMPTON

Allons donc ! Chante-nous quelque chose de gai !

PEMBROKE

Buvons d'abord !

ROCHESTER

À Juliette !

PEMBROKE

À l'amour même !

SOUTHAMPTON

À la Muse.

Il lui offre une coupe.

WILLIAM, *prenant la coupe*.

À la Muse !

SHAFTESBURY

À la femme qui m'aime !

MONTGOMERY

À tout !

PEMBROKE

À rien !

Ils boivent.

SOUTHAMPTON

Alors, William, c'est ton tour !
Encore quelques vers...

WILLIAM

Une chanson ?

ROCHESTER

D'amour !

WILLIAM, *chantant et s'accompagnant sur une mandore.*

« Loin de moi ta lèvre qui ment,
« Qui m'a trompé si doucement,
« Et tes yeux, beaux comme les cieux,
« Éloigne aussi de moi tes yeux,
« Mais rapporte-moi les baisers
« Que sur ta lèvre j'ai posés.
« Mes baisers qui scellaient ma foi,
« Tous mes vains baisers, rends-les-moi,
« Oh ! rends-les-moi !

PEMBROKE

Je suis comme Falstaff, plein de vin ! une tonne !

WILLIAM, *à Pembroke.*

« Si j'avais à garder vos bons mots par écrit,

« Je vous souhaiterais seulement de l'esprit !
« Ça vaut mieux qu'un duché ! »

PEMBROKE

Que dit-il ?

SOUTHAMPTON

Ça t'étonne !

Il récite *Falstaff*...

ROCHESTER

Falstaff au naturel !

PEMBROKE

Un peu mince !

Rires.

SOUTHAMPTON

Silence ! Écoutons !

WILLIAM, *imitant Falstaff ivre.*

« Par le ciel !
« Un flacon de xérès opère un effet double.
« Quand il monte dans le cerveau :
« Il en chasse d'abord la vapeur qui le trouble

« Et, du coup, le rend vif, ouvert, léger, nouveau,
« Plein de conceptions ardentes, délectables,
« Qui, se communiquant à la langue aussitôt,
 « Font pétiller, autour des tables,
 « Plus d'un réjouissant bon mot ;
« La seconde vertu d'une bonne bouteille
 « De votre xérès excellent,
« C'est d'échauffer le sang qui, d'abord, froid et lent
 « Vous fait un foie exsangue et blanc,
« Signe de lâcheté parfaite et sans pareille ;
« Mais le xérès, fouettant votre sang, le réveille,
« Du centre le fait fuir jusqu'aux extrémités,
 « Et fait pétiller de clartés
 « La face éclatante et vermeille
« Qui, luisant comme un phare, alors, est un signal
« Ordonnant au petit royaume, en général,
 « À tout l'homme, à tout l'animal,
 « D'avoir vite à s'armer en guerre...
« Alors, la bourgeoisie en masse qui, naguère
« Dormait, petits esprits qu'on appelle animaux,
« Et mille autres, enfin, tous les esprits vitaux,
 « Qui sont nos hôtes,
 « Bannières hautes,
« Se rassemblent autour du commandant, le cœur,
 « Qui, puissant, d'avance vainqueur,
« Enflé de son armée, accomplira merveille,
« N'importe quoi de beau, de grand ! et la bouteille,
 « Le xérès, en est cause ! Eh bien !
 « J'en conclus — c'est toute l'affaire —
 « Que la science militaire,
 « Sans le xérès, n'est rien !... »

SOUTHAMPTON, *enthousiasmé*.

Par les cornes du diable ! il est étourdissant !
Grand Shakespeare ! il dit tout : ce qu'on voit, ce qu'on sent,
La folie et l'amour, l'horreur et le mystère !
À Shakespeare ! l'honneur de la vieille Angleterre !
À Shakespeare immortel ! Qui me fera raison ?

TOUS

Tous ! tous !

SOUTHAMPTON

Tous ? Alors, verse à la ronde, échanton !
À Shakespeare !

PEMBROKE

À Shakespeare !

WILLIAM

À Shakespeare !

TOUS

À
[Shakespeare !

SOUTHAMPTON

Au petit William, que le grand Will inspire !
Mais toi, vieux Davenant, je n'entends pas ta voix !
À Shakespeare, avec nous, lève la coupe, et bois !

DAVENANT, *rageur*.

C'est trop d'honneur pour moi !... Moi, Shakespeare
[m'assomme !

TOUS, *riant*.

Ah ! ah !

DAVENANT, *furieux, à William*.

Le beau profit d'être appelé grand homme !
S'être fait des soucis, des chagrins, comme un fou,
Sur des contes, qu'on va chercher je ne sais où,
Sur des rêves, sur des « rien du tout ! » des paroles !
Vouloir troubler les gens par ces histoires folles !
Assembler quinze cents badauds dans un endroit
Pour se désespérer si l'auditoire est froid,
Se faire massacrer par ce public qui pleure
Si vous ne savez pas l'égayer tout à l'heure !
Courir les cabarets ! Vivre sans foi ni loi !
Être comédien ! poète !... Entends-tu, toi ?
Et chrétien sans visage et Juif-Errant sans femme,
Qui sait ? faire revivre une part de son âme
Dans un fils qu'on oublie au coin d'un carrefour !
Car ils finissent tous en vauriens quelque jour,
Et tous ont commencé ce destin lamentable
En récitant des vers... pour des milords... à table !

TOUS, *riant*.

Ah ! ah !

PEMBROKE

Bravo, le vieux !

SOUTHAMPTON

As-tu tout dit ?

DAVENANT, *revenant à lui, inquiet*.

Milords...

SOUTHAMPTON

Eh bien ! ton fils nous plaît, il a le diable au corps.
Ce petit gamin-là n'a point l'âme commune.
C'est un comédien ! je ferai sa fortune !

WILLIAM, *avec élan*.

Oh ! oui, milord !

DAVENANT, *éclatant*.

Voilà ce qui me faisait peur !
Milord, je n'ai que lui !

SOUTHAMPTON

Donne-moi de bon cœur
Ce coquin-là. Vois-tu, j'en ferai quelque chose.

DAVENANT

Milord !

KETTY

Mon Dieu !

SOUTHAMPTON

Tu veux son bonheur, je suppose ?
Eh bien ! décide-toi : donne-moi le gamin.

DAVENANT, *navré*.

Je voudrais réfléchir... et répondre... demain...
Ou tout à l'heure.

SOUTHAMPTON

Eh bien ! Davenant, tout à l'heure.

À ses amis.

Allons fumer. Dehors, la fumée est meilleure,
... Et celles du xérès s'y dissiperont mieux,
Au jardin.

PEMBROKE, *à Rochester.*

Ce fumer, c'est un goût curieux.

ROCHESTER

Hélas ! c'est le bon ton. Moi, cela m'incommode,
Mais je suis de mon temps, il faut suivre la mode.

Ils sortent.

SCÈNE XI

Davenant, William, Ketty

WILLIAM

Mon père ! sentez-vous quel bonheur est le mien ?
Un lord si généreux, et qui me veut du bien !
C'est Southampton ! le fils du lord à qui Shakespeare
Dédia ses sonnets, comprenez-vous ! Et dire
Qu'il s'intéresse à moi ! — Oh ! comme lui, je veux,
Mon bon père, être grand, riche et, de plus, fameux !
Oh ! alors, vous serez fier de moi !

DAVENANT

Va au diable,

En attendant !

WILLIAM

Quoi ?

DAVENANT

Grand ! riche ! C'est pitoyable !
Et, moi, j'en serai fier !

WILLIAM

Mais, mon père...

DAVENANT

Va-t'en !

WILLIAM

Qu'ai-je dit qui vous blesse, et qui vous fâche tant ?

DAVENANT

Ah ! laisse-moi !

WILLIAM

Comment l'ai-je mis en colère ?

KETTY, *doucement.*

Va, laisse-le !

Sort William.

SCÈNE XII
Davenant, Ketty

DAVENANT

Parbleu ! que sont-ils venus faire,
Ces damoiseaux ? J'avais bon besoin de les voir !

Et lui, quel sentiment a-t-il de son devoir,
L'ingrat ! Il veut partir ? Qu'il parte ! tout de suite !
Qu'il parte sur-le-champ ! Quant à moi, s'il nous quitte,
Pour être acteur, c'est bien ! Je renonce à jamais
À lui, car il n'est pas le bon fils que j'aimais !
J'aimais un noble enfant, instruit, mais soumis, sage,
Aimant ! — Lui, qu'il s'en aille !

KETTY

Auriez-vous le courage

De le laisser partir ? Ah ! maître, songez-y,
Que ferons-nous, si vieux, seuls, — l'enfant loin d'ici ?
L'auberge est quelquefois solitaire, un peu triste.
Il y fait tout le bruit : c'est par lui qu'on existe.
Il joue un drame à lui tout seul, il chante, il rit !

DAVENANT

Eh ! oui, j'aurais voulu, moi, qu'il m'ensevelît
Et qu'il fût l'héritier de la vieille demeure...
Mais non ! Ce qu'il veut, lui, je le vois à cette heure !
J'avais pensé : « Nous morts, il pourra vivre en paix.
« Presque riche, tranquille ici : je me trompais. »
Je pensais : « Après tout, c'est une bonne vie,
« Calme, sûre ! » Mais non, ce n'est pas son envie !
Je comptais sans l'esprit qui le tourmente ; oui,
Quand j'économisais, je pensais : « C'est pour lui !
« Il pourra s'acheter des livres à son aise ! »
Mais, lui, comment veux-tu que tout cela lui plaise !

Avec fermeté.

Il partira. C'est vrai que c'est pénible, un peu,
Mais c'est ça l'existence. Entrez, bonjour..., adieu :

L'auberge ! Bon voyage ! Il faut que tu t'en ailles...
Ah ! comme ces enfants nous tiennent aux entrailles !
Il partira.

KETTY

Quand ils meurent, c'est différent !
On se dit : « Rien ne peut empêcher. Dieu les prend. »
Mais quand votre enfant part pour suivre sa folie,
On pense : « Il peut rester, il me quitte, il m'oublie !
« Il ne m'aimait donc pas ! Où donc est notre absent ?
« Est-il malade ou quoi ? Que fait-il à présent ? »
Et l'on pense : « Il disait ceci, cela, le reste.
« Il répétait souvent ce mot, faisait ce geste...
« À telle heure, il mangeait, dormait. » Et l'on se dit :
« Dieu ne nous l'a pas pris : il est parti, parti !
« Dans la grande maison, il a mis, avant l'heure,
« Lui-même, le silence et la mort ! » Et l'on pleure !

DAVENANT

Eux, ça leur est égal ! On les fait grands. Un jour,
Tout à coup, ils s'en vont, sans regrets, sans amour.
... Des oiseaux !

KETTY, *comme inspirée tout à coup.*

J'ai trouvé la raison la plus forte.
La voilà ! Je dirai : « Reste !... au nom de la morte ! »

DAVENANT

Sa mère ? — Ah ! tu sais bien ce qu'elle nous dirait !
Tu sais ce qu'elle veut..., toi qui sais le secret !...

Je t'étonne, Ketty ? — Par elle, par ma femme,
J'ai su quelle âme porte en lui l'enfant, quelle âme
Le pousse à nous quitter pour sa gloire, ses vers
Et son théâtre ! Il veut s'en aller par les airs,
Au grand soleil ! Il doit rougir de nous, sans doute...
Je sais que William n'est pas mon fils. Écoute !

KETTY, *avec stupeur.*

Il sait !... Je me croyais bien fine à le cacher !

DAVENANT

Sentant la maladie et la mort approcher,
Ma femme un jour, Ketty, m'avoua tout.

KETTY

Pauvre homme !

DAVENANT

Ce fut un coup... cruel ! Tout vieux qu'on est, en somme
On a des mouvements de rage au fond de soi.
Je crus haïr l'enfant. Puis, je me dis : « Pourquoi ?
« Voyons, un innocent, c'est malgré soi qu'on l'aime ! »
Et je l'embrassai moins, mais je l'aimai quand même.
On a tenu l'enfant dans ses bras, tout petit ;
Comment s'en détacher pour un mot qu'on vous dit,
Lorsqu'on est vieux, tout vieux, et que Dieu vous conseille,
Dieu, puisque c'est la mort qui vous parle à l'oreille !
Ah ! comme j'ai souffert, Ketty, pour cet enfant...

La mourante vous parle et votre coeur se fend...
Le pardon vient tout seul quand la peine est si grande,
On sent Dieu près de là, Ketty. La mort commande.

KETTY

Mon Dieu !

DAVENANT

Tu l'aimes, toi, l'enfant : tu l'as nourri.
Eh bien ! moi, l'ignorant, j'ai nourri son esprit !
Oui, tout en me plaignant, j'ai toujours fait en sorte
Qu'il fût instruit, savant, comme voulait la morte.
Vous, les femmes... Voyons, Ketty, finis tes pleurs !...
Ce qui vous rend si chers vos fils, c'est vos douleurs !
Eh bien ! cet enfant-là — tu me comprends, j'espère ? —
Par de grandes douleurs je suis resté son père.

KETTY

Ah ! maître ! il vous doit tout, il vous doit tout !

DAVENANT

Non, rien !

Un père nourricier n'est rien. Tu le sais bien.
William le sent, lui, sans savoir ; — sacrifice,
Amour, cela n'est rien de notre part, nourrice !
Nous serons oubliés mieux que de vrais parents !
Ah ! Ketty ! quel malheur quand ces petits sont grands !
Silence ; — il vient, Ketty !

KETTY

Mon Dieu ! que va-t-il dire ?

DAVENANT

Il se croit déjà loin. Cela le fait sourire.

SCÈNE XIII

Les mêmes, William

WILLIAM

N'êtes-vous plus fâché, mon père ?

DAVENANT

Viens ici.

Il le prend sur ses genoux.

Je te sens mieux à moi quand je te prends ainsi.
Voyons, m'aimes-tu bien ?

WILLIAM

Oh ! mon père...

DAVENANT

C'est bien.

Je voulais t'empêcher d'être comédien,
Auteur ! d'aller porter ton coeur, ta santé même

À des gens, comprends-tu, dont pas un seul ne t'aime.
Si tu m'entends gronder quelquefois, pas souvent,
C'est cela. J'avais peur de te voir si savant !
Ces artistes sont gens blâmés par tout le monde,
Voilà tout. Autrement, est-ce que l'on te gronde ?
Il faut te souvenir de cela. Je voudrais
Être sûr, pour te dire un adieu sans regrets.
Tout est là. Je voudrais que tu sentes qu'en somme,
Avec mon air méchant j'étais un très bon homme.
Après tout, souviens-toi, les livres en latin,
C'est moi qui les donnais, en grondant, mais enfin !
Et même, souviens-t'en, un matin, pour ta fête,
C'est moi qui t'ai donné le livre du poète
Quand nous étions encore en deuil. Rappelle-toi !

WILLIAM

Pourquoi me dites-vous ces choses-là ? Pourquoi,
Mon père, maintenant, détournes-vous la tête ?
Je vous vois... Vous pleurez ?... Tu pleures aussi, bête ?
Je te vois ! Écoutez, mon père, et toi, Kitty :
Vous serez malheureux quand je serai parti.
Vous direz : « Nous l'avons fait grand, fort, il s'envole.
« Nous l'avons envoyé, pour lui plaire, à l'école :
« Il sait lire, il est fier et s'en va tout joyeux,
« Lui qui devrait rester pour nous fermer les yeux. »
Mon père, et toi, nourrice, embrassez-moi. Je reste.
Ma mère le voudrait ainsi.

KETTY

Bonté céleste !

DAVENANT

William ! William ! mon fils !... non..., mon enfant !
Tu m'as payé de tout, de tout, dans cet instant.
Tu peux t'en aller loin si nous te sentons nôtre,
Et si tu ne dois pas m'oublier chez un autre.
Va, et va haut. Nos cœurs te regardent d'en bas.
Je vais bien regretter — car... tu nous écriras ? —
De ne pas savoir lire... Ah ! je voudrais te suivre !
Pense souvent à moi, qui t'ai donné le *Livre* !
Quand tu le reliras, pense à moi, dis ?... Adieu !

SCÈNE XIV

Les mêmes, Southampton

WILLIAM

Mon père !

SOUTHAMPTON, *ouvrant la porte.*

Est-il prêt ?

DAVENANT

Oui...

À *William.*

Va, mon fils, avec Dieu !

William rejoint Southampton, puis se retourne. — Adieux muets. — William sort avec Southampton. — Davenant et Kitty demeurent seuls.

La toile tombe.

Dominique AMANN
Directeur de la publication d'*Aicardiana*

Docteur en psychologie, Dominique AMANN a dirigé pendant une vingtaine d'années le service de recherches en psychologie de la Marine nationale, au sein duquel, outre les travaux habituels relevant de la recherche appliquée, il s'est attaché à développer une métrologie spécifique pour la mesure dans les sciences humaines. Organiste et claveciniste, il s'est ensuite tourné vers la psychoacoustique musicale et se consacre à des études fondamentales sur la structure de la gamme.

Il est l'auteur de livres et d'articles sur l'ancien théâtre de Toulon (1765-1862), la vie musicale à Toulon au XIX^e siècle, et les croyances populaires aux êtres fantastiques.

Enfin, il anime depuis plusieurs années le site Internet jean-aicard.com qu'il a créé pour diffuser les travaux des chercheurs aicardiens ; il a publié en 2011, *Jean Aicard, une jeunesse varoise, 1848-1873*, et dirige la revue *Aicardiana*.

Il est membre résidant de l'académie du Var (30^e fauteuil).